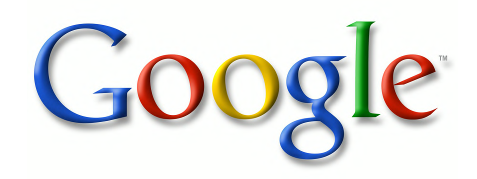
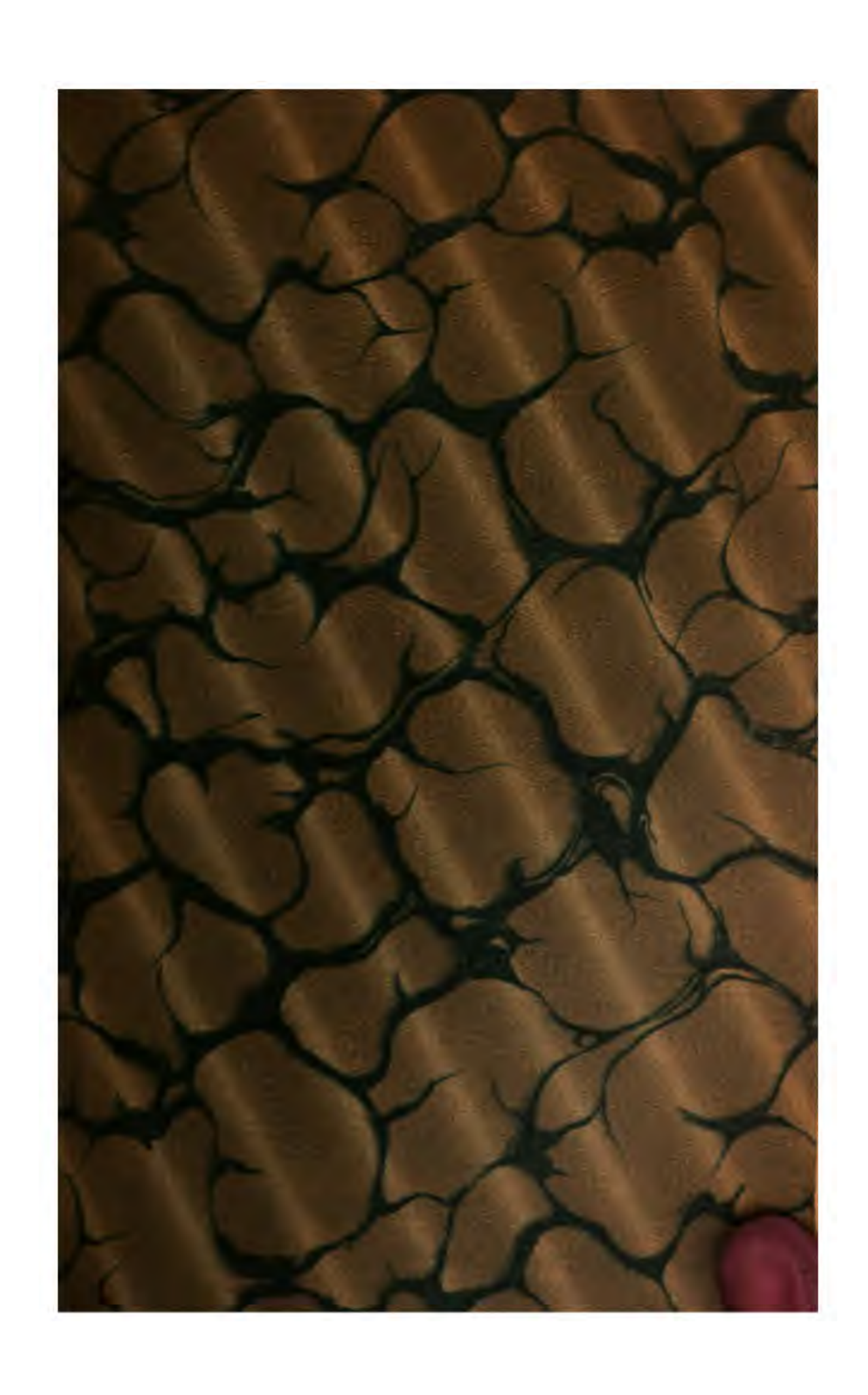



A 931,441





Poètes chrétiens

du XVI[e] siècle

MÊME COLLECTION

Saint Irénée, par Albert Dufourcq, Professeur à l'Université de Bordeaux, Docteur ès lettres, 1 vol. 2e édition 3 fr. 50 ; *franco* . . . . 4 fr.

Origène, par F. Prat, secrétaire de la Commission biblique. 1 vol. 2e édit. 3 fr. 50 ; *franco* . . . . 4 fr.

Saint Vincent de Lérins, par Ferdinand Brunetière, de l'Académie Française, et P. de Labriolle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 vol. 3e édit. 3 fr. ; *franco*. 3 fr. 50

Saint Jérôme, par J. Turmel. 1 vol. 2e édit. 3 fr. ; *franco* . . . . 3 fr. 50

Tertullien, par le même, 1 vol., 3e édit. 3 fr. 50 ; *franco* 4 fr.

Saint Jean Damascène, par V. Ermoni, 1 vol., 2e édit. 3 fr. *franco* . . . . 3 fr. 50

Saint Athanase, par F. Cavallera. 1 vol. 2e édit. 3 fr. 50; *frranco* . . . . 4 fr.

Saint Bernard, par E. Vacandard, Aumônier du Lycée de Rouen, 1 vol., 3e édit., 3 fr. ; *franco* . . . . . 3 fr. 50

Saint François de Sales, par F. Strowski prof. à l'Université de Bordeaux. 1 vol. 2e. édit. 3 fr. 50; *franco* . 4 fr.

Bonald, par Paul Bourget, de l'Académie française, et Michel Salomon, 1 vol. 3e édit. 3 fr. 50 ; *franco*. . . . . 4 fr.

Moehler, par Georges Goyau, 2e édition, 1 volume. 3 fr. 50 ; *franco* . . . . 4 fr.

Newman, *Le Développement du Dogme chrétien*, par Henri Bremond. 6e édit. refondue et augmentée, avec Préface de Sa Grandeur Mgr Mignot, Archevêque d'Albi. 1 vol. 3 fr. ; *franco* . . . . 3 fr. 50

Newman, *La Psychologie de la Foi* par le même. 5e édition, 1 vol. 3 fr. 50 *franco*. . . . . 4 fr.

Newman, *La Vie chrétienne*, par le même. 4e édit., 1 vol. 3 fr. 50 ; *franco* 4 fr. Ces 3 ouvrages ont été couronnés par l'Académie française (1906).

Maine de Biran, par G. Michelet, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 2e édition, 1 volume. . . . 3 fr. *franco* . . . . 3 fr. 50

Gerbet, par Henri Bremond. 1 vol. 2e édit. . . . 3 fr 50 *franco* . . . . 4 fr.

Ketteler, par G. Goyau. 1 vol. 3 fr. 50 ; *franco*. . . 4 fr.

LA PENSÉE CHRÉTIENNE
Textes et Études

Poètes chrétiens
du XVI[e] siècle

Textes choisis publiés avec des Notices

PAR

HENRY LA MAYNARDIÈRE

Pierre Gringore. — Roger de Collerye. — Katherine d'Amboise. — Jean Bouchet. — Marguerite de Navarre. — Bérenger de la Tour. — Anne de Marquets. — Melin de Saint-Gelais. — Gui du Faur de Pibrac. — Gabrielle de Coignard. — Ronsard — Joachim du Bellay. — Rémy Belleau. — Estienne Jodelle. — Antoine de Baïf. — Amadis Jamin. — Philippe Desportes. — Jean Passerat. — Jean Bertaut — Nicolas le Digne. — Mathurin Regnier. — Du Perron. — Robert Angot. — J.-B. Chassignet, etc. — *Poètes réformés* : Clément Marot. — Du Bartas. — Agrippa d'Aubigné, etc. — *Noëls*, etc...

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET C[ie]
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1908

Il a été tiré de cet ouvrage
10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Prix : **12** *francs*

AVERTISSEMENT DES EDITEURS

La présente Anthologie des *Poètes chrétiens du* XVIe *siècle* s'écarte sur deux points du plan que nous avons tracé pour les volumes de notre collection : *La Pensée chrétienne.*

En premier lieu, les textes, au lieu d'être classés systématiquement, ont été simplement disposés selon l'ordre chronologique. L'auteur, après s'être efforcé de dessiner un plan logique, a dû reconnaître qu'il n'y atteindrait pas sans altérer la physionomie vraie de son sujet. Il n'était d'ailleurs pas étonnant qu'une méthode qui convient à l'exposition des idées de nos théologiens et de nos philosophes chrétiens, s'adaptât moins facilement à des poètes, de qui l'inspiration libre et variée devait mal se plier aux cadres abstraits de la pensée théorique.

En second lieu, l'Introduction générale qu'on trouve en tête des autres volumes de la collection est remplacée ici par une série de préfaces particulières aux Extraits de chaque auteur. Une étude d'ensemble eût laissé dans l'ombre trop de traits particuliers et de détails concrets qu'il était indis-

pensable de rappeler pour faciliter l'intelligence de textes généralement peu connus et dont un nombre important est mis ici pour la première fois à la portée du grand public. L'auteur n'ignore pas qu'une vue synthétique sur la poésie chrétienne au XVIe siècle, eût donné à ce recueil plus de prix. Cependant, dans l'état actuel de nos connaissances, cette tentative lui apparaissait prématurée et il craignait de s'exposer à trop d'inexactitudes, à trop d'affirmations qu'une critique mieux informée lui reprocherait avec raison.

Tel qu'il est, ce volume offre aux hommes de goût et aux amis des lettres chrétiennes quelques-unes des plus belles pages de la poésie religieuse.

Le XVIe siècle, en effet, bien que traversé d'hérésies, soulevé par la révolte, déchiré par les factions, fut peut-être le plus croyant de tous les siècles. Le rôle de la poésie chrétienne y devait être prépondérant. Aux théories dangereuses de la Réforme s'opposa le témoignage éloquent, hautain, d'un art qui avait pris sa source dans la race même et adopté les formes du lyrisme. C'est en vain qu'on chercherait dans le parti calviniste la véritable expression du génie français. Que valent les hardiesses lyriques d'un Agrippa d'Aubigné et l'étourdissant concert d'un Du Bartas à côté des accents profonds, surhumains de Marguerite de Navarre et de la poignante confession de Mathurin Régnier ?

Cependant, c'est à l'évolution sentimentale

plutôt qu'à la discipline théologique que nous sommes redevables de la poésie religieuse du XVIe siècle. On ne peut, en effet, s'empêcher d'admirer, en un siècle d'apparat et de vanité, l'abnégation de tous les enfants chéris des Muses, délaissant honneurs et charges pour prendre le parti de la retraite. Peu échappèrent à la loi commune, sinon quelques mystiques dont l'existence vouée à la plus ardente des méditations ne connut pas les périls d'une lutte quotidienne. Encore le labeur de ces derniers ne vaut-t-il pas l'improvisation du pécheur et du repenti.

C'est ainsi que, plus consciente, plus humaine, plus éprouvée que l'œuvre des âges qui la précédèrent, dégagée du bas comique des mystères, exempte de toute allusion triviale ou cynique, la poésie du XVIe siècle élève à un sommet jusque-là inexploré le domaine de l'inspiration et fait du rythme verbal épuré par la foi, une des formes les plus nobles, les plus rationnelles du génie chrétien.

Ce sont ses manifestations diverses, dont la mémoire nous a été transmise par trois siècles de ferveur et de culture, que l'on s'est proposé de faire connaître dans le présent recueil. Nous espérons que les lecteurs de la *Pensée chrétienne*, partageant le sentiment des éditeurs, recevront l'ouvrage avec intérêt et le jugeront digne à tous égards de figurer dans cette collection.

POÈTES CHRÉTIENS
DU XVIe SIÈCLE

PIERRE GRINGORE

Deux provinces se disputent l'honneur d'avoir vu naître Gringore. Or, tandis que les biographes le font ou normand ou lorrain, son œuvre nous le révèle comme une sorte de poète national dont les idées reflètent assez bien les aspirations bourgeoises de son temps. Loin d'être le rimeur famélique que Victor Hugo et Théodore de Banville nous ont représenté, il est, au contraire, l'écrivain écouté de toute une classe sociale, celui-là même qui, sans rien perdre de son humeur caustique et de son influence, deviendra le pamphlétaire aux gages de Louis XII. Son histoire, c'est en même temps celle des premières années du xvie siècle : il demeure la personnification étroite de l'esprit populaire ; sa fin édifiante est semblable à celle d'une génération qui ne fut hostile à la Réforme qu'après l'avoir inconsciemment servie ou favorisée. Quoique rebelle à l'autorité de Jules II, Gringore n'a été qu'un instrument docile de la politique royale. Il n'a point eu à se repentir de ses hardiesses ; il n'a cessé d'être un chrétien sincère. Aux heures graves, pressentant les orages futurs, il pratiqua la foi de son enfance : celle de ses ancêtres. Sa destinée est faite du contraste d'une jeunesse turbulente et d'une vieillesse pieuse et recueillie. Entre

ses premiers vers d'amour et ses pamphlets politiques, il y a place pour des poésies sentencieuses et morales, pour « ses très précieux et notables pseaumes du royal prophète David », et les *Heures de Nostre-Dame* qu'il écrivit *par le commandement de Renée de Bourbon, duchesse de Lorraine*. La frivolité de ses préoccupations n'amoindrit en rien son idéal religieux. Son art a l'ingénuité des conceptions littéraires du Moyen Age qu'il a vu s'éteindre. C'est peut-être le meilleur écrivain des trente premières années du XVI[e] siècle. Il ne lui aura manqué pour être un grand poète que d'avoir su fixer son génie en échappant aux influences du milieu et du temps. Plût à Dieu qu'il fut effectivement, par sa naissance et par ses actes, normand ou lorrain, et qu'il ignorât les vicissitudes d'une adolescence aventureuse.

Au lieu de l'entrepreneur de spectacles, l'entreparleur des soties, mystères et moralités qu'on connait, nous aurions eu peut-être le créateur d'une grande œuvre renouant la tradition du XV[e] siècle et continuant littérairement la leçon des cathédrales. On ne saurait dire pourtant qu'un penseur fit faillite là où il n'y eut à proprement parler qu'un habile et éloquent ouvrier du verbe.

Notre cadre nous permettra-t-il maintenant de fixer cette figure originale ? A défaut des traits, variables avec l'âge, nous nous contenterons d'esquisser sa silhouette. Celle-ci tient en deux lignes.

Pierre Gringore n'était pas né à Caen, mais vraisemblement à Vaudémont, en Lorraine, vers 1460. Il parait qu'il était fils de Ferry II, selon qu'il l'insinue lui-même dans ces vers :

Grand suis fortuit par naissance :
Car Vaudémont... Muse, de réticence
Vous faut user et si y a Bastard
Pour moi est-il gloire ou hasard ?

Il alla de bonne heure s'établir à Paris et c'est là qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages, entre autres : *Le Casteau d'Amours* (sans nom de lieu ni d'imprimeur, vers 1500, in-8°) ; *Les Abus du Monde* (Paris, Pierre le Dru, 1504, 8°). *Les Folles entreprises* (Paris, Pierre le Dru, 1505, in-8°) ; *Entreprinse de Venise*, etc.

(vers 1509, 8°); *L'Espoir de paix* (Sans nom de lieu ni d'imprimeur, 1510, in-8°); *La Chasse du Cerf des Cerfs* (1510): et *Le jeu du prince des Sots et Mère Sotte*, farce commandée par Louis XII et représentée aux Halles, le mardi gras 1511, devant une grande affluence de peuple. En 1519, Gringore revint en Lorraine et Antoine, le duc régnant, lui conféra l'emploi d'huissier d'armes, avec un gage de 72 livres barrois; peu après il fut nommé héraut d'armes, sous le titre de Vaudémont, et devint l'ordonnateur des fêtes de la Cour. Il accompagna le duc en Alsace, dans la guerre dite des *Rustauds*, et faillit être tué devant Saverne. Sa fin est obscure et rien, sinon le silence qui s'observe autour de son œuvre, après la dernière publication des *Heures de Notre-Dame*, en 1544, ne nous permet de la fixer. Indépendamment des ouvrages cités plus haut, on doit encore à Pierre Gringore : *Les Fantaisies de Mere Sotte* (sans lieu ni date, 1516, in-8°); *Les Dictz et Auctoritez des Sages Philosophes* (sans date, 8°); *Les Proverbes dorés*, etc. (sans date, in-16); *Notables enseignements, Adages et Proverbes* (Paris, 1527, in-12); *Contredits du Prince des sots, autrement dit Songe-Creux*, etc. (Paris, Galiot Dupré, 1530, 8°); *Les faintises du Monde* (Paris, Galiot Dupré, 1532, in-16); *Les Visions de Mere Sotte* (Paris, Denys Janot, 1534, in-8°): une *Paraphrase et devote explication sur les sept très précieux et notables Pseaumes du Royal Prophete David* (Paris, 1541, in-16) et ces *Heures de Nostre-Dame*(1) déjà nommées, qui, translatées du latin en rime française, apportent mieux qu'aucun de ses autres poèmes, une contribution à la littérature religieuse du siècle.

(1) *Heures de nostre dame translatées de latin eu francoys et mises en ryme, additionnées de plusieurs chants Royaulx, figurez et moralisez sur le mistère miraculeux de la passion de nostre redempteur Jesus-Christ. Avec plusieurs belles Oraisons et rondeaux contemplatifs*, etc... On les vend à Paris, en la maison de Jehan Petit, 1540, in-4°.

BALLADE

Considérez que gens vindicatifz
Qui ne veullent les faultes pardonner
Sont de péché les enfans nutritifs
Et ne veult Dieu de leur cas ordonner.
Tout homme humain se doit abandonner
A pardonner si on luy quiert mercy
Où jà son cueur ne sera esclarcy
Quelque prière que par devers Dieu face ;
Qui pardonne merite d'avoir grâce;
Qui ayme amour vit en tous bons accords;
Et ses meffaitz par tel merite efface
Car Dieu benist tous les misericords.

Les aucuns sont ingratz et deceptifz
Qui ne veullent aucun pardon donner
Et commettent plusieurs maulx excessifs
Dont ilz ne font souvent cloches sonner.
Telz gens on voit de leur sens bestourner.
Ils s'eslongnent de Dieu faisant ainsi ;
Dieu est juste, d'eulx il s'eslongne aussi.
Ainsi l'ingrat ingratitude trace,
Fallacieux est trompé par fallace,
Et les hayneux sont nourriz en discords.
Pardonnons donc pour veoir Christ face à face,
Car Dieu benist tous les misericords.

Ne soyez point de biens mondains actifz
Qui font ames en Enfer sejourner.

De soy venger ne fault estre hastifz,
Ne delinquans à mercy ramener ;
Les obstinez en mal fault destourner,
Leur remonstrant la peine et le soucy
Que corps pecheur, après qu'il est transi
Fait à l'ame, que le Dyable menace
De jour en jour par subtile fallace ;
Humains vouldroit estre de ses consors ;
En pardonnant sa puissance se casse,
Car Dieu benist tous les misericords.

Prince, pardon est de grant efficace
Les pardonnans ont aux saintz cieulx audace,
Pardon cure les ames et le corps,
De pardonner n'est requis qu'on se lasse,
Car Dieu benist tous les misericords.

BALLADE

Tous les seigneurs temporels et mondains
Qui commettent gens en auctorité
Et font larcin au peuple et tourmens mainctz
Et eulx monstrans cruelz et inhumains
Se nourrissent en folle vanité,
Où deust estre toute unanimité
Argus survient, debat, noises, tensons,
Et tous les jours Dieu coursons, offensons
Par deffaulte de dire verité.

Se les princes font aucuns tours vilains
A l'encontre de la Divinité,
Et qu'ilz soient de cas vicieux plains
Dont ne facent clameurs, regretz ne plaintz

A l'essence regnant en Trinité,
Mais commettent mainte crudelité
Erronique et de plusieurs façons,
Toute vertu d'avec eulx dechassons
Par deffaulte de dire verité.

Que ne dit-on qu'ilz estendent leurs mains
Sur leur peuple vivant en charité,
Sans les nommer coquins, pehons, vilains,
Veu que d'Eve et d'Adam tous humains
Sont descenduz! D'où vient leur dignité?
Tel est Seigneur qui ne l'a mérité,
Et toutesfois nous luy obeyssons,
Continuant en ses folles raisons
Par deffaulte de dire vérité.

Prince, plusieurs sont en captivité
De qui les biens avons et possessons
Ou à autruy posseder les laissons
Par deffaulte de dire verité

BALLADE

Gens aveuglez a discords adonnez,
Considerez que Paix par vous deffault
Quand vous estes en pechez obstinez!
Mars se met sus qui vient livrer l'assault;
Ainsi advient que la paix, qui tant vault,
Est subjuguée et dessoulz le pied mise
Par vicieulx qui veullent trop acquerre;
Et Dieu permet qu'il y ait souvent guerre
Quant on ne tient compte de foy promise.

S[i] les aucuns sont coursez, mutinez
Par leur cerveau fier, colere et trop chault,
Batuz, navrez, playez, grevez, minez,
Aux sustenteurs de guerre peu en chault;
Plaisir prennent quant Paix est en deffault,
Tant que Labeur, Marchandise, et l'Eglise
Gettent soupirs, et demeure la terre
A labourer, mesme à Dieu requerre,
Quant on ne tient compte de foy promise.

Par belliqueurs mal conduictz, mal menez,
Nous avons veu perpetrer maint tour cault,
Ambassadeurs, en mal determinez,
Fourrez la paix, non obstant qu'il faist chault,
Ceste Paix donc, fille du Dieu d'en hault,
Qui appete soulas, repos, franchise,
S'en volle en l'air, ça bas ne la fault querre,
Et luy semble que trop au monde on erre
Quant on ne tient compte de foy promise.

Prince, pensez qu'aucuns on auctorise,
Qui trop de biens, sansdroit, veullent conquerre,
Par ainsi Paix hors de mondains se serre
Quand on ne tient compte de foy promise.

DES BIGOTZ ET BIGOTTES

On dit qu'il y a des Bigottes
Qui sont soustenues de Bigotz
Ilz ne cuydent pas estre sottes
Non font les bigotz estre sotz;
Mais ils ont de plus sotz propos
Que laboureurs qui portent hottes :
Tous sotz ne portent pas marottes!

Ces femmes qut font leurs fredaines,
Tout par tout se font appeller
Par leurs noms bigottes mondaines,
Je veuil leur estat reveler;
Car ilz veullent de Dieu parler
Aussi hault que sainct Augustin;
Ignorans gastent le latin.

Les aucunes sont bibliennes
Et le texte tresmal exposent;
Jeunes bigottes, anciennes
Dessus les Evangiles glosent,
Et tout au contraire proposent
De ce qui est à proposer :
Texte est gasté par mal gloser.

Les aucunes veullent sçavoir
Que fist Dieu, où c'est qu'il alla,
Cuydans qu'ilz ayent assez sçavoir
Pour comprendre ce hault fait là,
Et les haults faitz, que Dieu cela,
Leur soit presché, voir à hault ton :
Mais trop enquerre n'est pas bon.

S'ilz font questions theologales
C'est *entreprine* trop *follement;*
En faisant bancquetz et rigalles
Vont bigòtant secretement,
S'ilz celent leur entendement,
Devant quelque bigot discret
Leur engin monstrent en secret,

Depuis que femmes sont clergesses
Plus qu'il n'affiert à leur nature,
Ilz sont folles et vanteresses,
De trop haults faitz font ouverture.
Femme ne doit, selon droicture,
Croire que ce que croit l'Eglise,
Ou el' commet *folle entreprise.*

S [i] divine inspiration
Les inspiroit comme les sainctes
Qui ont glorification
Aux cieulx, louant Dieu les mains joinctes,
Je diroye ce ne sont pas fainctes;
Mais on voit leur cas tout notoire
Qui procède de vaine gloire.

Femmes ne doivent trop enquerre
Touchant la haulte Deité,
Mais tant seulement Dieu requerre
Qu'ilz vivent en bonne equité
Femmes ont la proprieté
Que je veuil icy relever
C'est parler, plorer et filler.

Sans mesure parlent souvent
Et ne sçavent qu'ilz veullent dire;
Leur pensée est comme le vent
Qui choses legieres adire.
Quant sont pleines de courroux, de ire
Sont serpens tappiz en herbaige
Dont la morsure fait oultraige.

Ainsi ceulx qui sont ypocrites
Fillent, c'est à dire mal pensent,
En parlant prechent loix escriptes,
Et en preschant se recompensent;
En pleurant souvent Dieu offensent,
Leur larmes ont peu de valleur,
De l'œil viennent, non pas du cueur.

Parquoy, sans plus en deviser,
Ceulx qui causent ce bigotaige
Se meslent de *folle entreprise*;
Vanité tiennent en hostaige
Et peché les prent en servaige
Comme esclaves assubjectiz
Par desordonnez appetiz.

DE LA VERTU DE CHARITÉ

Charité est la mere des vertuz
El' degaste tout erreur et tout vice ;
Ou el' deffault tous biens sont abatuz
Car des vertuz elle est mere nourrice ;
Charité est aux humains si propice
Qu'elle confont toute mauvaise chose,
C'est le vaisseau où l'odorante rose
Est posée qui procède d'en hault,
Là où el' est toute vertu repose,
Et où el' n'est toute bonté deffault.

Charité est de vertu la fontaine
Arrousante, ainsi que augmenteresse,
Tous les humains qui veullent prendre peine
De l'ensuivir ainsi que leur maistresse ;
Elle conduit gens vivans en noblesse
Au près de Dieu. Sans elle, à bref parler,
On se forvoye, et ne peult-on aller
Où on cuyde parvenir à la fin ;
Car Charité, jà ne le fault celer,
Deffend adresse, et maine droit chemin.

Or ne tiens tu compte de Charité,
Les povres voys mal vestuz, mal chaussez ;
Ilz sont de toy expulsez et chassez,
Ainsi tu n'as aucun bien merité ?
Dieu qui ayme et prise verité
Voit les povres foullez et oppressez,
Qui sont par toy mutilez et pressez,
Quant, sans pitié, amour ne equités
Veulx permettre qu'ils soient interessez ;
Or ne tiens-tu compte de Charité.

Les Folles entreprises, 1505,

PSEAULME

Prenez en dieu vostre esjouyssement
Qui habitez en ce bas territoire,
Craindre le fault et servir promptement
Si vous voulez faire œuvre meritoire.

Presentez vous devant sa digne face
Humbles en cœur de prompte voulenté,
De le prier chascun son debvoir face
Bien espérans de infinie bonté.

Sachez pour vray qu'il est dieu et seigneur
Qui nous a faitz ; nous sommes sa facture.
Du monde c'est le digne gouverneur
Qui a le soing de toute creature.

Le peuple esleu sommes de sa pasture ;
Confesser fault qu'il est seur bienfaicteur.
Hymnes chantons car il est de droicture
Au grand honneur d'ung si noble pasteur.

Louez son nom qui est doulx et benyn,
Car eternelle est sa misericorde,
Sa verité persevere sans fin,
De lieu en lieu, de concorde en concorde.

La gloire soit au pere et filz aussi, etc.

HYMNE A LA VIERGE

Dame d'honneur pardessus les estoilles
Exaltée es tres glorieusement,
Alaicté as de tes sainctes mamelles
Celuy qui t'a creé providamment.

Par le fruict que mangeast nostre grant mere,
Du lieu de paix fusmes privés jadis
Mais ton sainct fruict nous oste de misere
En nous rendant la joye et paradis.

Tu es la porte où passa le hault roy :
Porte dorée et toute lumineuse
Quant il nous vint tous mectre hors d'esmoy :
Toutes gens dont faictes chere joyeuse.

Gloire à toy, noble et puissant seigneur,
De mere né qui est vierge et pucelle,
Au Pere aussi, et Sainct Esprit honneur,
Tous trois regnâns en la gloire eternelle.

PSEAULME

Seigneur je n'ay en mon cueur prins d'orgueil
Pour quelque bien qu'il ta pleu de me faire
Tant fust il grand, ne monstrer signe d'œuil
D'estre esleyé en maniere de faire,

Et si ne suis allé apres le monde
Pour ses honneurs, ne pour ses biens aussy
Car il est fol qui s'y arreste ou fonde :
Les saiges gens le tesmoignent ainsy.

Si de tes biens, ou de ceux que j'ay fais
Humble servant ne t'ay donné la gloire
Mais exalté mon parler et mes faictz
Ou mon penser en quelconque auditoire.

Comme l'enfant qui devant le temps deu
Est debouté hors du laict de sa mere,
A ma poure ame ainsi soit pour son deu
Retribué douleur grande et amere.

Celuy qui quiert en toute humilité
De son saulveur la brave congnoissance,
En temps prospere ou temps d'adversité
Sur tout doict mectre en dieu son esperance.

La gloire soit au pere et filz aussi, etc.

PSEAULME

Bien [h]eureux sont iceulx en toutes guises
Desquelz les maulx iniques et pervers
Sont aboliz et leurs fraudes remises,
Desquelz aussi les pechez sont couvers.

Bien [h]eureux est et saige reputé
Et grant amy de divinité haulte
Auquel Dieu n'a aucun vice imputé
Et en l'esprit duquel n'a fraulde ou faulte.

Mais moy qui n'ay en ma grande indigence
Tous confessez les pechez de mon cueur
Suys en langueur ; remors de conscience,
Crier me fait et force ou vigueur.

Quant j'ay sentu de jour et nuyt ta main,
Congneu aussi l'estat de ma misere,
A toy j'ay eu mon recours souverain,
Qui es mon roy, mon seigneur et mon pere.

Devant ton sainct et divin consistoire
Devotement t'ay faict mon cœur ouvert
Lors mon délict je t'ay faict tout notoire,
Pareillement mon peche descouvert.

Si tost que j'ay proposé de couraige
Me confesser, lors tu m'as prevenu
En remectant mon peché et oultraige
Duquel j'estoys par devant toy tenu.

Pour impetrer ceste remission
A toy feront priere salutaire,
Les benoistz sainctz en grand devotion
Mais en temps seul opportun à ce faire.

Quant v[i]endra que par incredulité
Inundera de peché ung deluge,
Pecheurs n'auront en telle iniquité
De l'oraison ny secours ny refuge.

Tu es refuge et le port de liesse
Au penitent en tribulation
Comme je suis present. Et pourtant est-ce
Qu'en toy j'ay mis ma consolation.

Ainsi mon Dieu m'a dit : Je t'instruiray
Et donneray entendement par signes
En ceste voye et si confermeray
Mes yeulx sur toy, affin que tu chemines.

Garde toy bien de vivre en la maniere
Que faire on void à la mule ou cheval,
Qui de raison ne suyvent la lumière
Mais seullement leur appetit brutal.

De tous ceulx là qui n'aprochent de toy
Mais sont vivans et vagues comme bestes
Qu'ilz soient bridez et du fr[e]in de ta loy
Enchevetrez et liez par les testes.

Aux indomptez pecheurs, en abondance
Les fleaux d'enfer leur seront reservez,
Mais ceulx qui ont en Dieu leur esperance
Et vivront bien, en seront preservez.

Et pourtant ceulx qui sont justifiez
Doibvent en Dieu prendre resjouyssance,
Pareillement de cueur rectifiez
Glorifier la divine puissance

La gloire soit au pere et filz aussi, etc.

PSEAULME

Puissant seigneur, ne me deulles punir
En ta fureur de la peine éternelle,
Ny corriger, a la rigueur tenir,
Mais adoulcir la peine temporelle.

Je te requiers, sire, misericorde,
D'infirmitez j'ay membres perturbez,
Car en mon corps de santé ny a orde
A donc mes os en sont tous conturbez.

Et ma poure ame a perturbation
Garde trop plus que je ne le peux dire,
Jusques à quant ta consolation
Differes tu me renvoyer, chier sire.

Delivre moy, sire, d'iniquité
En retournant vers moy ta digne face,
Je sçay bien que je ne l'ay merité,
Mais s'il te plaist le feras de ta grace.

De mon vivant, sire, reforme moy,
Car en la mort on n'a de toy memoire
Et en enfer qui dira bien de toy
Ou donnera digne louange et gloire.

J'ay travaillé tant que suis hors d'alaine,
De mes pechez gemissant en douleurs,
Toutes les nuictz encor mectray-je peine,
Laver mon lict de larmes et de pleurs.

Quant je t'ay veu en ta grande fureur,
Moy estant mis en piteuse misere
Par ennemys frappé d'une frayeur,
J'ay eu recours à toy comme à mon pere.

Departez-vous iniques et mauvais
Qui à tout mal faire avez la main forte
Car en mes pleurs Dieu a ouy ma voix
Qui me soullage en mon dœul et conforte.

Mon seigneur tout miséricordieux
Exaulsé a ma treshumble demande
Et vous dis plus qu'il m'a fait encor mieulx
En m'ottroyant tout ce que je demande.

Confusion soit à mes ennemys,
Avecques ce perpetuelle honte,
Et aux tourmens eternelz soient transmis
Qui de salut jamais ne firent compte.

Sire s'il te plaise aux trespassez repos.

CHANT ROYAL SUR LA PASSION

« Que l'innocent livrerent à la mort ».

Oultrecuidance et folz parler despitz
De ses haultz faicts a grand tort l'accuserent,
Ingratitude encore luy fistz pis
Et folz conseilz a crainte le baillerent,
Qui le fist battre et ne s'en contenterent.
Les envieux plus affamez que chiens
De le blasmer furent praticiens
Tant qu'à la fin crainte le fist conduyre
Jusqu'au gibet ou fist tant faulx raport
Avec desdaing pour eulx en mal deduyre
Que l'innocent livrerent à la mort.

Lors tyrannie a gros clous de fer mis
Dedans ses piedz et mains qui sang geterent,
Cueur, malice, y ont été transmis,
Qui son costé d'a[i]gu glaive entamerent.
Sa mere et trois Maries lamenterent,
Les serviteurs à qui fist plusieurs biens
En redoubtant les inconveniens
Aux malfaicteurs n'ont osé contredire,
Hazart getta sur ses vestemens sort
Et gens ingratz firent tant à bref dire
Que l'innocent livrerent à la mort.

ENVOY

Prions Jesus qui nous a faictz de rien
C'est l'innocent que je dy, croy et tiens,
Le Redempteur qu'aux faictz cieulx place livre
A nostre esprit quand de ce monde sort
Accusant Juifz par cueur escript et livre
Que l'innocent livrerent à la mort.

Raison par tout.

(*Les Heures de Nostre dame, 1540.*)

ROGER DE COLLERYE

On l'a dit de Paris, bien que certains biographes, se fondant sur l'allégorie de ses vers, l'aient fait naître anglais et qu'en réalité, il ait passé la plus grande partie de sa vie à Auxerre où il fut secrétaire de Monseigneur Jean Baillet et de Monseigneur François Ier de Dinteville, successivement évêques Bourguignons.

A l'en croire, son passé s'accordait mal avec le caractère édifiant de son emploi. Ses désordres lui valurent d'être incarné, dans ce type de Roger Bontemps qui, en Bourgogne, est devenu le symbole de la belle humeur, et même de la débauche, chez les vignerons. « Tous les suppots de l'abbé des fous d'Auxerre, a-t on dit (1), tous les Bazochiens, Clercs du Châtelet, Enfants sans souci, Sots attendants, toute cette grande famille de philosophes sans chaussures et de gais meurt-de-faim, tous ces mignons festus et goguelus, acolytes de la Mère-Folle, tous étaient ses camarades, et tous ces fous, archifous, lunatiques hétéroclytes, esventés, poètes de nature, etc., autres légitimes enfants du vénérable père Bon Temps, tous reconnurent leur idole dans la jovialité, la pauvreté sans tristesse de Roger de Collerye. Ils ajoutèrent à leur fiction traditionnelle son nom de baptême, Roger, et il est ainsi devenu Roger Bontemps, le Roger Bontemps des chansons. »

Deux faits dominent son existence troublée. Collerye, à une époque qu'on ne saurait préciser, entra dans les ordres; à la mort de Monseigneur Français de Dinteville,

(1) *Œuvres de Roger de Collerye, Nouv. éd., avec une Préface et des notes par Charles d'Héricault*, Paris, P. Jannet, 1855, in-12.

ayant perdu son emploi, il vint à Paris et se mêla à cette bohême littéraire qui fréquentait le quartier de l'Université et volontiers prenait la Montagne Sainte-Geneviève pour le Mont Parnasse. Dire toutes les aventures qui lui arrivèrent pendant son séjour dans la grande ville serait peut-être tracer longuement, dans un cadre restreint, la vie de tout bon rimeur qui traversa les années du règne de Louis XII. D'autres y ont pourvu. Toute date mise à part, Victor Hugo n'alla-t il pas jusqu'à emprunter ses traits pour créer son Gringoire de convention ? Ce clerc tonsuré, — du moins le présume-t on ainsi — eut des amours de choix qui lui valurent plus de désillusions qu'il ne les avait parées d'espoir. Pauvre plus que jamais, trahi, déçu, il revint en Bourgogne juste à temps pour transcrire ses derniers rondeaux et préparer cette édition de ses œuvres qui lui tint lieu de consolation dans la vieillesse. On dit qu'avant de mourir il eut l'honneur de lire, sur le titre d'un in-8°, imprimé à Paris par Roffet, en 1536, cette superbe annonce : *Les œuvres de maistre Roger de Collerye, homme très sçavant, natif de Paris, secrétaire de feu M. d'Auxerre, lesquelles il composa dans sa jeunesse, contenant diverses matières pleines de grand recreation et de passe-temps.*

Il ne s'était pas ressaisi à demi en colligeant ses vers, puisque aux péchés dispensés par Nature, et aux regrets lubriques inspirés par de « vieils amours », se mêlait le témoignage d'un sincère élan vers la foi. Ses accents sont souvent ceux d'un homme qui a quelque scrupule à montrer du repentir là où il suffit d'être simple et vrai pour être entendu.

COMPLAINCTE DE L'INFORTUNÉ

Et de regrectz importuné

Considerant le cours de vie humaine
Mon simple estat, train tel quel, et domaine,
Qu'il n'est besoing le mettre en inventaire,
N'enregistrer, mais trop mieulx de le taire,
Certain je suis que des biens terriens
Après la mort n'emporte en terre riens.
Le riche et plain, soit-il gras ou mesgret,
Fors ung linceul. Posé qu'il soit esgret
Passer le pas, où le grand, le petit,
Comme je croy, n'y prent nul appetit,
Ce neantmoins, sans avoir ordonné,
Du Createur a esté ordonné
Qu'il nous convient tous mourir sans appel
Et de laisser en la terre la pel.
Où l'âme va, je n'en sçaurois juger;
A Dieu en est, non à aultre adjuger
Le Paradis ladicte ame possède,
Car lui tout seul le permect et concède.
Et pour autant que escuz, ducatz à veoir
Sont fort plaisans, il en faict bon avoir,
Pareillement revenuz et offices,
Meubles foison, et aussi benefices,
Sans les avoir injustement acquis,
Et en user ainsi qu'il est requis,
Car à la fin il n'y a si ne qua,
Rendre il en fault le compte et reliqua.

Trop mieulx vauldroit se veoir berger ès champs
Que d'estre au ranc et nombre des meschans,
Et mal mourir. O terreur merveilleuse !
O povre fin ! o fin tresperilleuse
De ceulx qui sont ainsi predestinez
Vivre en pechez et en mal obstinez.
Hellas ! hellas ! qui bien y penseroit
Fier et hautain le pecheur ne seroit.
Nul, quel qu'il soit, n'a le ciel herité,
Si par vertu il ne l'a merité ;
Car par avant que le ciel on herite
Fault que premier précède le merite ;
Ne pensons point l'acquerir aultrement :
Sans ce point là, on perd l'entendement.
Le bien vivant va à salvation,
Le mal vivant va à damnation ;
Riens n'emportons de ce monde terrestre
Que le bien faict, et le corps en terre estre.
Premeditant mes dessusdictz propos,
En ung matin, tost après mon repos,
Ma plume prins pour mettre par escript
Comme et comment Fortune m'a prescript :
Car tant ay eu sur ma personne envye
Que suis privé de tous biens pour ma vie ;
Et m'a contrainct de me destituer
Du bien qu'ay eu, pour aultre instituer.
Or, pour narrer ma fortune invincible,
Est que j'ay mis en moy tout le possible
De frequenter les gens dignes d'honneur,
Et supplier Jesus, le grant donneur,
De me pourvoir ou de près ou de loing
De ce qui m'est necessaire au besoing
A l'ame et corps, avant finer mes jours
Et delaisser du monde les sejours,
Le requerant m'estre misericors
A l'ame plus qu'il ne convient au corps.
Nonobstant ce, ma requeste signée,
Encores n'est, n'aussi enterinée.

Las ! Je ne scay si c'est pour mon peché
Que n'ay esté ouy et despesché,
Ou que mon cœur n'a voulu consentir
De ne fleurer ce qu'il devoit sentir.
Or, povreté joieuse et voluntaire,
Seure vie est, et tresfort salutaire,
Mais tant y a, avant que s'y offrir,
Comme l'on dit, elle est griefve à souffrir.
Peu de gens à qui aujourd'huy la quièrent,
Ne de l'avoir le bon Dieu ne requièrent ;
Ce neantmoins, pour mon cas averer
Deliberé je [p]uis perseverer
De le prier de tresbon cueur, affin
D'estre pourveu de luy avant ma fin.
Plus ne me fault actendre à mes amys,
Decedez sont, et en la terre mys,
Qui m'a esté une excessive perte
Que j'ay congnu et congnois bien aperte,
Car j'ay depuis leur trespas et decez,
De povreté enduré les excès.
Necessité tant m'a importuné
Que me voyant ainsi infortuné
Et desnué d'amys de grant valeur,
Avec lesquelz souventes foys va l'heur,
Advis m'est prins de tout point me tyrer
Devers quelcun (et de moy retirer)
Plain de valleur et de noble vouloir
Qui puissance a de me faire valloir ;
Et lequel m'a doulcement accueilly
Et de bon cueur reçeu et recueilly
Dont et de quoy en rends graces à Dieu,
Le suppliant luy donner place et lieu
Lassus ès cieulx, au partir de ce monde,
Où tout soulas et toute joye habonde,
Et inspirer le dict seigneur predit
De me pourvoir, comme autrefoys m'a dit,
De quelque bien, sans y contrevenir,
Comme il verra, pour le temps advenir.

Faire le peult, s'il s'y veult employer,
Sans son tresor nullement desployer ;
S'il me failloit, je n'ay aucune attente
De nul qui soit, de quoy ne me contente.
Mais attendant sa grace expectative
Plaine d'amour et tresconsolative
Je vacqueray, en devote oraison,
Prier Jesus de luy toute saison
Si que de cueur et de bonne amitié
L'infortuné il regarde en pitié.

(*Œuvres de Maistre R. de Collerye, 1536.*)

CATHERINE D'AMBOISE

Quand parurent pour la première et unique fois, en 1861, *Les Devotes epistres de Katherine d'Amboise*, on ne savait rien, ou presque rien, de leur auteur. Peut-on se flatter aujourd'hui de connaitre sur Catherine autre chose que ce qu'en a écrit l'abbé J.-J. Bourassé dans la courte préface qui précède cette publication ? L'éditeur n'avait fait d'ailleurs que mettre à profit l'érudition du Père Anselme, touchant la généalogie de la famille d'Amboise (1). Son recueil vaut par la beauté originale des textes. En dépit de tout éclaircissement nouveau, ces poèmes s'imposent toujours à notre curiosité. On y peut découvrir non seulement une haute leçon d'éloquence chrétienne, mais plus encore, un témoignage sincère de la pensée féminine en plein XVIe siècle. Lisez ces pages où l'auteur a versé le trop plein de sa foi et vous éprouverez un sentiment ignoré qui participe d'une illumination mystique, et non de la perfection de l'art qui les a réalisées.

Une âme ardente s'y révèle, dont la grâce et la pureté sont l'objet d'une inspiration divine. Prière fervente qui s'élève lentement comme la fumée de l'encensoir. L'auteur n'écrit pour personne. Il ignore que nous pénétrerons le mystère de sa ferveur. Ses sublimes accents, où le cœur offre sa part de passion, ne semblaient point créés jusqu'ici pour une oreille humaine. Tant de sérénité nous fait trouver vain le désir de nous renseigner plus étroitement. Interroge-t-on une âme ?

Catherine a vécu longtemps. Elle a dû aimer ; elle a souffert, elle a pleuré, elle s'est peut-être révoltée entre

(1) Cf. *Histoire généalog. et chronol. de la maison royale de France*, etc Paris, Cie des Libraires, 1726.

les étroites barrières de son destin. Comme toute créature ici-bas, elle a tenté de crier son angoisse et, au lieu d'un gémissement, ses lèvres n'ont laissé passer qu'un chant suave et mélodieux.

Quel miracle vaudra de nous émouvoir comme ce don de musique céleste ?

Tient-on à savoir ce que fut Catherine ? On l'a dite fille de Charles d'Amboise, Ier de ce nom, seigneur de Chaumont. Son père eut les bonnes grâces de Louis XI ; il devint gouverneur de l'Ile de France, de Champagne et de Bourgogne, et fut chevalier de Saint-Michel et possesseur du Comté de Brienne. C'était un vaillant et un sage, selon ce qu'en a écrit Philippe de Commines. Il mourut à Tours, le 11 février 1481. Catherine, remarquable par sa beauté, son esprit et la distinction de ses manières, se maria trois fois. Elle épousa Christophe de Tournon, seigneur de Beauchastel, échanson de Charles VIII, puis après la mort de ce dernier, en 1501, Philibert de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis, Linières et autres lieux, Chambellan de François Ier. Ce second mariage eut de riches et séduisants auspices. La dot de Catherine s'élevait à 10.000 écus d'or, outre la possession du chatel-seigneurie de la Sellette en Berri. A n'en point douter, ce fut la plus belle époque et encore la plus édifiante de sa vie. Elle habitait alors le château de Linières et c'est dans ce lieu, qu'imposant à la science des images et du rythme, la flamme de ses dévotieuses méditations, elle composa ses poésies.

L'an 1541 la trouva veuve de nouveau. Pour la troisième fois, elle accepta les liens du mariage et devint l'épouse de Louis de Clèves, comte d'Auxerre, lequel mourut en 1545.

Elle survécut peu à ce troisième seigneur et s'éteignit sans postérité en 1550.

Ses vers, pieusement recueillis, ont été publiés à 180 exemplaires sur le manuscrit 8033 (ancien fonds) de de la Bibliothèque Nationale. Le recueil original, de format in-4°, relié en velours et comprenant dix-huit feuillets en velin, d'une écriture du XVIe siècle, est admirablement orné de trois miniatures dont l'une porte les armoiries de la maison d'Amboise : *parti d'un léopard de sable, grimpant, armé et lampassé de gueules en champ d'or : et de trois pals de gueules de même.*

EPISTRE A MON TRES DOULX, TRES GRACIEULX ET TRES DEBONNAIRE SAUVEUR ET SEIGNEUR JESUS-CHRIST

Fragments

Long temps y a, prince tres gracieulx,
Que j'ay desir presenter à tes yeulx
Une requeste ; ains je crains, pour tout voir,
Que ne veuilles la lire ou recepvoir ;
Ce dont pourtant se mect à l'aventure
Ta povre serve, indigne creature,
Par ceste espistre construicte en douleurs,
Pleine d'ennuy, gemissemens, et pleurs
Que promptement par ce courrier t'envoye,
Lequel s'est mys, pour ceste affaire, en voye,
Et m'a promis que la verras de brief.
Et oultre plus que de mon mal tres grief
Auray confort ; mais helas ! trop je doubte
Que ma resqueste acceptes, somme toute,
Tant au moyen des faultes que j'ay faictes
Encontre toy, qui ne sont sattisfaictes,
Que pour la foy des loyalles amours
Que j'ay faulcée, employant mes faulz tours
Plus qu'inhumains contre ta Seigneurie.
Las ! tu m'avoys tant aimée et cherie,
Qu'impossible est a mondain amoureux,
Navré du dart d'amour tres vigoureux,
De tant aymer celle qui l'ayme aussi,
Ce pourpensant, ay le cœur tout transi.

Or il est vray que ton Pere eternel,
Et aussi toy, son filz substanciel,
M'avez formé tant l'ame que le corps
Par amoureux et gracieux accords,
Sans que besoing vous eussiés de me faire
Et que de moy n'eussiés aucune affaire ;
Mais seullement ton Pere magnificque
Vouloits complaire à toy, son filz unique.
Par la bonté de la tierce personne,
Qui de vous deux procède et dont resonne
L'amoureux bruyt et gracieulx usaige,
Fut acomply ce merveilleux ouvraige...

Mais, bon Jhesus, comme mal gracieuse
De tous ces biens fus soubdain oblieuse,
Pour le parler du faulx serpent lezart
Je t'oubliai. En enssuyvant son art,
S'il me mena soubdain et par ma faulte,
A fol delict. Ma rigueur fut trop haulte ;
Car par ce fus à vice abandonnée,
Comme la chair qui est aux bancz donnée,
Tant et si fort que moy tres malheureuse,
Je devins lors, par ort peché, lepreuse,
Hideuse à veoir en face, tres orrible,
Plus que nulle autre infaicte et corruptible.

Or m'en fuz pis ; car je fus dejectée
Du lieu plaisant où fut ma demourée,
Mise en la terre et de paine et labeur,
Ou pas longtemps ay ploré ma douleur,
Au grant dangier de bestes devorables,
N'eussent esté tes regards secourables ;
Car non obstant que je t'eusse forfaict,
Comme j'ay dit, sans l'avoir sattisfaict,
Tu t'en allas proposer à ton Pere
Le deshonneur, le mal et vitupere,
Où j'habitoys, le priant doulcement
Qu'il eust pitié de mon rabessement.

O doulz Jhesus, tu fus si amyable
De moy, meschante et si tres pitoyable,
Que tu voullus de ton throsne descendre,
Et mortel corps pour l'amour de moy prendre.
Lors fus en croix cruellement pendu,
Percé de clouz, et ton cousté fendu,
Dont vint le sang, auquel je fus lavée
Si nectement que ma chair enclavée
D'infection par ce sainct lavement
Fut nestoyée, et mise entierement
Hors de l'orreur, où peché m'avoit mise.

Le consistoire sur ce fut assemblé,
Ou chacun dit ce que luy a semblé
Par opinion, voullurent ordonner
Que vray pardon on me devoit donner,
Mais qu'il failloit pour ceste playe guerir,
Que de tes membres, il fust veu decourir
Ruisseau de sang, ou lavée je seroye ;
Car sans cela, jamais ne gueriroye.

Et quant je fus en mon estat remise,
Tu fus si bon, et si fort me prisas,
Que moy chestive pour espouse prise as,
En m'assignant douaire en ton empire,
En te servant, et que vers toy me tyre,
Sans retyrer pour mon bien advenir.
Et moy pensant promesse te tenir,
Je te feys v[œ]u qu'ainsi je le feroye,
Et que jamais je ne t'offenseroye.
Que je n'ay fait cela, puis proferer,
De t'offencer n'ay voullu differer :
Mais ay voullu, dont je me dois mauldire,
Plus que devant choysir des maulz le pire,
Te delaisser par mespris et contempt,
Dont de moi dois estre tres mal content.
Considéré que tu m'as tant aymée,
Ne doy-je point estre de tous blasmée ?

Ne doyvent point les astres et les cieulx
Me foudroyer en lacrimables lieux ?...
Quand de ce cas et forfaict me souvient,
Comme transi mon cueur tout froid devient,
Recongnoissant ma faulte et mon offence,
Où il n'y a replicque ny deffence,
Où envers toy je me puisse excuser,
Mais au contraire il me fault accuser.
Ce que je fais par ceste espistre et lectre,
Te pourmectant de jamais ne commectre,
Mon seul Seigneur, et amy tres loyal,
En dict ne faict, tour qui soit desloyal ;
Mais t'obeyr, comme ta chaste espouse.
Et le mien cueur qui maintenant repoulse
Au souvenir de tres grans benefices,
Qu tu m'as faict en lieu de mallefices,
A toy Jhesus, non a aultre le livre,
En protestant doresnavant de vivre
Tout à part moy, comme la tourterelle,
Laquelle vyt toute seulle à part elle,
Quant son pareil elle a du tout perdu ;
En attendant que le tribut rendu
Soit à la mort par moy, selon l'usaige
De cestuy monde et de l'humain lignaige.
Sans plus bailler mon cueur ailleurs qu'à toy.
Te suppliant avoir pitié de moy,
Et me donner par amour et par don,
De tous mes maulz et ordz pechés pardon ;
En me gardant de plus y retourner,
Sans que jamais me puisse destourner ;
Mais te servir en ce monde fragille,
Si bien à point, que mon esprit agille
Tous les neuf cieulx si puisse parvoller,
Et purement aux nopces convoller,
Dont nous avons celebré fiansailles
Sur les saincts fons, et puis les espousailles
Se parferont en ton eternel estre,
Où pour bien faictz je conclus enfin estre.

CHANT ROYAL

Anges, Throsnes et Dominations,
Principaultés, Archanges, Cherubins,
Inclinez-vous aux basses regions,
Transvolitez des haultz cieux cristalins,
Pour decorer la triumphante entrée,
La tres digne naissance adorée,
Le sainct concept par misteres tres haultz
De la Vierge, où toute grace abonde,
Decretée par dictz impériaulx :
La plus belle qui jamais fut au monde.

Faictes sermons et predications,
Carmes devotz, Cordeliers, Augustins,
Du sainct concept portez relacions,
Caldeyens, Hebrieux et latins ;
Roumains chantez sur les montz palatins
Que Iouachim Saincte Anne a rencontrée,
Et que par eulx nous est administrée
Ceste Vierge sanz amours conjugaulx,
Que Dieu crea de plaisance feconde,
Sanz poinct sentir vices originaux,
La plus belle qui jamais fut au monde

Ses honnestes belles réceptions
D'ame et de corps aux beaux lieux intestins,
Ont transcendé toutes conceptions
Personnelles, par mistères divins,
Car pour nourrir Jhesus de ses doulx seins,

Dieu l'a tousjours sans macuIle monstrée,
La desclairant par droit et loy oultrée :
Toute belle pour le tout beau des beaulx,
Toute clère, necte, pudique et monde,
Toute pure par dessus tous vesseaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Muses, venez en jubilacions,
Et transmigrez vos ruisseaulx cristalins.
— Viens, Aurora, par lucidations
En precursant les beaux jours matutins ;
Viens, Orpheus, sonner harpe et clarins,
Viens, Amphion, de la belle contrée ;
Viens, Musique, plaisamment acoustrée,
Viens, Royne Hester, preparée de joyaulx,
Venez, Judith, Rachel et Florimonde,
Accompagnez par honneurs speciaulx
La plus belle qui jamais fut au monde.

Doulx zephirs, par sibillacions,
Sepmez partout roses et roumarins
Nimphes, lessez vos inundations,
Lieux stigieulx, et caribdes marins ;
Sonnez des cors, violes tabourins.
Que ma maistresse, la Vierge honnorée,
Soit de chacun en tous lieux decorée.
Viens, Apolo, joüer des chalumeaux.
Sonne, Panna, si hault que tout redonde,
Collaudez tous en termes generaulx :
La plus belle qui jamais fut au monde.

ENVOY

Espritz devotz, fidelles et loyaulx,
En paradis beaux manoirs et chasteaulx,
Au plaisir Dieu, la Vierge pour nous fonde,
Ou la verrés en ses palais royaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

(*Devotes Epistres de Katherine d'Amboise*, etc.)

JEAN BOUCHET

Le plus fécond de tous les écrivains de son temps, celui qu'on a surnommé avec quelque dédain le *Rhétoriqueur* et qui fut honni et ridiculisé par la Pléiade, Jean Bouchet est aujourd'hui le plus ignoré des poètes du seizième siècle. Mieux valait d'ailleurs pour sa mémoire l'injure et le mépris, que ce silence qui pèse sur son œuvre. Il avait pourtant connu des heures de gloire.

Il naquit à Poitiers le 30 janvier 1476, de Pierre Bouchet, procureur en cette ville, qui mourut empoisonné le 4 juin 1480. Fils unique, il demeura sous la tutelle d'une mère sage et affectueuse, et fut élevé avec un soin extrême. Il avait du goût pour les lettres, écrit l'abbé Goujet (1) ; de la facilité pour apprendre ; ses progrès furent prompts et heureux. Il dit lui-même dans une de ses épîtres que peu de temps avant la mort de Charles VIII, arrivée à Amboise le 7 avril 1498, il avait présenté à ce Prince *quelques legieres fantaisies rimées* et, qu'en faveur de son ignorante jeunesse, le Roi lui promit du crédit. Cette promesse ne fut pas tenue, ou bien la fortune ne l'autorisa pas à en profiter, car peu après il se tourna du côté de la Pratique et embrassa la profession de son père. Il partagea les loisirs que lui laissait sa charge entre l'étude des sciences et la publication de nombreux ouvrages. Ainsi il acquit une érudition et une célébrité que vint rehausser encore le commerce de quelques beaux esprits. Il écrivit des épîtres à des personnages notoires et se flatta d'être en relation d'amitié avec Rabelais.

(1) *Bibliothèque françoise*, XI, p. 242.

On sait qu'il se maria jeune et eut une nombreuse famille. Son dernier ouvrage date de 1550 ; il avait alors atteint sa soixante-quatorzième année. La liste de ses œuvres serait longue à dresser ; elle aurait pourtant un mérite supérieur à celui d'une vulgaire bibliographie, puisqu'elle nous permettrait de noter de nombreuses particularités d'histoire littéraire. Le premier écrit de Jean Bouchet date de l'an 1500, quoiqu'il n'ait paru qu'en 1507. Sous ce titre, *L'amoureux transy sans espoir* (1), c'est un recueil de plusieurs poèmes dont quelques-uns sont de sa première jeunesse. Il n'offre rien de remarquable, sinon qu'il nous renseigne sur la vie de l'auteur. Vint ensuite les *Angoisses et remèdes d'amour du Traverseur en son adolescence* (2). Ce Traverseur (plus tard on dira le *Traverseur des perilleuses voyes*) est un surnom que le poète gardera et qui lui servira de marque pour tous ses poèmes. Le livret des *Angoisses et remèdes d'amour* fourmille d'allégories que nous serions en peine d'expliquer. C'est une œuvre ennuyeuse et longue, qui ne vaut aujourd'hui que par son extrême rareté.

Bouchet y montre un penchant à la morale, un goût pour les formules sententieuses qui ira en s'accentuant jusqu'au jour où il publiera sous la rubrique d'*Opuscules du traverseur* (3) diverses pièces édifiantes. Alors son esprit religieux, accru de je ne sais quelle amertume, le fera prendre par un biographe ignorant pour un clerc en lutte avec le haut clergé. Le volume des *Opuscules* débute par une *Epistre de justice à l'instruction et honneurs des ministres d'icelle ;* c'est une pièce

(1) *L'amoureux transy sans espoir*, nouv. imprimé à Paris, par Jehan Janot, 1507, in-4° goth.

(2) *Les Angoisses et remèdes d'amour du Traverseur en son adolescence*, Lyon, Jean de Tournes, 1550, in-8°.

(3) *Opuscules du traverseur des voyes perilleuses nouvellement par luy reveuz, amandez et corrigez. Epistre de justice à l'instruction et honneur des ministres d'icelles. Le Chappelet des princes. Ballades moralles. Deploracion de l'église excitant les princes à paix. Cum privilegio.* Imprimé à Poictiers, par Jacques Bouchet, etc., le IV d'avril, l'an mil cinq cens vingt et six, in-4°.

interminable qui traite de la diversité des lois, puis des différents âges du monde ; elle est suivie du *Chappelet des Princes* et d'une série de Ballades composées de treizains, en rimes croisées et en vers de dix syllabes. Bien que dans ses dernières pièces Bouchet semble s'être affranchi de règles qu'il considérait comme immuables, il ne laisse pas de montrer une éloquence et une force inaccoutumées. Il n'y a guère que certaines de ses *Epistres morales et familières* (1) qui égalent en maitrise ces vers puissants. Bouchet connut là des instants de noble inspiration Soit que ces pages aient été considérées comme proches de la satire, elle n'ont point, que nous sachions, été goûtées à leur juste mérite.

Le savant auteur des *Annales d'Aquitaine*, de la *Généalogie des rois de France*, et de tant d'autres ouvrages estimés n'a point suffi à réhabiliter le poète. C'est une tâche à laquelle nous nous employons après lui. Puissent les lecteurs du *Chant royal sur les misères du corps humain*, de la ballade : *Quand nous aurons bon temps*, de celles qui suivent dans le présent recueil « *parlant aux Roys et princes ; Contre les scandaleux suppos de l'Eglise ; Contre les Aveuglez mondains* » etc., faire l'aumône d'un peu de justice à tant de génie et de sincérité méconnus.

(1) *Epistres morales et familières du Traverseur*. A Poitiers, chez Jacques Bouchet et Jean et Enguilbert de Marnef, fr., 1545, in-fol.

CHANT ROYAL

SUR LA MISERE DU CORPS HUMAIN

Le corps humain par nature produit
Qui est formé de tres ville matiere
Avant qu'il soit en ce monde introduit
Il est neuf moys en infaicte letiere,
Puis il sort hors, sans foy qui soit entiere
En gemissant et plorant tendrement
Et qui pis est subject à dannement
S'il ne pouvoit le sainct baptesme actendre
Pour le peché d'Adam premier parent.
C'est grant misere à qui le scet entendre.

Cest enfançon nourriture poursuit
En attendant la mamelle à sa mere,
De son manger toute douleur ensuit
Car il ne l'a qu'en clameur très amere,
Et du surplus ce n'est qu'une chimere
Qui ne joist de son entendement
Ju[squ]'à quinze ans n'a soucy proprement
Et touteffoiz il craint la verge tendre,
Si joye il a deul a consequemment.
C'est grant misere à qui le scet entendre.

Sur les quinze ans il veut prendre deduit
Et passe-temps en joieuse maniere
Mais l'argent fault qui est le sauf-conduit
Des gaudisseurs, et d'amors la banière

Par quoy douleur cest horde pautonniere
Navre le cueur de ce foul lourdement
Car il ne peut sans argent bonnement
Avoir la chose a laquelle il veut tendre
Et du courroux il prend finablement.
C'est grant misere à qui le scet entendre.

Puis à trente ans commence à faire fruict,
En reculant folle jeunesse arriere.
A quarante ans s'il peut il acquiert bruit
Et bon renom sans demourer derriere,
En ce faisant treuve mainte barriere
Qui de douleur luy donne abondamment,
L'ung luy fait guerre et l'autre du torment,
Et nuict et jour on luy veoit peine prendre
S'il gaingne il perd voire soudainement.
C'est grant misere à qui le scet entendre.

A soixante ans qu'il est en meurs instruict;
Vieillesse vient qui santé luy enchere
Decrepitude, apres, son corps destruict;
Aller ne peut et ne vit qu'à renchere,
La mort le prend et son ame tant chere
Se part du corps en deul piteusement :
Le corps pourrist et l'ame en jugement
Va devant Dieu de ses maulx compte rendre.
Pour de bien prendre ou du mal payement
C'est grant misere à qui le scet entendre.

Prince pensons que dès l'assemblement
De l'ame au corps jusqu'au diffinement
Les maulx avons plus qu'on ne peut comprendre
Et ne sçavons qui aura saulvement.
C'est grant misere à qui le scet entendre.

CHANT ROYAL EN DYALOGUE CONTRE LES VICES

Que faiz-tu compaing ? Je gemis.
Et quoy ? Nostre mal et jacture.
Dont vient cela ? Mon cueur j'ay mis
A plorer la malle adventure.
De qui ? De mainte creature
Qui par son peche perira.
Qui le dit ? La sainte escripture.
Mauldit soit-il qui en rira.

Il n'est aujourd'huy plus d'amys
Mais trahison soulz couverture ;
Tant de vilains cas sont commis,
Tant il y a de forfaicture,
Avarice donne ouverture
A peché dont Dieu grant ire a ;
On ne pretend rien par droicture.
Mauldit soit-il qui en rira.

Orgueil regne avec ses commis.
Qui apres luy ? Salle luxure,
Blasphemes sont partout permis,
On ne preste plus qu'a usure.
Qu'en adviendra-[t]-il ? Chose sure
C'est que Dieu nous desconfira.
Comment cela ? Par raison pure.
Mauldit soit-il qui en rira.

Et où est foy ? Entre ennemys.
Loyaulté ? s[o]uffre peine dure,
Justice est entre loups famis.
Que fait droit ? Par barat (1) endure.

(1) Tromperie.

Qu'en dy-tu ? Je dy que s'il dure
Dieu de brief nous en pugnira
Il n'est pas beau mais [c'est] laidure.
Mauldit soit-il qui en rira.

Dieu tant de fois nous a remis.
Quoy ? Nostre offence et son injure
Et nous sommes tant endormis
A bien l'a[i]mer parce je jure
Que j'ay grant peur qu'il nous conjure,
Et que nostre cas mal ira
Ch[a]scun ment, ch[a]scun se perjure,
Mauldit soit-il qui en rira.

Prince, je double que nature
Par noz maulx de brief finira,
On n'a[i]me Dieu ne sa facture
Mauldit soit-il qui en rira.

BALLADE CONTRE CEULX QUI ESLIEVENT LES PESCHEURS

Pourquoy es[t-ce] que maintes gens
Qui ont tant de science acquise
Se treuvent souvent indigens,
Et non vaillant d'une chemise ?
Mais dont vient cette cornardise
Que quelque folastre milourt
Treuve pain, vin et nappe mise ?
C'est la façon du temps qui court.

Pourquoy docteurs, maistres regens
Ne sont plus pourveuz en l'Eglise ?

Pourquoy m[ecreants] emergens
Ont tant de biens ? E[st-ce] la guise ?
Pourquoy flateurs pl[e]ins de f[e]intise
Gouvernent les seigneurs de court ?
Pourquoy clercs ne sont plus de mise ?
C'est la façon du temps qui court.

Pourquoy à gens tant negligens
Et pervers police est commise ?
Pourquoy larrons, pillars sergens
Ont de justice l'entreprise ?
Pourquoy symonie est permise ?
Pourquoy barat marche si gourt ?
Pourquoy le monde se desguise ?
C'est la façon du temps qui court.

Prince, si folie est admise,
Et vertu tenue de court,
S'il ne règne que paillardise,
C'est la façon du temps qui court.

BALLADE

QUAND NOUS AURONS BON TEMPS

Quant justiciers par equité
Sans faveur proces jugeront,
Quant en pure realité
Les advocats conseilleront,
Quand procureurs ne mentiront,
Et ch[a]scun sa foy tiendra,
Quand pauvres gens ne plaideront
Alors le bon temps reviendra.

Quant prebstres sans iniquité
En l'église Dieu serviront,
Quant en spiritualité,
Symonie plus ne feront,
Quant benefices ils n'auront,
Quant plus ne se desguiseront,
Alors le bon temps reviendra.

Quant ceulx qui ont auctorité
Leurs subejctz plus ne pilleront,
Quant nobles, sans crudelité
Et sans guèrre, en paix viveront,
Quant les marchans ne tromperont
Et que le juste on soustiendra,
Quant larrons au gibet iront,
Alors le bon temps reviendra

Prince, quant les gens s'a[i]meront
(Je ne scay quand il adviendra)
Et que offenser Dieu doubteront,
Alors le bon temps reviendra

BALLADE PARLANT AUX ROYS ET PRINCES

Princes et roys, es haulte chaires mis,
Je vous supply pensez qu'estes commis
A cest estat, non pour voz plaisirs prendre,
Mais pour garder ceulx qui vous sont soubmis ;
J'entends les bons de tous leurs ennemys
Et les maulvaiz corriger et reprendre
Et pour donc que ne veuillez entreprendre
De vous monstrer à tous si merveilleux,

Vostre pouvoir ne vous face orgueilleux
Ains seulement pensez à vostre affaire
Et que le nom de prince est perilleux,
Car Dieu puissant vous peut soudain deffaire.

Sur toutes choses acquerez des amys ;
Si vous avez quelque chose promis
Trop longuement ne la faictes attendre,
Vostre vouloir au conseil soit remis
De gens lectrez qui ne seront obmis
Ains appellez pour vostre faict entendre
Sur vos voisins ne veuillez rien surprendre
Et vous gardez d'estre avaricieux.
Que liberaulx on vous nomme en tous lieux,
Mieux ne pouvez en vertus vous parfaire
Et quoy qu'il soit monstrez vous gracieux,
Car Dieu puissant vous peut soudain deffaire.

Grans juremens ne soient par vous permis,
Chassez flateurs ainsi que loups famis ?
Les grands larrons faictes au gibet pendre,
Soyez songneux et non pas endormis,
Prenez exemple à la simple formis ;
Veuillez voz biens par mesure despendre,
Gardez vous bien de voz pouvoirs estendre
A rapiner par faict impetueux,
Pour vous servir prenez gens vertueux
Avec lesquelz n'y ait rien à reffaire
Et ne soyez jamais presomptueux,
Car Dieu puissant vous peut soudain deffaire.

Princes puissans qui regnez soulz les cieulx,
Crainte divine ayez devant les yeulx
Et vous gardez de quelque offense faire
Voire aussi bien que les petiz et mieulx
Car Dieu puissant vous peut soudain deffaire.

BALLADE CONTRE LES SCANDALEUX SUPPOS DE L'EGLISE

Suppoz d'eglise estes vous tous prudens?
Bons et discretz sans aucune folie?
Clercs et lectrez pour a tous accidens
Soudain pourveoir comme Sainct Paul vous lie
Si de vous est ignorance abolie,
Si nul de vous les grans trésors asserre,
Si on ne va vostre conseil requerre,
Si vous gardez, ainsi qu'il fault, la loy,
Si vous vivez comme il fault sur la terre,
Dieu le scet bien : je m'en taiz quant à moy.

Si en vos parcs vous estes residens
Pres voz brebis, prenans merencolie,
Si bien usez comme vrayz presidens
Du hault pouvoir dont on lie et deslie,
Si vostre chair est si fort amolie
Par folz plaisirs que ch[a]scun vous deterre,
Si vous pensez à seulement acquerre
Honneur mondain plus que ne fait ung roy,
Et si mourir faictes les gens en guerre,
Dieu le scet bien : je m'en taiz quant à moy.

Si voz pechez sont à tous evidens,
Si vous avez amoureuse jolie
Si le psaultier dictes entre les dens
Sans y penser, si vostre cueur s'alie
Avec pitié, si l'ame avez polie,
Des bonnes meurs pour les hauls cieux conquerre,

Si vous bruiez plustot que le tonnerre
Avecques chiens, cors, crys, et grant aboy,
Si bon exemple en vous on ne peut querre,
Dieu le scet bien : je m'en taiz quant à moy.

Prince, il n'est plus de sainct Paul ne sainct Pierre
Et touteffoiz en soy l'eglise n'erre,
Si aulcuns sont de ses suppos sans foy
Il n'appartient aux laiz de s'en enquerre,
Dieu le scet bien : je m'en taiz quant à moy.

BALLADE CONTRE LES ADVEUGLEZ MONDAINS

Où sont voz yeux miserables mondains,
Gens endurcis en peche detestable,
Craignez vous point les faiz de Dieu soudains
N'avez-vous peur d'enfer si contristable,
Vous scavez bien que ce monde n'est stable,
Et qu'en brief temps mort vous fera pasmer.
Voulez-vous bien vers Dieu vous diffamer
Et que Sathan en ces paludz vous dompte.
Veu vostre cas trop serez à blamer
Quant de vos maulx vous fauldra rendre compte.

Advis vous est que ne serez actains
De vostre estat si tres abbominable,
Las, si serez, de ce soyez certains,
Et d[e]vant Dieu, juge si redoubtable,
Et fussiez-vous pape, roy, connestable
Vous tremblerez quant orrez entamer
A prononcer votre arrest tant amer
Dont deul aurez qui tout aultre surmonte,
Et vouldriez estre lors en la mer,
Quant de voz maulx vous fauldra rendre compte.

Voulez vous bien laisser les cieulx haultains
Et le soulas de paradis durable
Pour trop amer les plaisirs incertains
De cestuy monde imparfait, miserable.
Vostre vouloir est par trop admirable,
Rien ne vous vault des prescheurs le clamer,
Dieu ne voulez ne ses sainctz reclamer
Assez vous est, mais qu'argent on vous compte,
Peu vous vauldra l'appel ou proclamer
Quant de voz maulz vous fauldra rendre compte.

Prince mondain, ne veuillez tant a[i]mer
Ce monde cy qu'il vous face affamer
Du bien de Dieu pour en recepvoir honte,
Et n'actendez le dernier exclamer
Quant de voz maulx vous fauldra rendre compte.

(*Opuscules du Traverseur des voyes périlleuses*, 1526).

MARGUERITE DE NAVARRE

Ce fut une des plus nobles figures de son siècle. Fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, Marguerite de Valois, ou plutôt d'Angoulême, naquit le 12 avril 1492. Elevée à la cour de Louis XII, elle reçut une brillante éducation et prit les leçons de maîtres réputés : les langues latine, italienne et espagnole lui étaient familières. « Simple, modeste et charmante, écrit un de ses biographes, elle donna bien vite des marques d'une intelligence exceptionnelle (1). »

Mariée à Charles IV, duc d'Alençon, en 1509, elle parut en 1515 à la Cour de François I[er]. Des fêtes marquèrent sa présence. Sœur chérie du roi qui lui attribua le Berri en apanage, elle provoqua l'admiration non seulement des poètes qu'elle encouragea, mais de tous ceux qui éprouvèrent son esprit et sa culture.

Le Duc, son époux, étant mort de maladie en 1525, après la déroute de Pavie, Marguerite épousa, en secondes noces, Henri d'Albret, roi de Navarre, et prit la route de Béarn. De cette union naquit Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Elle connut quelques années de calme, sinon de grandeur. Généreuse et tolérante dans un temps où la générosité et la tolérance n'avaient plus aucun crédit, elle fit preuve parfois d'un grand courage pour défendre ceux qu'elle aimait. On l'a dit favorable aux idées de la Réforme, on l'a même soupçonnée d'hérésie ; mais il n'en fut rien et sa conscience ne put jamais la faire se repentir que des excès et des imprudences de son humanité. Elle

(1) Félix Frank : Ed. de la *Marguerite de la Marguerite des princesses*, etc. Paris, Libr. des Bibliophiles, 1873.

ne vit dans ceux qu'elle protégea et qui parfois trompèrent sa confiance que des artistes persécutés. Rien ne la guida dans ses actes que le souci de faire triompher le culte du beau et du bien.

On peut dire qu'elle ne compromit jamais par des phrases vaines et méchantes la majesté des choses saintes. Et cela est si vrai que son œuvre offre le témoignage d'une unique préoccupation religieuse, d'une illumination quasi-divine.

La sérénité de ses sentiments et la pureté de ses principes ne la mirent pas toujours à l'abri des attaques de ses adversaires. Quant parut, en 1533, la deuxième édition de ce livre : *Le Miroir de l'âme pecheresse* (1), elle fut insultée en chaire, et publiquement tournée en ridicule par les écoliers du collège de Navarre. N'alla-t-on pas jusqu'à la poursuivre dans la solitude charmante de sa Cour de Nérac ?

Ces haines qui troublèrent les seules bienheureuses années qu'elle connut donnèrent le signal à de nouveaux maux qui vinrent la surprendre.

Elle aura beau semer la charité, prononcer des paroles de paix et d'amour, jamais elle ne trouvera cette douce quiétude, ce repos chrétien que lui eussent mérité tant de vertus unies au goût du sacrifice. Les persécutions sans nombre que les partis provoquèrent, et qu'une révolte insensée entretint ; la mort de ce frère qu'elle aima plus que sa propre chair, qu'elle assista jusqu'à sa dernière heure ; les brutalités de son époux, l'indifférence de sa fille, élevée, par raison politique, loin d'elle ; l'attitude sournoise et menaçante de Henri II à son égard, voilà qui alimentera cette perpétuelle angoisse dont est fait son génie littéraire.

Après les fêtes occasionnées à Lyon par le mariage de sa fille, le 20 octobre 1548, elle se retira en Béarn et mit ordre à ses affaires. Elle ne demandait que du repos. Sut-elle le trouver jamais, sinon dans la fin catholique qu'elle fit au Château d'Odos en Bigorre le 21 décembre 1549.

La postérité l'aura néanmoins vengée des attaques

(1) *Le Miroir de l'âme pecheresse*, etc. Alençon, chez maistre Simon du Bois, 1531, petit in-4° goth.

de quelques furieux. Dans un des recueils qui parurent après sa mort, pour célébrer ses louanges, parmi l'élite des poésies française, grecque et latine consacrées à sa mémoire, on peut lire cette façon d'épitaphe du grand Ronsard :

> Icy la Royne sommeille,
> Des Roynes la nonpareille
> Qui si doucement chanta :
> C'est la Royne Marguerite,
> La plus belle fleur d'eslite
> Qu'onque l'Aurore enfanta.

Voici les principaux ouvrages poétiques de cette femme illustre qui ne fut pas seulement une chrétienne, au sens étroit du mot, mais une mystique, ainsi qu'on l'entendait au Moyen Age :

Le Miroir de l'âme pecheresse onquel elle recongnoist ses faultes et pechez, aussi ses graces et benefices a elles faites, pour Jesuchrist, son espoux. La Marguerite très noble et precieuse s'est proposée à ceulx qui de bon cueur la cerchoient. A Alençon, chez maistre Simon du Bois, 1531, petit in-4° goth. (Réimp. à Paris, chez Ant. Augereau, 1533, petit in-8°) ; *La fable du Faux Cuyder, contenant l'Histoyre des Nymphes de Diane transmuées en saulles, faicte par une notable Dame de la Court, envoyée par Madame Marguerite, fille unique du Roy de France.* Paris, Adam Saulnier, 1543, petit in-8° (Réimpr. à Lyon par Jean de Tournes, en 1547, in-8°) ; *Marguerites de la Marguerite des princesses très illustre royne de Navarre.* Lyon, Jean de Tournes, 1547, in-8° (Réimpr. à Lyon, par Pierre de Tours, 1549 ; à Paris, par Benoist Prévost, Arnoul L'Angelier, ou Jehan Ruelle, 1552 ; à Paris, par Jehan Ruelle, Vve François Regnauld ou J. Cavellier, 1554, et enfin par la Librairie des Bibliophiles. (Ed. Frank), 1873, 4 vol. in-12) ; *Les dernières poésies de Marguerite de Navarre, publiées pour la première fois avec une introduction et des notes par Abel Lefranc.* Paris, A. Colin, 1896, in-8° (1).

(1) On sait que Marguerite écrivit encore des contes recueillis et publiés sous ce titre : *L'Heptaméron de la Royne de Navarre*, mais est-il utile de rappeler ici ce genre d'ouvrage ?

CHANSONS SPIRITUELLES

I

Si quelque injure l'on vous dit,
Endurez le joyeusement,
Et si chacun de vous mesdit
N'y mettez vostre pensement,
    Ce n'est chose nouvelle
D'ouyr ainsi parler souvent :
Autant en emporte le vent.

Si quelcun parle de la Foy,
En la mettant quasi à riens
Au prix des œuvres de la Loy,
Les estimant les plus grans biens,
    Sa doctrine est nouvelle,
Laissez le là, passez avant :
Autant en emporte le vent.

Et si pour vostre Foy gaster,
Vous vient louer de voz beaux faits,
En vous disant (pour vous flatter)
Qu'il vous tient du rang des parfaitz,
    Fuyez parole telle,
Qui ameine orgueil decevant :
Autant en emporte le vent.

Si le monde vous vient tenter
De richesse, honneur, et plaisir,
Et le vous vient tous présenter,
N'y mettez ny cœur ny désir
    Car chose temporelle
Retourne où estoit par avant :
Autant en emporte le vent.

Si l'on vous dit qu'en autre lieu
L'on puisse trouver reconfort
Et vray salut qu'en un seul Dieu,
C'est pour mettre vostre ame à mort ;
    Monstrez vous lors rebelle,
Et desmentez le plus sçavant,
Autant en emporte le vent.

II

Puis que Dieu par pure grace
M'a tiré à soy,
Et qu'en tous en toute place
Luy tout seul je voy,
Je suis remply de plaisir,
Veu que mon ame est s'amye
Qu'il a d'Amour endormie :
Hé, laissez-la dormir ! Hé, laissez-la dormir !

Allez dehors, Scrupule
Et piquant Remords,
Qui trop de peur m'accumule
Sans nul reconfort.

Vous n'engendrez que souspir,
Et peine à la conscience.
Mon ame ha en Dieu fiance :
Hé, laissez-la dormir ! Hé, laissez-la dormir !

Las ! cessez, Raison humaine,
De la travailler ;
Car po[u]voir n'a vostre peine
De me reveiller.
Tout votre sens à loisir
Ne me peult plus rien apprendre,
Qui me fait vray repos prendre :
Hé, laissez-la dormir ! Hé, laissez-la dormir !

Or taisez-vous, criard Monde,
Qui tousjours taschez
De rendre môn ame immunde ;
Car vous la faschez :
Ne luy offrez à choisir
Plaisir, honneur ny richesse ;
Pleine elle est d'autre liesse :
Hé ! laissez-la dormir ! Hé ! laissez-la dormir !

Petit Dieu qui par tout vole,
Te disant vainqueur,
Finez icy vostre rolle
Rien n'avez au cœur ;
Que la fin de son desir
Tourne à contempler la face
Que par Foy mon ame embrasse.
Hé ! laissez-la dormir ! Hé, laissez-la dormir !

Maugré tout bruyt et tonnerre
Elle dormira ;
Et au mylieu de la guerre
Se resjouyra,

Sans plus sentir desplaisir :
Mais soubs la divine tente,
Repose seure et contente.
Hé ! laisez-la dormir ! Hé ! laissez-la dormir !

III

Je n'ay plus ny Pere, ny Mere,
Ny Sœur, ny Frere
Sinon Dieu seul, auquel j'espere ;
Qui sus le Ciel et Terre impere ;
La hault, la bas,
Tout par compas ;
Compere, commere
Voicy vie prospere

Je suis amoureux non en Ville
Ny en Maison ny en Chasteau
Ce n'est de femme ny de fille
Mais du seul Bon, puissant et beau :
C'est mon sauveur,
Qui est vainqueur
De peché, mal, peine, et douleur ;
Et a ravy a soy son cœur.
Je n'ay plus, *etc.*

J'ay mis du tout en oubliance
Le monde, et parens, et amys,
Biens et honneurs en abondance,
Et les tiens pour mes ennemis :
Fy de telz biens,
Dont les liens
Par Jesuchrist sont mis à rien,
A fin que nons soyons des siens.
Je n'ay plus, *etc.*

Je parle, je ris, et je chante
Sans avoir soucy ny tourment,
Amys et ennemis je hante,
Trouvant par tout contentement :
Car par la Foy
En tous je voy
Leur vie, qui est, je le croy,
Tout en Tout, mon Dieu et mon Roy.
Je n'ay plus, *etc.*

Or puis donc que Dieu est leur vie,
Et que je le croy Tout en tous,
Il est mon Amy et m'amye,
Pere, Mere, Frere et Espoux ;
C'est mon espoir,
Mon seur sçavoir ;
Mon Estre, ma force, povoir,
Qui m'a sauvé par son vouloir.
Je n'ay plus, *etc.*

Las ! que fault-il plus à mon ame
Qui est tirée en sy bon lieu,
Sinon se laisser en la flame
Brusler de ceste amour de Dieu ?
Et en bruslant,
Le consolant
D'amour, qui rend le cœur volant,
Et sans fin la bouche parlant,
Je n'ay plus, *etc.*

Amys contemplez quelle joye
J'ayestant delivre de moy,
Et remis en la seure voye
Hors des tenèbres de la Loy.
Ce reconfort
Est si tres fort,
Que rien plus ne desire, au fort
Qu'estre uny à luy par ma Mort.
Je n'ay plus, *etc.*

IV

A la clere Fontenelle,
Qui est l'eau vive
Et d'enhault le parfait don,
Tout poure pecheur appelle
Dieu tout seul bon,
Pour vray pardon
Recevoir en abandon.

Mon amy, si vous voulez
Boire de ceste eau vive,
Des maux dont vous vous dotez
Aurez santé naïve :
Ne soyez point empesché
Par la crainte de peché,
Courez au prix attaché
D'une amour non craintive
A la clere Fontenelle.

Ne craingnez que refusé
Soyez d'amour sy ample ;
Voyez comme en ont usé
Ceux qui sont vostre exemple :
Paul, Pierre et le bon Larron,
Mille autres que nous lison,
Publicain, Pecheur, Marion
Ne refuse en son temple.
A la clere Fontenelle.

Voyez qu'en luy a trouvé
Marie Magdeleine,
Et ce qu'en a esprouvé
La poure Egyptienne ;

Mesmement le faux Judas
Il ne le refusa pas,
Ny André, ny Matthias,
Ny la Samaritaine.
A la clere Fontenelle.

Venez tous boire de l'eau
Qui à tous maux est saine ;
C'est un breuvage nouveau,
De nouvelle fontaine.
Le sang de l'Agneau occis,
Qui blanchist tous les noircis ;
Et ne veult qu'un grand mercis
Dit d'amour, pour sa peine.
A la clere Fontenelle.

Sans or, argent, ny avoir
L'eau donne en abondance,
Non par labeur, ne devoir,
Par merite ou puissance ;
Mais par pure Election
D'une grande affection
Nous donne fruition
De l'eau de congnoissance.
A la clere Fontenelle.

Il n'y a grand ne petit
Beuvant l'eau delectable,
Qui ne perde l'appetit,
Et toute soif damnable ;
Dont le Monde boire fait
De cisterne ou puits infect,
Ceste cy le satisfait,
De tout bien desirable.
A la clere Fontenelle.

Or, courez viste, pecheurs,
A ceste Eau pure et belle,

Remplissez en tant voz cœurs,
Que vous puissiez par elle.
Bien lavez de tous pechez
Dont vous estes [tous] tachez,
Saillir d'amour destachez
A la vie éternelle.
A la clere Fontenelle.

V

Sur : *Trop penser m'y font amours.*

Penser en la pàssion
De Jesuchrist,
C'est la consolation
De mon esprit.

Seigneur, quand viendra le jour
Tant désiré,
Que je seray par amour
A vous tiré,
Et que l'union sera
Telle entre nous
Que l'espouse on nommera
Comme l'espoux ?
Penser, etc.

Ce jour des nopces, Seigneur,
Me tarde tant
Que de nul bien ny honneur
Ne suis content (1) ;

(1) On remarquera que Marguerite de Navarre s'exprime toujours au masculin.

Du monde ne puys avoir
Plaisir ny bien :
Si je ne vous y puys voir,
Las ! je n'ay rien.
Penser, etc...

Si de vostre bouche puys
Estre baisé,
Je seray de tous ennuys
Bien appaisé.
Baisez moy, acolez moy,
Mon Tout en tous,
Unissez moy par la Foy
Du tout à vous.
Penser, etc...

Essuyez des tristes yeux
Le long gemir,
Et me donnez pour le mieux
Un doux dormir.
Car d'ouyr incessamment
Vos saints propos,
C'est parfait contentement
Et seur repos.
Penser, etc...

VI

A Dieu pour tout jamais, A Dieu,
En l'ignorance du matin
Sans voir du vray Soleil le jeu
De plaisir j'entre au Jardin
Plein d'honneur, et biens, à l'entour
Pour jamais n'en faire retour.
Mais j'ay trouvé mort pour jeu
A Dieu.

A Dieu pour tout jamais, A Dieu,
A Dieu pour tout jamais plaisir,
Qui met l'ame à damnation ;
A Dieu de tout bien le desir,
Qui donne tribulation ;
A Dieu d'honneur l'ambition,
Qui brusle le cœur comme un feu
A Dieu.

A Dieu pour tout jamais, A Dieu ;
A Dieu, je ne veux plus de vous,
N'autre plaisir ne veux avoir,
Que l'union de mon Espoux ;
Car mon honneur et mon avoir,
C'est par Foy mon Tout recevoir,
Que ne dois laisser pour le peu
A Dieu.

A Dieu, pour tout jamais, A Dien ;
L'âme qui gouste, le repous,
Le plaisir, le bien, et l'honneur
D'avoir pour Père et pour Espoux
Son Dieu, son Christ, et son Seigneur,
Meurt en Adam, et de bon cœur
Luy dit, le chassant en tout lieu
A Dieu.

A Dieu, pour tout jamais, A Dieu ;
A Dieu, ne pensez revenir
Dedens votre vieille maison,
Car il plaist à Christ s'y tenir,
Sans la laisser nulle saison ;
Il en est, Seigneur, par raison,
Et vous a chassé du mylieu,
A Dieu.

VII

Ame tu n'ès au chemin
Ny en la voye
De vraye felicité.
Dieu t'y convoye.

Ame, ou vas-tu si soudain? (*bis*)
Je cours à plaisir mondain (*bis*).
C'est en vain
Car plaisir mondain est faux,
Tu te fourvoye,
Qui en tristesse et tous maux
Fine sa joye.

Ame, hélas, quel chemin tiens? (*bis*)
Tout droit aux terriens biens (*bis*)
Ce n'est riens.
Mais avarice le cœur
Sy fort guerroye,
Qu'elle le fait en douleur
Du diable proye.

Ou vas-tu à grand roideur? (*bis*)
A l'ambition d'honneur ; (*bis*)
C'est erreur,
Ambition trop blasmer
Ne te pourroye :
Son feu, au lieu d'allumer,
Brusle et foudroye.

Ame, ou vas par ces déserts? (*bis*)
Vais sçavoir par gens experts; (*bis*)
Tu te perds :
Sçavoir aux lettres trouver
Bien tost sçauroye,
Si l'esprit bien esprouver
En toy pourroye.[1]

Ou vas tu à si grand pas? (*bis*)
Avec ces gens de là-bas (*bis*);
N'y va pas :
Combien qu'ilz soyent merchez
De noire croye,
Orgueil les tient attachez
De sa courroye.

Ame, ou vas tu, par ta foy? (*bis*)
Je vais à l'amour de moy (*bis*)
Garde toy
D'aymer ce que rien ne vault :
Si tu sçavoye
L'amour et le don d'enhault;
Seul l'aymeroye.

VIII

Helas, je languis d'amours
Pour Jesuchrist mon espoux :
Filles, ames bien heureuses,
De Jesuchrist amoureuses,
Oyez mes piteux propous.
Helas.

Dites à l'amy de mon ame,
Que de sa divine flamme
La vueille brusler tousjours.
Helas.

Et que rien ne veult pretendre,
Que d'estre bruslée en cendre
Par ce feu qui est si doux.
Helas.

Car l'ame en cendre brisée,
N'est pas de luy desprisée,
Mais receue à tous les coups.
Helas.

Avancez, heureuses ames,
Que par ces divines flammes
Me face semblable à vous.
Helas.

Dites luy qu'en sa presence
Gist ma joye et ma plaisance,
Mon espoir et mon secours.
Helas.

Mon salut c'est voir sa face,
Je ne vis que de sa grace,
Pour Dieu avancez le cours
Helas.

Si j'ay apres longue absence
De sa veüe jouyssance,
Lors je seray en repous
Helas.

Lors diray d'Amour esprise,
La chanson que j'ay apprise,
Fille de Hierusalem
Helas.

IX

Pour estre bien vrais Chrestiens,
Il fault à Christ estre semblable,
Renoncer tous bien terriens,
Et tout honneur qui est damnable,
Et la Dame belle et jolye,
Et plaisir que la chair esmeut,
Laisser biens, honneurs et amye :
Il ne fait pas le tour qui veult.

Ses biens aux poures fault donner
D'un cœur joyeux et volontaire,
Et les injures pardonner,
Et à ses ennemis bien faire ;
Laisser vengeance, ire et envie,
Aymer l'ennemi, si l'on peult,
Aymer celle qui n'ayme mye ;
Il ne fait pas le tour qui veult.

De la mort fault estre vainqueur,
En la trouvant plaisante et belle,
Voyre et l'aymer d'aussi bon cœur
Que l'on fait la vie mortelle ;
S'esjouir en melancholie
Et tourment dont la Chair se deult ;
Aymer la mort, comme la vie ;
Il ne fait pas ce tour qui veult.

(*Marguerites de la Marguerite, 1547*).

CHANSON SPIRITUELLE

Si l'amour vaine et nuysante
Est en ung cœur si plaisante
Qu'il ne s'en peult abstenir,
La vertueuse et duysante
Debvroit bien cher la tenir.

Dont vient qu'afection folle
Sçait si bien jouer son rolle,
Que d'un diable fait ung dieu
Qui toujours aveugle volle
Sans s'arrester en nul lieu.

L'amitié qui est estable,
Ferme, seure et veritable,
Sans dommaiger ne danger,
Mais utile et profitable,
Nul cœur ne la veult loger.

La responce est veritable :
Chacun ayme son semblable
Et à luy se veult ranger :
Dieu ferme au cueur immuable,
Dieu vollant au cueur legier.

Celluy qui a congnoissance
D'amour et de sa naissance
Sçait lequel on doibt choisir,
Où gist sçavoir et puissance,
Felicité et plaisir ;

Mais l'homme qui ne void goutte,
Qui de la verité doubte,
Partant chemine à cloz yeulx,
Quant à la fosse se boutte
Dict qu'il ne peult estre mieulx.

La nuict luy semble lumiere,
Et si peint en sa banniere
La follie de son cueur,
Preferant sa chambriere
A la maistresse d'honneur.

Sa volonté il adore
Et son amour il honore,
Disant que le mal est bien.
Las ! cest pouvre qui ignore
Que Dieu faict tout et luy rien.

(*Les dernières poésies de Marguerite de Navarre.*)

FRANÇOIS BÉRENGER DE LA TOUR

Ce poète était d'Albenas, en Vivarais (1). Il vécut sous François Ier et Henri II, sans laisser d'autre témoignage de sa vie que quatre recueils de poésies : *Le Siècle d'or*, *La Choréide ou Loüange du Bal*, imprimés l'un et l'autre à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1551 et en 1556, *L'amie des amies* et *l'amie rustique*, publiés en 1558 (2).

Bérenger de la Tour voyagea. Il fut tantôt à Bordeaux, tantôt à Toulouse, se créant des relations partout où il passait, principalement chez les poètes.

Ses ouvrages forment un singulier mélange de coq-à-l'âne, fantaisies rimées, élégies, épitres et traductions en vers. On y trouve du léger, du spirituel, du tendre, du grave et jusqu'à des poèmes religieux qui firent plus pour la propre édification de l'auteur qu'ils ne feront pour la nôtre

Le Siècle d'or contient un grand nombre de ces pièces diverses. Nous y lisons une adaptation du premier et du second chapitre des *Lamentations de Jérémie*, des chants royaux de *Vérité*, de *Foy* et *Hérésie*, de *Chrestienté*, de *Jésus-Christ* et de la *Vierge Marie*, et un poème intitulé *Le Cantique de Chrestienté*, où l'Eglise se plaint des maux soufferts depuis son établissement.

(1) Henri Vaschalde le fait naître en 1515. Voyez l'*Histoire des poètes du Vivarais* par cet auteur. Paris, Aug. Aubry, 1877. La notice consacrée à Bérenger est enrichie d'une vie de ce poète par Guillaume Colletet.

(2) *L'amie des amies, imitation d'Arioste divisée en quatre livres*. Lyon, impr. de Robert Granjon, 1558, petit in-8°. *L'amie rustique*, et autres vers divers. Chez le même, 1558, in-8°.

Plusieurs des poèmes de ce recueil furent réimprimés avec *La Choréide*. Ce dernier ouvrage — on s'en doute — n'est autre chose qu'un éloge de la Danse. Il est en vers de huit syllabes. En vain, l'auteur fait-il là un brillant étalage de toutes les raisons qui justifient cet art, il ne parvient guère à nous convaincre que la danse est l'expression du sentiment chrétien.

Il faut pourtant, au dire de l'abbé Goujet (1), lui rendre cette justice qu'il réprouve toute danse licencieuse dont les effets pourraient nuire aux bonnes mœurs. Le troisième livre de Béranger, *L'amie des amies*, est une faible imitation de l'Arioste, augmentée de quelques vers nouveaux, et l'*amie rustique*, sa dernière œuvre, un médiocre recueil de cinq églogues. Aussi, nous dispenserons-nous d'en donner une description, même sommaire.

Béranger de la Tour est un de ces poètes de transition dont la gloire modeste fut éclipsée par l'immense succès de la Pléiade.

Venu trop tard pour prendre place parmi les contemporains de Clément Marot, il disparut trop tôt pour se ranger parmi les admirateurs de Ronsard.

On croit qu'il mourut en 1559.

(1) *Bibliothèque poétique*, XII, p. 95.

EPITAPHE DE FRANÇOIS RIGUAUD

Mort qui l'esprit viens oster de prison,
Pour à jamais au Ciel le faire vivre :
Tu n'es pas fiel, aluïne, ou poison,
Comme de toy est escrit en maint livre.
Tu est benine, et merites le suivre
Sans crainte aucune, ô mort, entens mon dire,
Depuis que l'ame au ciel tu fais reluire
Que morte estoit : plus juste est donq l'envie
De vivre au Ciel, bien que la chair empire,
Qu'estre icy mort en un corps plein de vie.

Qu'estre icy mort en un corps plein de vie,
Plus grand malheur en nous ne pourroit estre;
C'est le peché qui laisser nous convie
L'aise et le bien que Dieu nous fait congnoistre.
Voilà comment l'esprit vient changèr d'estre,
Car luy vivant péché le mortifie :
Et ne fault point que de vivre se fie
Sans trespasser (de ce j'en suis recors),
Donques suivons la mort qui vivifie
L'esprit mourant, par la mort de ce corps.

L'esprit mourant, par la mort de ce corps,
Vient à ce mort une autre vie acquerre :
Parquoi du monde il vault mieux que soit hors
Qu'estre icy vif, et posséder grand terre :

Congnoissant donq que l'on y vit en guerre,
Et que la foy et amour y default :
Arrestons l'eau, que l'œil rend pour Riguaud,
Et delaissons nostre melancolie :
Car de grand aise, il se moque la hault,
En estimant noz regrets à folie.

CHANT ROYAL DE JESUS-CHRIST ET DE LA VIERGE MARIE

Jadis on vid sur les monts de Judée
(Monts consacrez au celeste facteur)
Une brebis en pureté fondée
L'herbe paissant souz un divin Pasteur.
Moult belle estoit et de graces remplie,
Des haults secrets, et faveurs accomplie,
Tant qu'un chacun, la voyant, s'estonnoit :
Puis une voix qui du ciel provenoit,
Notifia à la machine ronde,
Que d'elle un jour, produire, convenoit
L'agneau mourant pour le salut du monde.

De sa beauté naïve et non fardée
Le naturant fut principal autheur ;
Dont tache aucune onq ne l'a abordée
Car de son œuvre il est conservateur.
Blancheur avoit sa toison assaillie :
De ses thresors elle estoit ennoblie :
Simple de cœur tousjours se maintenoit,
Dont en tous lieux, ceste brebis feconde,
D'avoir en soy, capable on estimoit
L'agneau mourant pour le salut du monde

En son pastis divinement gardée
Elle engendra son mesme geniteur
Sans masle aucun : dont fut plus regardée,
Chacun estant du fait admirateur.
Et ce que plus la nature esjouie,
C'est la Trompette, au grand desert ouie,
Dont le hault son, terre et ciel entendoit :
Et tres contente, en esprit la rendoit
Lors que luy dist, fille ou tout vice abonde,
Il est icy (en te monstrant au doit)
L'agneau mourant pour le salut du monde.

Bien tost apres Envie outrecuidée,
Vint assaillir l'Agneau plein de douceur :
Et de le vendre elle s'est hasardée,
Au grand boucher, de tout bien oppresseur ;
Qui a gros n[œ]udz estroitement le lie,
Ce neantmoins son chef il humilie,
Vers le tyran qui ainsi le menoit :
Coups infinis sus les reins luy donnoit,
Sans toutesfois qu'il se plaigne ou qu'il gronde :
C'est le grand faix que pour nous soustenoit
L'agneau mourant pour le salut du monde.

Soudain que fut la sentence vuidée,
Pour le meurtrir : voicy l'executeur
Qui rudement a sa chair pelandée,
Sans estre en rien de ses os infracteur :
Nature sent, du cœur, melancolie ;
Et toutesfois ses tristesses oublie,
Car en esprit, constamment elle croit,
Bien que tel fruit, on sache en cet endroit,
Le souzmettant à mort trop furibonde :
Qu'au mont Sion un jour, apparestroit
L'agneau mourant pour le salut du monde.

Prince, mon cœur pour cet agneau conçoit
Christ le Sauveur : Saint Jean qui le prevoit
Est la trompette : et la Vierge tres monde
Fut la brebis, qui en son ventre avoit
L'agneau mourant pour le salut du monde.

(*Le siècle d'or, 1551.*)

GILLES D'AURIGNY

Gilles d'Aurigny, dit le Pamphile — d'un surnom qu'il se donna — était natif de Beauvais. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était licencié ès droits et avocat au Parlement de Paris. Il florissait vers l'an 1550, et, si l'on en croit le texte de son épitaphe, composée par son ami, et l'un de ses éditeurs posthumes, Claude Collet, il fut enlevé à la fleur de l'âge.

D'Aurigny joignait à la pratique du droit et à l'étude de la théologie, l'exercice des belles-lettres. Ses ouvrages poétiques se ressentent de cette triple préoccupation. Au demeurant, sa poésie vaut par des dons d'originalité et de technique, plutôt que par des qualités de grâce et de lyrisme.

Il célébra l'amour en termes mesurés, ce qui ne l'empêcha pas d'être vaincu par la passion. Dans son bagage il n'y aurait sans doute aucune place pour un autre sentiment, si le regret d'heures vainement dissipées ne l'eut amené à se repentir et à rechercher un plus noble emploi de son temps. Cette double inquiétude qu'ont également les amants satisfaits et déçus, présida aux choix de ses poésies. Celles-ci forment un recueil assez copieux qui, sous ce titre : *Le Tuteur d'amour*, parut pour la première fois sans date, ni indication de lieu (1). L'ouvrage

(1) *Le Tuteur d'amour auquel est comprise la Fortune de l'Innocent en Amour. Ensemble un livre où sont Epistres, Elegies, Complaintes, Epitaphes, chants royaux, Ballades, rondeaux et epigrammes*, in-16. *Le même.* Lyon. Jean de Tournes, 1547, in-8°, et Paris, veuve Guill. le Bret, 1553, in-16.

dut avoir quelque succès, puisqu'il fut réimprimé avec des augmentations par les soins de l'auteur d'abord en 1547, et ensuite par ses héritiers en 1553. Le profane, dans ce livre, se mêle aux pages édifiantes, de même que l'agréable s'y confond avec l'amer et le médiocre. L'ouvrage, bien qu'imparfait et inégal, n'est point sans mérite et sa rareté, au sens bibliographique du mot, n'est pas seulement ce qui le distingue des autres productions du temps. Les extraits que nous donnons plus loin en fourniront la preuve.

On doit encore à Gilles d'Aurigny, *La Peinture de Cupidon* (1) *par l'Innocent esgaré*, un poème intitulé : *Contemplation sur la mort de Jesus-Christ* (2) et *Trente psaulmes de David* qui ont droit de cité ici, mais que nous ne goûtons pas à l'égal de son *Tuteur d'Amour*(3).

(1) A Poitiers, chez les Marnefs, 1545, in-8.
(2) *Id.*, 1547, in-8°.
(3) *Id.*, 1549, in-12.

CHANT ROYAL DU JOUR DE LA PASSION

Voicy le jour (mondaine creature)
Ou Christ receut mortelle passion :
Voicy le jour qui demonstre et figure,
Par ceste mort notre salvation.
Ou est ton sens ? où est la cognoissance ?
Veulx tu tousjours au centre d'ignorance,
Tenir ton cœur pour perdre qui vault mieulx,
Laisse la terre, et jette au ciel tes yeux,
Rememorant ce que dict l'evangile :
Cruelle mort souffrit le roy des cieulx,
Pour rachepter humanité fragile.

L'Eternel Dieu apres l'aspre morsure,
Tant prohibée, eut ceste affection :
Qu'il envoyeroit en une vierge pure,
Son filz tres cher prendre incarnation.
Et luy venu pour monstrer la puissance
De Dieu son pere, en commune apparence :
Aux Juifz prescha le verbe glorieux,
Mais (ô pitié) de ses faictz envieux
Ont machiné sa mort piteuse et vile,
Et l'achepta constant et vertueux,
Pour rachepter humanité fragile.

Juifz inhumains pleins d'erreur et d'injure,
L'ont mis en croix par grand derision :
Luy imputant soubz faulsse couverture,
Qu'il se disoit roy de la nation.
O ignorans eslongnez d'esperance,
Bien devoit estre estimé sans doubtance :
Roy, Dieu, et homme aux humains gracieulx :
Vous scaviez bien (ô gens malicieux)
Qu'un homme saint entre la gent servile
Devoit offrir son corps tres precieux :
Pour rachepter humanité fragile.

Son pauvre corps (comme dict l'escripture)
Jettant le sang à grande effusion ;
De trois gros clous de poignante poincture,
Fut attaché en grande affliction.
Et nonobstant qu'il fust plèin d'innocence,
En croix fut mis et levé en présence :
De tout le peuple aveugle et furieux :
Helas! Chrestien tant sois-tu jeune ou vieux,
Sans luy estoit en ce monde inutile,
Or, pense donc ce qu'il feist si tu veulx
Pour rachepter humanité fragile.

Si de sa mort et passion tant dure,
(Dont nous avons ample approbation)
Tu n'as sinon l'ymage ou pourtraicture,
N'en scandalize en rien l'intention.
Heureux sont ceulx qui n'ont eu sa présence,
Et touteffois ont eu ferme créance ;
Ces motz il dist, non pour Juifs vicieux :
Mais pour son peuple ardant et curieux,
Suyvre sa mort par foy ferme et tranquile ;
En soubstenant son tourment estre heureux,
Pour rachepter humanité fragile.

ENVOY

Prince duquel je voy la remembrance,
Duquel la mort est une souvenance :
Pour noz pechez à ce jour tant piteux,
Outre les cœurs des ignorantz : et ceulx
Qui ont l'esprit et jugement débile.
Lors ilz croiront que fuz en ces bas lieux,
Pour rachepter humanité fragile

(*Le Tuteur d'amour, 1546.*)

NICOLAS DENISOT

Nicolas Denisot était du Mans. Il avait vu le jour en 1515, et sortait d'une ancienne et illustre famille du Perche. Il se faisait appeler sur l'anagramme de son nom, le *Conte d'Alsinois* (on écrivait alors *Conte* et non *Comte*). *La Croix du Maine* rapporte que François Ier dit un jour à cette occasion, que ce Conté d'Alsinois n'était pas d'un grand revenu, puisqu'il n'était que de *six nois* (1). Triste et méchante équivoque qui ne mérite guère d'être goûtée, bien qu'elle émanât d'un esprit royal.

Nicolas Denisot acquit une grande réputation. Il la tint, selon nous, de son talent de peintre et de dessinateur, plutôt que de ses dons de poète. Il sut d'ailleurs, grâce à ses hautes relations, se ménager l'indulgence de la postérité. Son nom est familier à quiconque s'intéresse à la Pléiade. Ronsard le tenait en particulière estime et Remy Belleau lui a prodigué des éloges immérités. Il fut de la fête païenne célébrée à Auteuil en l'honneur de Jodelle, mais les historiens ont oublié de nous faire savoir s'il se repentit jamais de cette débauche qui provoqua, ainsi qu'on le sait, les railleries des protestants.

On ne peut réellement juger de son mérite par les treize *Cantiques du premier advenement de Jesus-Christ* qu'il publia en 1553 (2), et pour lesquels il composa vraisemblablement la musique, ni par ses autres productions citées par *La Croix du Maine*, mais on se fait une idée

(1) *Bibliothèque Françoise*, t. XIII, p. 4.

(2) *Cantiques du premier advenement de Jesu-Christ, par le Conte d'Alsinois*. A Paris, chez la veuve Maurice de la Porte, 1553, in-8°.

de sa notoriété en apprenant qu'il traduisit la plus grande partie des distiques latins que les trois sœurs Seymour composèrent en l'honneur de Marguerite de Navarre. Cette traduction fut imprimée avec celles que Joachim Bellay, Antoine de Baïf, Pelletier du Mans donnèrent sur le même sujet.

On dit encore qu'il était l'auteur de vers mesurés insérés dans l'*Art poétique* de Thomas Sibilet.

Nicolas Denisot mourut à Paris l'an 1559, âgé de quarante-quatre ans.

On ne saurait sans doute rien de son labeur d'artiste, si le bibliothécaire déjà nommé ne donnait à entendre qu'il grava à l'eau-forte une carte de la région du Maine qui parut en 1539 (1).

(1) L'« *inventeur* » de cette carte se nommait Macé, et le dessinateur Jacques Androuët du Cerceau.

CANTIQUE PASTORAL

Sus Bergiers en campaigne
Laissez là voz troppeaux,
Avant qu'on s'acompaigne
Enflez voz chalumeaux.

Dansez en ceste prée
Peinte de mille fleurs,
Et d'esmail diaprée
En cent mille couleurs.

Et vous, ô brebiettes
N'ayez crainte des loups,
Paissez donc camusettes
Soubz cest ombrage doulx.

Cette nuict tant heureuse,
Plus clere que le jour,
Ne sera dangereuse
Pour le trop long sejour.

Le loup, qui par les plaines
Affamé herissoit
Et dessus les fontaines
Librement cro[u]pissoit

Ne vomira sa rage
Dessus vous desormais,
Car il a pour partage
Ce qu'il aura jamais.

Il est rué par terre,
Il est mort estendu,
Luy qui nous faisoit guerre
Ceste nuict s'est rendu.

Enflez voz cornemuses,
Dansez ensemblement
Et vos doucettes muses
Accollez doulcement.

Mais bon Dieu qui nous guide?
Quel astre nous conduict?
Par ceste nuict humide,
Nuict, ô heureuse nuict?

Bergers quelle harmonie,
Quelle musique ès cieulx,
Quelle voix tout unie
S'accorda oncques mieux?

Escoutez tous ensemble,
Escoutez seurement,
C'est Dieu qui nous rassemble
A soy divinement,

C'est Dieu qui nous envoye
La paix en l'univers,
La paix qui nous faict voye
A ses yeulx découvers.

O Nuict tant souhaitée
Des Peres attendans,
C'est toy qui fuz chantée
De deux ou trois mille ans.

D'une sainte Pucelle
Est né le fils de Dieu.
C'est la saincte nouvelle
Qu'on nous chante en ce lieu.

Courrons, courrons ensemble,
Soyons les devanciers.
Je voy ja ce me semble
D'autres avant-couriers.

Je voy desja les Anges
Caresser cest Enfant
Qui sur les Dieux estranges
Ja se faict triomphant.

Courez, suivez la bande
C'est trop cornemusé,
Allons où Dieu nous mande,
Allons, c'est trop musé.

Loüons Dieu qui revele
Son oracle nouveau,
Et sa saincte nouvelle,
Au plus humble troppeau.

Qu'il nous donne la grace,
Que le loup ravissant,
Du sainct tro[u]peau la trace,
N'aille plus retraçant.

(*Cantiques du prem. advenement de J.-C., 1553.*)

FRANÇOIS HABERT

Né l'an 1520, à Issoudun, en Berri, d'une famille qui n'était guère connue, dit-on (1), dans le lieu de son établissement, François Habert vint jeune à Paris pour s'y consacrer aux études et prendre ce goût des lettres latines et françaises qu'il n'abandonna jamais.

Ce fut l'un des écrivains les plus laborieux et les plus prolixes d'un temps où la poésie était elle-même laborieuse et prolixe.

Quoiqu'il ait été secrétaire de grands seigneurs et qu'il fût nommé poète du roi Henri II, il ne quitta jamais le titre de *Banny de Lyesse* qu'il s'était donné dans ses premiers ouvrages. C'était un terme de galanterie, sans nul doute ; il convenait davantage à son caractère que ce surnom de *Traverseur de périlleuses voyes* qu'avait pris avant lui Jean Bouchet. Ses ouvrages ne le peignent pas en entier, car ils sont parfois ennuyeux et dépourvus de fantaisie, ce qui concorde mal avec ce que nous connaissons de sa vie. On ne saurait d'ailleurs le juger sur la publication des *Quinze livres de la metamorphose d'Ovide* (2), qui lui furent commandés et qui parurent en 1557. Cet ouvrage, en vers de dix syllabes, est loin de rappeler la grâce de l'original ; son seul mérite tient à son ornementation sous forme de petites vignettes gravées en bois et fort jolies.

(1) Abbé Goujet : *Bibliothèque françoise*, t. XIII, p. 8.
(2) *Les Quinze livres de la metamorphose d'Ovide interpretez en rime françoise, selon la phrase latine, par Fr. Habert d'Yssoudun en Berri.* Paris, Estienne Groulleau, 1557, in-8° et ensuite de Marnef et veuve Cavellat, 1579, in-12.

Parmi ses autres œuvres, il faut citer, *La nouvelle Juno* (1), où il est fait un véritable abus d'illusions mythologiques, le *Temple de chasteté* (2), ainsi que des *Epistres Heroïdes* (3) qui, en dépit d'une forte élévation, offrent un réel intérêt historique.

Dans ces dernières, auxquelles sont jointes de menues piécettes, l'auteur semble avoir donné toute sa mesure. Le style simple et presque prosaïque de François Habert se prête d'ailleurs à la familiarité épistolaire. L'une de ses lettres rimées, la 13e, adressée à Melin de Saint-Gelais, contient des détails littéraires si intéressants, qu'on est tenté de la lire d'un trait. C'est dans ce livre qu'il faut chercher les productions édifiantes de notre auteur. Elles consistent en sixains, en huitains et en dizains d'un tour si naturel qu'on leur passerait volontiers une certaine négligence de forme. Nous pardonnera-t-on d'avoir réservé, dans notre galerie, une petite place à ce poète qui ne cessa de montrer des vertus et une conscience égale à celle d'un véritable artiste.

Habert mourut vers 1560. La Croix du Maine, du Verdier, le Père Niceron et l'abbé Goujet ont donné une liste fort longue de ses ouvrages. Nous y renvoyons quiconque voudrait non seulement se renseigner sur sa production, mais sur les divers événements qui remplirent sa vie littéraire.

(1) *La Nouvelle Juno, présentée à Mme la Dauphine*, etc. *Avec l'Estrene donnée à la dicte Dame le premier jour de l'an. Aussi l'Estrene au petit Duc, fils de Mgr le Daulphin*. A Lyon, par Jean de Tournes, 1547, in-8°.

(2) *Le Temple de Chasteté avec plusieurs Epigrammes, tant de l'invention de l'autheur que de la traduction et imitation de Martial et autres Poëtes latins. Ensemble plusieurs petites œuvres poétiques*, etc. Paris, Michel Fezandat, 1549, petit in-8°.

(3) *Les Epistres Heroïdes de François Habert*, Paris, Michel Fezandat, etc., 1550, in 8°.

CANTIQUE

O Eternel, plein de clemence grande
Prens à mercy ton humble serviteur :
Entre tes mains son ame il recommande,
Autre que toy n'est son conservateur.
Soys de sa voix debonnaire auditeur
Au grief torment qui son esprit tormente,
Veu que tu es benin consolateur
De l'affligé qui pres de toy lamente.

AUTRE

Las qu'on congneust de l'Eternel le dire,
Ou que son vueil fut de tous entendu,
Sans que le voir, le contempler et lire
Par l'ignorant jamais fust defendu ?
Et si ne veux avoir rien pretendu
Que justement on sy sçeut contredire.
O le celer tu as tant attendu,
Qu'aux ignorants as faict maint erreur dire.

CANTIQUE SUR LE TRESPAS DE LA ROYNE DE NAVARRE : MARGUERITE DE FRANCE, SEUR DU ROY FRANÇOYS PREMIER DE CE NOM

Celle qui fut par vertu mieux aymée
Qu'il en fut onc en ce sejour terrien,
La fleur qui fut pres du beau Lys semée,
L'unique seur de Françoys, Roy Chrestien.
Celle qui creut que le souverain bien
Consiste en Dieu, et en sa congnoissance,
Gist à l'envers, monstrant que ce n'est rien
Du corps, qui doibt aux vers obeissance.

La Mort usant de sa rude puissance
A pris le Corps que France aymoit le mieux,
Pour telle perte en triste doleance
Françoys en font un lac de larmes d'yeux.
Mais cet agneau qui son sang precieux
A repandu, nous servant de merite,
Malgré la Mort, a mis l'Esprit aux Cieux
De sa bien née et chaste Marguerite.

CANTIQUE DU MOYS DE MAY

Or appaisez sont les vents pluvieux,
Or est passé tout nubileux orage,
Tous animaux qui estes soubs les Cieux
Louez en Dieu devant vostre courage,

Chascun oyseau le loue en son ramage,
Et si l'oyseau le tesmoigne en ses chants,
Ceste verdure en porte tesmoignage,
Qui esblouit noz yeux parmy les champs.

L'herbe aux prez fleuronne
Pour nourrir chevaux,
La vigne boutonne
Par monts et par vaulx.
Tous humains travaux
Trouvent allegence,
O Dieu qui tant vaux,
C'est ta providence.

CANTIQUE EN BALLADE

Sur : *Soli Deo honor et gloria.*

C'est peu de cas que d'humaine prudence
Qui ne s'arreste au celeste sçavoir,
Du Createur, qui par sa providence
De ses haults dons nous faict notice avoir.
Tout ce que l'œil sur la terre peult voir
Ne vient de nous, ne d'œuvre meritoire?
Tout vient d'en hault, confessons donc debvoir
A un seul Dieu louange, honneur, et gloire.

Herbes et fleurs qui sont en abondance
Que par les champs on peult appercevoir,
Les fruicts qui font aux arbres residence,
La vigne à l'homme un grand et riche avoir.
Tout cela est hors de nostre pouvoir
Sans la bonté de Dieu, qui est notoire,
Parquoy chantons, par un loyal debvoir,
A un seul Dieu louange, honneur, et gloire.

De jour en jour se mect en évidence
La grand bonté de Dieu qui faict pleuvoir
Quand il luy plaist et mect en decadence
Les orgueilleux subjects a decevoir.
C'est luy qui faict aux humains concevoir
Son divin verbe, Evangelique hystoire,
Dont nous debvons (comme il nous faict sçavoir)
A un seul Dieu louange, honneur, et gloire.

Il a tout faict par compas et cadence
Pour les humains de sa grace pourvoir,
Qui bien souvent par maligne imprudence
Ne veullent pas ses dons ramentevoir.
C'est par default de voir et de revoir
Le Testament de Dieu non frustatoire,
Dont ilz ne font (par un meschant vouloir)
A un seul Dieu louange, honneur et gloire.

Prince du Ciel qu'amour faict esmouvoir
A nourrir tout au Monde transitoire,
Aux ignorants fais ce mot recevoir,
A un seul Dieu, louange, honneur, et gloire.

((*Les Epistres heroïdes, 1550.*)

ANNE DE MARQUETS

Religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, Anne de Marquets était d'une famille noble. Elle avait été élevée avec soin et s'était consacrée à la connaissance des lettres françaises et latines. Il est probable que son entrée au couvent n'interrompit en rien ses études et ne modifia point ses goûts. D'origine normande (1), elle avait fait profession à Poissy, et il paraît qu'elle y demeura jusqu'à sa mort, arrivée le 11 mai 1588.

Elle composa en vers français des cantiques, des méditations et des sonnets et traduisit des poèmes latins d'Antoine Flaminio (2) et de Claude Despence. On a lieu de croire qu'elle fut en relations suivies avec ce dernier, car il lui légua, par testament daté d'octobre 1571, trente livres de rentes (3).

Elle laissa à Mme Fortia, religieuse de son Ordre, trois cents quatre-vingts sonnets spirituels sur les dimanches et principales fêtes de l'année qui furent pieusement édités en 1605 (4), avec diverses poésies latines célébrant son savoir et sa vertu.

Les écrivains de son temps, Gilles Durand, sieur de la

(1) Certains auteurs l'ont fait naître au début du XVIe siècle.

(2) Voyez : *Diverses poésies de M. Ant. Flaminius, mises en françois par Anne de Marquets*, etc. Paris, N. Chesneau 1568, in-8°.

(3) Cf. *Bibliothèque françoise*, de l'abbé Goujet, t. XIII.

(4) *Sonets* (*sic*) *spirituels de feüe très docte Dame, Sr Anne de Marquets, Religieuse à Poissi, sur les Dimanches et principales solennitez de l'année A. Mad. de Fresne.* A Paris, chez Claude Morel, 1605, in-8°.

Bergerie et Pierre de Ronsard, entre autres, ont fait un vif éloge de sa poésie.

Ses sonnets se distinguent par une tendre piété et par une grande richesse de style. Tour à tour sobres et brillants, il nous émeuvent et nous élèvent. Ce sont tout à la fois des modèles de correction et d'éloquence chrétienne.

SONNETS SPIRITUELS

I

Excite, ô Seigneur Dieu, ta divine puissance,
Et viens pour nous sauver comme tu as promis :
Tu vois le pauvre estat auquel nous sommes mis
Viens donc pour nous oster de misere et souffrance.

Par toy nous aurons paix, repos et asseurance,
Car tu rüineras nos cruels ennemis :
Nos vices et forfaicts par toy serons remis,
Et tous biens nous viendront par ta saincte presence.

Haste donc ta venüe, ô debonnaire Roy,
Veu qu'elle seule peut nous esloigner d'emoy,
Et que c'est le seul bien, que nos ames souspirent :

Sçais-tu pas que l'espoir trop long temps prolongé
Nostre esprit faible et prompt, d'ennuy se sent rongé ?
L'attente est ennuyeuse à ceux-là qui desirent.

II

Prenez ores courage, ô craintifs, car voicy
Vostre Dieu qui vient faire icy son domicile,
Lequel vous sauvera de la puissance hostile,
Et par luy se feront ces belles œuvres-cy :

Les aveugles verront, les sourds oiront aussi,
Le boiteux marchera d'un pied ferme et agile,
La langue des muets sera prompte et facile,
Et vous serez en paix horz de crainte et soucy :

Si qu'il faudra changer en coultre (1) les épées,
Pour besches et hoyaux lances seront coupées,
Ne se trouvant plus lors qui nous vienne assaillir :

Bref nous serons certains d'estre heureux à touteheure:
Quelle felicité, quel bien peut defaillir
A l'homme, aupres duquel Dieu choisit sa demeure ?

III

Adam avoit sousmis toute nature humaine
Au dur joug de Sathan, du vice et de la mort,
Qui cruels sans cesser la tourmentoyent si fort,
Que d'extreme mal-heur elle estoit toute pleine.

(1) Charrue.

Mais Jesus-Christ usant de bonté souveraine
Est venu en ce monde, et a faict telle effort
Contre ces trois tyrans, que restant le plus fort,
Il nous a delivrez de leur griffe inhumaine.

Voire et nous a donné, outre la liberté,
Tant d'aise, de repos et de felicité,
Avecque son Royaume et ses biens perdurables

Que sa grace excedant nos pechez odieux,
Nous a rendus en fin mille fois plus heureux,
Que nous n'avions esté paravant miserables.

IV

Voicy l'heure qu'il faut nous relever du somme
Qui a clos jusqu'icy de nostre ame les yeux :
Si que par négligence et parfaict vicieux,
Elle a, chetive, acquis de maux une grand somme.

Afin donc que peché ne l'aggrave et l'assomme,
Rejettons loin de nous ce dormir ocieux :
Car la nuict est passée, et le jour gracieux
Est venu pour donner la lumiere à tout homme.

Ceste nuict c'est le vice esclave à la fureur
De l'ignorance aveugle, et du monstre d'erreur,
Qui conseille aux Mortels les œuvres tenebreuses :

Et ce jour c'est Jesus, Soleil de nostre Esprit.
Prenons donc de vertu les armes lumineuses,
Depouillons le vieil homme et vestons Jesus-Christ.

V

Embrassons la vertu, et vivons tellement
Qu'on recongnoisse en nous cest heureux advantage
Que nous sommes de CHRIST le peuple et l'heritage,
Et que nous le voulons servir fidellement.

Afin que Dieu en soit loué premierement,
Et que notre prochain soit esmeu d'avantage
A faire son debvoir, d'un si ardant courage,
Qu'au ciel il puisse en fin vivre eternellement.

Or d'un bon serviteur le principal office,
C'est qu'il aime son maistre et qu'il luy obeisse,
Qu'il se conforme à luy, et luy soit complaisant.

Aimons donc Jesus-Christ, faisons ce qu'il commande,
Imitons sa douceur et sa charité grande,
Si que souffrir pour luy nous soit doux et plaisant.

VI

A fin que le Seigneur nous soit doux et propice
Alors qu'il nous viendra pousser au dernier port,
Ayons toujours en main pour conduitte et support,
Avec l'ardante foy, les œuvres de justice.

Hé ! qui pourroit penser le tourment, le supplice,
L'angoisse, la frayeur, le regret et remord,
Qu'ont ceux qui se voyant accablez de la mort
Sont vuides de vertus et remplis de tout vice ?

Las! nous n'emportons rien que les biens ou mesfaits,
Dont la vie ou la mort pour jamais nous demeure,
Tous les biens donc qu'alors nous voudrions avoir faits,

Pour n'estre point surprins, faisons-les dès ceste heure,
Et ne nous promettons jamais de lendemain,
« Car tel vit aujourd'huy qui sera mort demain ».

VII

Celuy qui veut jouïr de l'éternel bon-heur
Que Christ promet aux siens, il luy est necessaire
D'observer ce que dit ceste voix salutaire,
Qui crire : Preparez les voyes du Seigneur.

Car sainct Jean en ceci nous cert de precepteur,
Qu'il nous faut si bien vivre et de mal nous retraire,
Que quand Dieu nous voudra du corps l'ame distraire,
D'aller avecques luy nous ayons cet honneur.

C'est un poinct arresté qu'il faut que chacun meure ;
Preparons-nous y donc, car nous ne sçavons l'heure :
Et lors rien, sinon Dieu, ne nous peut secourir.

Du meschant obstiné la mort est malheureuse,
Mais des bons devant Dieu la mort est précieuse ;
« Et qui a bien vescu ne sçauroit mal mourir ».

VIII

Jesus-Christ prit des siens la troupe bien-heurée
Et leur predit sa mort et resurrection,
Afin qu'au triste temps de leur affliction
Ils peussent esperer une joye asseurée.

L'Eglise estant de Dieu sainctement inspirée,
Voyant de ces jours-ci la dissolution,
Nous veut par ces propos mettre en devotion,
Si que nostre ame soit de tout mal retirée.

Mais nous sommes, hélas ! tellement aveuglez
Par nos affections et plaisirs desreiglez
Que nous ne voyons pas nostre propre ruine.

Comme l'aveugle donc requerons instamment
Que Dieu ouvre les yeux de nostre entendement,
Car celuy chet souvent qui sans clairté chemine.

IX

Quand on voit Jesus-Christ en la croix attaché,
Endurant une mort tant ignominieuse,
Que doit loy attenter l'ame devotieuse,
Sinon vivre à justice et mourir à péché ?

Sinon rendre Sathan soubs ses pieds escaché,
Et de son Dieu se rendre ardemment amoureuse,
Se dompter elle-même et sa chair mal'heureuse,
Le monde estant du tout de son cœur arraché.

Voilà comment il faut qu'elle se mortifie,
Et qu'avec son espoux elle se crucifie,
Pour avec luy regner perpetuellement :

Car quiconque desire avoir part en sa gloire,
Et jouïr bien-heureux du fruict de sa victoire,
Le doit accompagner en sa peine et tourment.

X

Comme la rose naist d'une branche espineuse,
Ainsi ce jour nasquit de Judée une fleur
De si rare beauté, de si grande valeur,
Que la Deité mesme en devint amoureuse.

Par ceste fleur j'entens la Vierge bien-heureuse,
De laquelle disoit le souverain Seigneur,
Des filles de Sion m'amie est tout l'honneur,
C'est entre les piquants la rose gracieuse.

Sur ceste fleur tomba une liqueur des cieux,
Qui si bien l'arrousa de tout heur et de grace,
Que d'elle en fin sortit un miel delicieux,

Qui la douce ambrosie et le nectar surpasse,
Et qui seul repoussant de tout vice le fiel
Repaist tous les esleus en la terre et au ciel.

XI

Le Seigneur Dieu a faict chose estrange et nouvelle,
Car la femme aujourd'huy a l'homme environné,
Ainsi que l'Ange en a tesmoignage donné,
Quand il a dict ces mots à la saincte pucelle.

Tu concevras un fils Roy de gloire éternelle,
Par qui salut doit estre aux humains redonnée :
Lors la Vierge respond, je suis de Dieu l'ancelle :
Me soit faict comme il a sagement ordonné.

Lors le Verbe est faict chair ; lors l'auteur de nature,
Devient homme mortel, et se fait creature,
Mariant sa grandeur à nostre humanité :

Et celuy que les cieux n'avoient onc sceu comprendre,
L'enclost au chaste flanc d'une pucelle tendre,
Sans offenser la fleur de sa virginité.

XII

POUR LA VISITATION DE NOSTRE DAME

Leve-toy promptement m'amour, ma toute belle,
Disoit Dieu à la Vierge en ses divins escrits,
Je suis de ta beauté divinement espris,
Haste-toy de venir ma douce colombelle.

La terre reverdit et prend robe nouvelle,
Produisant maintes fleurs de valeur et de prix :
Ja la pluye et l'hyver ennuyant les esprits
Sont passez, et voicy le temps qui renouvelle.

Ce pluvieux hyver c'estoit l'antique loy,
Ce gracieux printemps c'est la grace et la foy,
Qui les fleurs de vertu ont faict par tout reluire,

Desquelles a esté ornée excellemment
Celle que le grand Dieu a cheri tellement,
Que pour espouse et mere il la voulut eslire.

(*Sonnets spirituels, 1605.*)

NICOLLE DE MAILLY

Ce Nicolle, ou plutôt Nicolas de Mailly, fut plus célèbre en son temps, dans la profession des armes, qu'il n'est connu de nos jours comme poète. Les biographes affectent d'ignorer son nom. Si les documents que nous avons consultés sont exacts, on peut dire qu'il était d'une des plus anciennes familles de Picardie (1). Fils puiné de Antoine de Mailly qui épousa, le 15 juillet 1508, Catherine d'Estrac (ou d'Astarac), demoiselle d'honneur d'Anne de Bretagne, il prit le titre de seigneur de Bouillencourt, devint maître de l'artillerie de France et mourut en 1558.

Malgré les exigences de sa charge, il eut des loisirs qu'il consacra à la culture des lettres. On lui doit plusieurs ouvrages : *La Divine cognoissance compilée et extraite tant du vieil que nouveau testament, ensemble les cantiques divins de l'âme regrettant l'exposition de l'oraison dominicale.* (On les vend à Paris, en la boutique de Galiot du Pré, 1541, petit in-8°); *La Perfection de la vie unanime* (A Rouen, par Nicolas de Burges, 1544, in-16); et *La Perfection d'honorable viduité maintenue par les veuves de l'ancien et du nouveau Testament* (A Rouen, par Claude Le Roy, 1548, in-8°).

Nous ne possédons que le premier de ces livres (2), mais l'intérêt qu'il nous inspire nous fait déplorer notre ignorance des autres.

(1) Cf. *Histoire généalog. et chronol. de la maison royale de France*, etc. Paris, Cie des Libraires, 1726.

(2) Un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal : B. L. Réserve, 7548, 8°.

La Divine Cognoissance est un recueil de pièces qui se distinguent non seulement par un tour original, mais par une naïveté d'expression propre à un siècle de vertu et de foi, plutôt qu'aux temps troublés de la Renaissance. Aussi passa-t-il presque inaperçu des critiques et des bibliographes.

Provincial d'esprit, de tradition et de culture, Nicolas de Mailly apparaît comme un des derniers représentants de la poésie du Moyen Age.

BALLADE

L'EXHORTATION A L'AME DE SALUT ESGARÉE POUR RETOURNER A SON DIEU (1)

Retourne à Dieu, ame paouvre esgarée
Qui ses deux bras pour t'embrasser estens
En delaissant ta malle destinée
Qui ton enfer prochasse de long temps.
Te recepvoir a pitié est contens
Et te doner sa prevante grace
Pour demollir et vaincre la fallace
De tes hayneulx, qui ont voulu ta mort,
De revenir à luy prens donc l'audace
En luy priant qu'el' te meine à bon port.

Si de peche as esté subornée
En ton vieil age, ou en tes jeunes ans
Ne desespere, ains reviens consolée
Par vive foy, à ton dieu qui t'attens,
A haulte voix il crye, et tu n'entens :
Gens travaillez, venez de toute place,
Et trop chargez si le fardeau vous lasse
Venez à moy, pour avoir reconfort.
Dieu dict ainsi, qu'on revienne à sa face
En luy priant qu'il nous meine, à bon port.

(1) Les deux pièces qui suivent sont tirées de la *Paraphrase de l'Aimé.*

Ne voys-tu point comment la cananée,
La Magdelaine et autres delinquans
Desquelz la vie estoit mal assignée,
Ont eu mercy pour estre repentans.
C'est le mirouer des paouvres ignorans,
Ne prochassant en ceste terre basse
Fors volupté, qui de Dieu les deschasse.
Si donc à luy ne reviens tu as tort
Par une foy qui tous pechez efface,
En luy priant qu'il te meine à bon port.

ENVOY

Prince du ciel, froide suis plus que glace,
Sans feu divin, pour avoir longue espace
Delaissé t'ay et suivy peché ord,
Je te requiers que de ton feu m'embrase
Et qu'en la fin tu me meine à bon port.

PERORAISON

O Seigneur Dieu, veu la grand charité
Tu as monstré à l'humaine facture
Jusqu'à la mort (comme il est recité)
En n'espargnant ta noble geniture.
Il fault penser par bonne conjecture
Si oraison de plus grand efficace,
Tu eusses sceu pour impetrer la grace,
Que demontré luy eusse par raison
Luy enseignant en ceste terre basse
De t'honorer, et prier la façon,

Nous ne sçavons de nous comme apartient
Te presenter oraison de valleur,
Mais ton esprit qui sçait comme il convient
Faire ung tel bien, sera nostre enseigneur,
Nostre advocat, dire et seul gouverneur,
Nous te pouvons, car tu l'as merité
Par le moyen de ton humilité,
En mectant paix entre ton pere et homme,
Pour nous conduire en ton eternité
Et nous faisant ce qu'à présent ne sommes,

Tu as promis ne reffuser personne,
Qui te prira d'affection et zele
Et d'ouvrir l'huys si a ta porte on sonne.
Ainsi tu veulx qu'en priere on t'appelle,
Puis qu'envers nous ta charité est telle,
Ou convient-il ailleurs que je m'addresse,
Me tenant seur du tout de ta promesse
Et en toy seul, mectant mon esperance
Non point en ce qui commence et prent cesse
Car contre toy je feroye grande offence.

De la raison qu'est-il plus aliené
Qu'estre vivant, contre la voulnté
De cellui qui par grace et bonté sienne
Donne la vie et la felicité.
Tu es la vie et voye et verité,
Et je suis morte, esgarée et mentresse
Car j'ay perdu ma vie et mon addresse
Et verité, par ma coulpe damnable;
Mais si je vis ainsi que tu me dresses
Je seray vive, en voye et veritable.

Bien cognoissant mon imbecillité,
Tu m'as prefix certains commandemens
Lesquelz tu veulx selon ma faculté
Estre accomplis de cueur et pensemens,
Affin d'avoir les raisons et moyens,

Si je les mectz à exécution
De me donner pour retribution
Gloire eternelle, et ta beatitude,
Si je suis donc mise en damnation
J'accuseray ma seulle ingratitude.

(*La Divine cognoissance, 1541.*)

MELIN DE SAINT-GELAIS

L'un des derniers et des plus illustres représentants de cette poésie de cour qui florissait sous les derniers Valois, Melin de Saint-Gelais naquit en Angoumois, le 3 novembre 1487. Bien qu'un mystère entoure encore sa naissance, on sait qu'il était lié par d'intimes liens du sang avec Monseigneur d'Angoulême, Octavien de Saint-Gelais. On allait même jusqu'à prétendre que, bâtard de ce dernier, il avait vu le jour trois ans avant que son père renonçât à la vie mondaine. Il reçut de bonne heure une de ces fortes et brillantes éducations comme on en donnait alors à ceux que la fortune ou le rang favorisait.

Après avoir fait son droit à Poitiers et séjourné dans les Universités italiennes de Bologne et de Padoue, il vint à Paris et fut de la suite de gentilshommes, de savants et d'artistes que la libéralité de François Ier entretint. Son plus intime ami était Clément Marot; il ne cessa de lui être fidèle, même lorsque ce dernier connut des jours d'infortune. Son origine et le séjour qu'il avait fait au delà des Alpes, avaient décidé de son génie, sinon de sa carrière. Un goût très vif pour la poésie enjouée, une particulière tendance à la raillerie fixa son originalité. Il connut tout à la fois les succès féminins et les bonnes grâces du roi quoiqu'il fit plus, pour les acquérir, que de montrer de l'esprit et du naturel. D'aucuns le dirent courtisan. Comment ne l'eût-il point été par inclination autant que par besoin. François Ier lui doit de passer à nos yeux pour un lettré et un poète, car il alimentait sa curiosité et corrigeait ses vers. Il en tirait d'ailleurs

d'appréciables avantages. Bienheureux temps où il suffisait de placer à propos un dizain pour recevoir, en retour, de la munificence royale le don d'une abbaye.

En 1544, notre poète, grassement pensionné, comblé de charges et d'honneur, inventoriait les Bibliothèques de Blois et de Fontainebleau. N'était-il point l'homme universel ? Sa réputation d'écrivain spirituel ne nuisait en rien à son influence de savant. Il était bon musicien et savait accompagner au luth les gracieux vers de sa composition. Vers la fin de sa vie, son astre faiblit. Le crépuscule de sa gloire s'assombrit devant les fastes d'une nouvelle école. La Pléiade montait. Il essaya de réagir contre les nouveaux venus. Son crédit s'en ressentit et, comme il était le plus avisé des poètes, il fit la paix. Il ne resta de son choc avec le plus redoutable des adversaires, « M. de Ronsard » comme on disait alors, que le témoignage de petits vers acerbes et de menus propos aiguisés par un entourage hostile. Son temps était passé.

Il mourut au mois d'octobre 1559, et Olivier de Magny, qui ne fut point toujours son ami, déplora sa perte dans une de ses Odes publiée en 1559.

Ronsard qui avait éprouvé la pointe de ses épigrammes fut un de ceux qui le regrettèrent davantage. Depuis longtemps, il n'avait plus rien à craindre de « la tenaille » de Melin. Les poésies de notre auteur parurent en 1547 (1), en 1574 (2) et furent maintes fois réimprimées. Les meilleures éditions sont sans nul doute celles qui parurent en 1719, par les soins du libraire Coustelier, et en 1873, grâce à l'érudit concours de MM. Emm. Philippes-Beaulieux, R. Deseimeris et Prosper Blanchemain (3).

Il semblera sans doute singulier à quelques bonnes âmes de trouver chez Melin, — parmi tant de pièces qui,

(1) Lyon, Pierre de Tours, 1547, in-8°.
(2) Lyon, Antoine de Harsy, 1574, in-8°.
(3) *Œuvres complètes de Melin de Sainct Gelais avec un commentaire inédit de B. de la Monnoye, des remarques de MM. Emm. Philippes-Beaulieux, R. Deseimeris, etc. Ed. revue annotée et publiée par Prosper Blanchemain*, Paris, Paul Daffis, MDCCCLXXIII 3 volumes in-12.

selon Sainte-Beuve, ne s'éloignent de l'esprit marotique que pour faire pressentir le tour précieux du XVIIe siècle — des poésies sincèrement édifiantes.

Elles sont là comme pour faire passer les hardiesses et les gauloiseries d'un temps où le franc-parler ne nuisait en rien aux pratiques de la dévotion.

GRACES A DIEU

Je te rends grace, ô clemence divine,
De ce qu'à moy, de tes graces indigne,
Il t'a pleu rendre, après l'heureux sejour.
De cette nuit, la clarté de ce jour !
Veuilles, Seigneur, qu'après la nuit obscure
De cette vie où trop est nostre cure,
Tirez à toy de ton bras paternel,
Puissions voir luire un beau jour eternel !
Et cependant, ô Sire, que nous sommes
En cet air trouble, aux tenebres des hommes,
Ne nous permets tresbucher en la fosse
D'aucune erreur et d'opinion fausse,
Ains à nos pieds la sainte lampe esclaire,
Qui ta parole et ton veuil nous declaire
Et nous conduise à vive charité,
Par foy constante et pure verité.

(*Œuvres de Melin de Sainct Gelays*, éd. de 1719.)

ORAISON D'UN AMI POUR S'AMIE MALADE

Dieu, qui voulus le tres-haut ciel laisser
Et ta hautesse en la terre abbaisser,

Là ou santé donnas à maints et maintes,
Veuilles ouïr de toutes mes complaintes,
Une sans plus ; veuilles donner sànté
A celle-là par qui suis tormenté.
Ta sainte voix en l'Evangile crie,
Que tout vivant pour son ennemi prie :
Gueris donc celle, ô medecin parfait,
Qui m'est contraire et malade me fait !
Helas ! Seigneur, il semble, tant elle est belle,
Que plaisir prins à la composer telle.
Ne souffre pas à venir cet outrage !
Son embonpoint commence à se passer ;
Jà ce beau teint commence à s'effacer,
Et ces beaux yeux clairs et resplandissans,
Qui m'ont navré, deviennent languissans.
Il est bien vray que cette grand'beauté
A desservi, pour sa grand'cruauté,
Punition ; mais, Sire, à l'avenir
Elle pourra plus douce devenir.
Pardonne luy, et fais que maladie
N'ait point l'honneur de la rendre enlaidie.
Assez à temps viendra vieillesse pale,
Qui de ce faire à charge principale.
Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceux qui voiront sa beauté souveraine,
Beniront toy et ta fille nature
D'avoir formé si belle creature.
Et de ma part feroy un beau cantique,
Qui chantera le miracle authentique
Que fait auras admirable à chacun,
D'en guerir deux en n'en guerissant qu'un ;
Non que pour moy je leve au ciel la face,
Non que pour moy priere je te face ;
Car je te dois supplier pour son bien,
Et je la dois requerir pour le mien.

(*Œuvres de Melin de Sainct Gelays*, éd. de 1873.)

CHANT GENETHLIAQUE DE LA NAISSANCE DE N.-S. JHESUS-CHRIST, DIT A NOEL

D'ou vient l'esjouissance
Qui mon cœur a surpris ?
Je n'ay pas la puissance
D'arrester mes esprits.
Je n'aurois pas appris
De me veoir tel
De chanter suis espris :
Noël ! noël !

Est-ce que je devine
S'approcher la saison
Que la bonté divine
Nous osta de prison.
Quand Dieu pris la maison
D'homme mortel ?
De chanter ay raison :
Noël ! Noël !

Fuyez, sollicitude,
Pensemens et ennuys !
Je ne veulx aultre estude
Que d'esbats et deduicts.
A tous soit ouvert l'huis
De mon hostel,
Chantans toutes ces nuicts :
Noël ! noël !

O nuict, plus reluysante
Que jour qui ayt esté !

Qui fustes produisante
L'eternelle clairté,
Qui nous mist en esté
Perpetuel,
A droict vous est chanté :
Noël ! noël !

Bien fustes attendue
Des siecles paravant,
Et à peine entendue
Du peuple lors vivant.
Or le nostre ensuyvant
Continuel,
Dit, la voix eslevant :
Noël ! noël !

Les clairs signes celestes
Furent vos messagiers,
Que veirent manifestes
Trois sages estrangiers ;
Et les anges legiers
Du Supernel
Viendrent dire aux bergiers :
Noël ! noël !

Lors cessa tout oracle,
Et n'eust plus de credit.
Le royal habitacle
De Juda se perdit.
C'estoit le temps predit
De Daniel.
Bien faict mal qui n'en dict :
Noël ! noël !

Autre oracle, autre sceptre,
Autre bien promettant ;
Et autre est le grand prestre
Pour nous s'entremettant,

Aultre offrande mettant
Sur aultre aultel
Pour qui allons chantant :
Noël ! noël !

Nuict donc pleine de joye,
D'où tout bien est venu,
Quelque part que je soye,
Franc ou serf detenu,
De moy sera tenu
Tres-solennel
Ce sainct temps revenu :
Noël ! noël !

(*Extr. du Ms. français 885.* Bibliothèque Nationale [Ed. de 1873].)

ANNE PICARDET

On ne sait de la vie de cette obscure poètesse que ce qu'elle voulùt bien nous en faire connaitre dans ce rarissime petit recueil d'*Odes spirituelles* (1) qu'elle publia, à Paris, chez Sébastien Huré, en 1619.

C'était une âme simple. Elle goûtait le charme de la solitude, après avoir aimé le monde et consenti à toutes ses vanités. Sa conversion, ou mieux son retour à la dévotion — car elle était d'origine catholique — datait de son âge mûr.

Veuve de François Picardet, sieur de Moulières et d'Essartines, dont elle composa l'épitaphe, elle consacra toutes ses heures de spirituel loisir à célébrer les louanges de la foi et ses plus touchants souvenirs. On voit par la lecture de ses cantiques et de ses odes qu'elle était mère de deux enfants. Il faut avouer que l'idée qu'elle eut de composer des vers sur des airs profanes, tels : *J'aimeray toujours ma Phillis, Ce penser dont amour me nourrit*, etc., est singulièrement naïve.

Néanmoins elle montre un style aisé et une élégance heureuse dans ses moindres rimes, et n'était la puérilité de son inspiration, on serait tenté de relire ses strophes d'un sentiment quasi-populaire.

Son recueil dut avoir quelque succès, car on en fit une nouvelle édition en 1623.

(1) *Odes spirituelles sur les chansons de ce temps. Par Anne Picardet, vefve du feu sieur de Moulières et d'Essartines. Dédiées à Madame le Grand*, etc , in-12.

CHANSON

Sur l'air : *Ce penser dont amour nourrit.*

X

Ce penser de Jésus, et de sa passion,
Il faut que de mon cœur je luy ouvre la porte,
Et que je prenne aussi la resolution,
Qu'aux esprits plus contrits le repentir apporte.

Las ! c'estoit fait de moy, ja mon mal estoit tel,
Que je ne pensois plus d'y chercher du remede,
Lors que la saincte voix de ce grand Eternel
Fit voir que sa bonté mes malices excede.

Je ne veux plus aymer que mon Christ plein d'ardeur,
Dont l'extrême douceur m'arracha du supplice :
Plustost que de regner par dessus la grandeur,
Je voudrois mendier en luy faisant service.

Que ne luy dois-je pas, songeant à la douceur
Dont il m'a tant de fois induite à pénitence ?
Hélas ! je ne puis rien luy donner que mon cœur,
Que j'offre à sa pitié, et voire à sa vengence.

Las ! je dy bien ainsi, lors que de son bien-fait,
Le juste souvenir anime mon courage,
Mais mon ame pourtant n'en produict nul effect,
Le monde l'arrestant encore en son cordage.

O mon Dieu, si jamais vous ouystes mes vœux,
Que vostre volonté en mon cœur prenne place ;
Que votre sainct amour le consomme en ses feux,
Et qu'aux plaisirs mondains il soit tousjours de glace,

A LA GLORIEUSE ROYNE DES CIEUX
POUR DEMANDER LES ESTRAINES

Sur l'air : *J'aymeray tousjours ma Philis.*

Vierge, qui tenez apres Dieu,
Là-haut le supreme lieu
Sur les anges
Et archanges,
Qui de vostre alme beauté
Parez toute l'éternité

O grand miracle de là sus,
Vray exemple des vertus,
Ma maistresse,
Mon addresse,
Mon amour, et ma douceur,
En qui j'ay mon espoir tres seur.

Humble, j'adore à deux genoux
Vostre uniq' Enfant, et Vous,
Et mon ame
Vous reclame

Pour impetrer en ce jour
En estraine le vray Amour.

Par ce Sang, rançon des humains,
Et des thresors souverains,
        Harre insigne,
        Et tres digne,
Et par ce nom precieux.
L'espoir de la terre et des Cieux,

Rangez mon esprit sous vos loix,
L'honorant de vostre Croix ;
        Qu'il vous suive,
        Et ensuive,
Et ne soit glorifié
Qu'en Jesus-Christ crucifié.

A L'HONNEUR DE MON ANGE GARDIEN

Sur l'air : *Pourquoy le Ciel à mon malheur.*

Tres chair ange de mon Seigneur,
    Bel astre de ma vie,
Reçois le service et l'honneur
    Que mon cœur te dedie,
Et me sors de ce ret pipeur,
Que l'amour propre lie.

Fais moy voir la subtilité,
    Et trame dangereuse
De cest ennemy redouté,
    A fin que, curieuse,
D'eviter son impureté
Je vive, et meure heureuse.

Descouvre moy tous les appas
De ce monde damnable;
En guidant sainctement mes pas
A la patrie aymable;
Que la mort ne me trouve pas
D'aucun crime coulpable.

Garde soigneusement mes sens,
Qu'en ta saincte presence
Je ne commette en aucun temps
Aucune irreverence :
Et les rends au seul bien constans,
Exempts de negligence.

De toutes imperfections
Impetre-moy victoire,
Et que de toutes actions
Je rende à Dieu la gloire,
Avecques mes affections,
Vœux, esprit, et memoire,

Fais que tousjours là-haut aux Cieux
Mon ame soit dressée
Ayant en ces supremes lieux
Son unique pensée :
Et n'en sorte jamais ses yeux
D'un autre object poussée.

O mon cher et divin support,
D'un esprit magnifique,
Fais-moy sentir jusqu'à la mort
La flame seraphique,
Qui guides les ames au port
Du repos pacifique.

(*Odes spirituelles, 1619.*)

ROBERT ESTIENNE

Il était fils de Robert Estienne, premier du nom, et frère de Henri et François, l'un et l'autre célèbres comme imprimeurs et comme érudits. On assure qu'ayant refusé d'embrasser le parti de la Réforme et de suivre son père à Genève, celui-ci le déshérita. Charles IX l'en récompensa en le chargeant de la garde des Caractères et Poinçon du roi, et en lui donnant mission d'aller rechercher en Italie et autres lieux, des manuscrits et des livres rares.

Entre temps il rétablit à Paris l'imprimerie fondée par son père, ce qui lui valut, dès l'an 1563, le titre et la qualité d'imprimeur royal.

Il mourut en 1588, laissant la réputation d'un homme vertueux et d'un savant. Ses poésies d'un caractère très religieux sont à peu près introuvables. Quelques-unes ont été semées dans divers ouvrages ; d'autres font l'objet d'un mince recueil, publié sans nom d'auteur sous ce titre : *Les larmes de S. Pierre et autres vers sur la Passion, plus quelques paraphrases sur les Hymnes de l'année*, etc. A Paris, de l'Imprimerie de Robert Estienne, 1606, in-12 (1).

(1) Un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal : B. L. 7.799 *bis*, in-12.

PARAPHRASE SUR L'HYMNE DE LA PENTECOSTE

I

O Sainct Esprit de Dieu Createur des humains,
Viens dans l'esprit des tiens desormais prendre place,
Et fay couler d'en haut ta liberale grace,
Pour en combler nos cœurs façonnez de tes mains.

II

Esprit sainct, don de Dieu, soulas des affligez,
Eau vive, feu d'amour, qui sans consommer l'ame
L'eschauffes doucement d'une invisible flamme,
Oincture des esprits par ta grace allegez.

III

L'effet de tes presens se divise en sept parts,
Tu es le Doigt puissant de la Dextre divine,
La Promesse du Pere, inspirant la poictrine
Des tiens, à qui les dons des langues tu despars.

IV

Vueille esclairer nos sens aveugles devenus,
L'huile de ton amour dedans nos cœurs distille,
Fay que nos corps humains de nature imbecille
Par ton ferme support soyent tousjours soustenus.

V

De tous nos ennemis repousse au loin l'effort,
Envoye nous soudain ta paix tant desirée,
Sers d'adresse infaillible à nostre ame esgarée
Et destourne nos pas loing du chemin de mort.

VI

Le Pere, ô sainct Esprit, nous soit cogneu par toy,
Donne-nous quand et quand du Fils la cognoissance,
Et que de tous les deux l'Esprit en une essence
Nous te croyons tousjours enseignez par la foy.

VII

Gloire au Pere et au Fils en terre et dans les cieux !
Loüange au Sainct Esprit, trois d'une essence mesme
Et que le Fils s'estant à nous donné soy mesme
Nous donne de l'Esprit les thresors precieux.

(*Les Larmes de Saint Pierre*, 1606.)

GUI DU FAUR DE PIBRAC

Penseur plutôt que poète, Pibrac à qui l'on doit cent-vingt-six quatrains « contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme », naquit à Toulouse, en 1528, de Pierre du Faur, Président au Parlement de cette ville.

Il étudia sous Pierre Bunel, son précepteur, et passa en Italie où il fit l'admiration du célèbre juriste François Alciat, celui-là même qui fut le prédécesseur du grand Cujas. De retour en France, il débuta au barreau, fut nommé Conseiller au Parlement toulousain, ensuite juge-mage, puis député par le Tiers-Etat du Languedoc à l'assemblée d'Orléans.

En 1522, il eut l'occasion de montrer de l'éloquence et de la hardiesse comme ambassadeur de Charles IX au Concile de Trente. Déjà sa renommée s'étendait. Cinq ans ne s'étaient point écoulés depuis qu'il avait accepté cette périlleuse mission devant la plus redoutable des assemblées, qu'on lui confiait la charge de Conseiller d'Etat.

Sa réputation était désormais acquise. Il ne la devait pas uniquement à ses qualités de diplomate et d'avocat royal, mais encore au fruit de ses loisirs.

En 1574 (1), soit trois ans avant l'avènement au trône

(1) *Cinquante quatrains contenant preceptes et enseignemens utiles pour la vie de l'homme, composez à l'imitation de Phocylides, d'Epicharmus et autres anciens Poëtes Grecs par le S. de Pib.* A Paris, chez Gilles Gorbin, 1574, in-8°. La suite des *Quatrains* n'a été donnée qu'en 1575, par Frédéric Morel, et ce n'est qu'en 1576 que le même imprimeur en fit paraître une édition totale contenant les 126 pièces que nous possédons.

de son protecteur, Henri III, il avait fait paraître une partie de ses fameux quatrains dont le succès devint si éclatant qu'il provoqua les imitations.

Ces vers moraux tournés avec grâce et concision eussent suffi amplement à sa gloire, et sans doute Pibrac se fût contenté du sage parti de la retraite, si les exigences de son emploi ne l'eussent porté à jouer un des premiers rôles dans la comédie politique de son temps. Quand le duc d'Anjou partit pour prendre possession du trône de Pologne, le fidèle Pibrac l'accompagna en qualité de Chancelier. Il ne faillit point en maintes circonstances délicates à déconcerter les ennemis de son prince par un sang-froid au-dessus de tout éloge.

Henri III n'oublia pas ce que le duc d'Anjou devait à un tel serviteur. Pibrac trouva sa récompense dans la charge de président à mortier. Ce fut l'époque la plus brillante de sa vie. S'il ne connut point, par la suite, le déclin d'une influence noblement conquise, il éprouva néanmoins des tristesses qui abrégèrent ses jours.

On l'a compté parmi les favoris de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, et là-dessus de mauvais propos se sont fait jour. S'il est vraisemblable que Pibrac, en son vieil âge, fut amoureux de la reine, rien ne prouve que cet amour déguisé sous une respectueuse déférence fut, ainsi que l'ont dit les auteurs du *Divorce satyrique*, la risée du Béarnais. Quoi qu'il en soit, Pibrac se démit de ses fonctions le jour où il sentit son crédit diminuer et connut l'indifférence et l'ingratitude de la reine.

Il mourut le 12 mai 1584, et fut enterré aux Grands-Augustins. Telle fut succinctement sa vie qui passe pour un exemple de probité, de désintéressement, quoique certains historiens lui reprochassent de s'être employé à l'apologie de la Saint-Barthélemy. Mais peut-être bien n'était-ce là qu'un cruel jeu d'ironie, assez semblable à celui qu'il dissimule sous la bonhommie de ses vers sentencieux.

Il s'est fait au cours de ces trois derniers siècles un grand nombre d'éditions de ses quatrains. La meilleure est sans doute celle qui parut en 1874 (1), avec une notice et des notes de M. Jules Claretie. On en connaît d'autres

(1) *Les Quatrains de Pibrac, suivis de ses autres poésies*, Paris, A. Lemerre, 1874, in-12.

dont le style a été corrompu et il s'est même trouvé quelqu'un pour les publier sous la forme de sixains, croyant ainsi les rendre plus intéressants.

C'était mal reconnaître sans doute le mérite de leur concision.

QUATRAINS

I

Dieu tout premier puis Pere et Mere honore :
Sois juste et droict : et en toute saison
De l'innocent pren[s] en main la raison :
Car Dieu te doit la haut juger encore.

II

Si en jugeant la faveur te commande
Si corrompu par or ou par presens,
Tu fais justice au gré des courtisans
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

III

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le sainct nom benissant :
Le soir aussi, ton labeur finissant,
Loüe-le encor' et passe ainsi l'année.

IV

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme ;
C'est la prison où il est enferré,
C'est le tombeau où il est enserré,
Le lict branlant où il dort un court somme.

V

Recognoy donc homme, ton origine,
Et brave et haut dedaigne ces bas lieux,
Puis que fleurir tu dois la haut ès cieux,
Et que tu es une plante divine.

VI

L'oiseleur caut se sert du doulx ramage
Des oysillons, et contrefait leur chant :
Aussi, pour mieux decevoir le meschant,
Des gens de bien, imite le langage.

VII

Fay poids esgal, et loyale mesure,
Quand tu devrois de nul estre apperçeu :
Mais le plaisir que tu auras reçeu
Rens-le tousjours avecques quelque usure.

VIII

L'homme de sang te soit tousjours en hayne ;
Huë sur luy comme fait le berger
Numidien sur le Tygre leger,
Quy voit de loing ensanglanter la plaine.

IX

Aie de toy plus que des autres honte,
Nul plus que toy, par toy n'est offensé :
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toy, à toy-mesme le compte.

X

Plus n'embrasser que l'on ne peut estraindre :
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer ;
User des biens, et ne les désirer ;
Ne souhaiter la mort, et ne la craindre ;

XI

À l'envieux nul tourment je n'ordonne ;
Il est de soy le Juge et le bourreau ;
Et ce fut onc de Denis le Tereau
Supplice tel, que celuy qu'il se donne.

XII

Pour bien au vif peindre la Calomnie,
Il la faudroit peindre quand on la sent;
Qui, par bon heur, d'elle ne se ressent,
Croire ne peult qu'elle est ceste furie.

XIII

Elle ne faict en l'air sa residence,
Ni soubs les eaux, ni au profond des bois :
Sa maison est aux oreilles des Roys,
D'où elle brave et flestrit l'innocence.

XIV

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sçait si bien ses cordillons nouer,
Que bien qu'on puisse enfin les desnouer,
Restent tousjours les marques de l'attache.

XV

Juge, ne donne en ta cause sentence;
Chacun se trompe en son faict aisément :
Nostre interest force le jugement,
Et d'un costé faict pencher la balance.

XVI

La Loy, soubs qui l'Estat sa force a prise,
Garde-la bien, pour grosse qu'elle soit :
Le bonheur vient d'où l'on ne s'aperçoit,
Et bien souvent de ce que l'on mesprise.

XVII

Croire leger, et soudain se resoudre;
Ne discerner les amis des flateurs :
Jeune conseil, et nouveaux serviteurs,
Ont mis souvent les hauts estats en poudre.

XVIII

Ry, si tu veux, un ris de Démocrite,
Puisque le monde est pure vanité ;
Mais quelquefois, touché d'humanité,
Pleure noz maux des larmes d'Heraclite.

XIX

Ne voise (1) au bal, qui n'aymera la danse ;
Ny au banquet, qui ne voudra manger ;
Ny sur la mer, qui craindra le danger ;
Ny à la Cour, qui dira ce qu'il pense.

(1) *Ne voise*, n'aille.

XX

Haïr le vray, se feindre en toutes choses ;
Sonder le simple, afin de l'attraper ;
Braver le foible, et sur l'absent draper,
Sont de la Cour les œillets et les roses.

XXI

Il est permis souhaiter un bon Prince ;
Mais tel qu'il est, il le convient porter :
Car il vaut mieux un tyran supporter,
Que de troubler la paix de sa Province.

XXII

A ton Seigneur et ton Roy ne te jouë
Et s'il t'en prie, il t'en faut excuser :
Qui des faveurs des Roys cuide abuser,
Bien tost, froissé, choit au bas de la roüë.

XXIII

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'employe où il devroit
Le temps qu'il a, qui suffir luy pourroit,
Si pour bien vivre avoit de vivre envie.

XXIV

Si quelquefois le meschant te blasonne,
Que t'en chaut-il ? Helas, c'est ton honneur :
Le blasme prend la force du donneur,
Le loz est bon, quand un bon nous le donne.

XXV

Nous meslons tout, le vray parler se change :
Souvent le vice est du nom revestu
De la prochaine opposite vertu :
Le loz est blasme, et le blasme est loüange.

(*Les Quatrains de Pibrac, 1576.*)

GABRIELLE DE COIGNARD

Les œuvres de Gabrielle de Coignard, qui consistent uniquement en poèmes spirituels, parurent après la mort de leur auteur en 1594, et furent réimprimées en 1595 (1). Le catalogue La Vallière signale une édition postérieure, publiée en 1613, et, dernièrement, un érudit provincial en fit paraître un extrait dans une collection tirée à petit nombre par des curieux et des bibliophiles (2).

On ne sait rien sur cette poëtesse que ce qu'en ont écrit ses éditeurs posthumes. Ainsi l'on apprend du titre de son livre et d'un court avertissement, placé en tête de ses poésies, que Gabrielle de Coignard avait été mariée à « M. de Mausencal, sieur de Miremont, président en la Cour de Parlement de Toulouse » et que ses pieuses méditations furent le fruit des tristes loisirs qu'elle eut après la mort de son époux. Elle n'attachait sans doute aucune importance à ces productions, et il fallut la piété de ses filles, Jeanne et Catherine de Mausencal, pour qu'elles ne se perdissent point.

Telles qu'elles nous sont données, et quoique l'auteur

(1) *Œuvres chrestiennes de feu Dame Gabrielle de Coignard, vefve à* (sic) *Monsieur de Mausencal, sieur de Miremont, président en la Cour du Parlement de Tholose.* A Tolose, par Pierre Jacquet et Bernard Carles, MDXCIV, in 12 *La même.* A Tournon, pour Jacques (*sic*) Faure, MDXCV, in-12.

(2) *Le Thresor du Sonnet*, XVI[e], XVII[e] *siècles. III. Gabrielle de Coignard, Œuvres chrétiennes, CXXIX sonnets.* Imprimé par Protat, fr., à Mâcon, pour les amis du Sonnet, MDCCCC, in-8°, 125 ex.

ne les ait pas revues pour l'impression, ce sont d'élégantes pages, d'un style serré, concis et d'une éloquence qui ne le cède en rien à la piété et à la noblesse de l'inspiration. Elles se composent de cent-vingt-neuf sonnets et de divers poèmes sur le sujet de la religion. On y peut lire des Béatitudes, des Complaintes sur la Nativité, la Passion de Jésus-Christ, sur la Vierge Marie, un Hymne à la Charité et jusqu'à un Noël qui fut sans nul doute mis en chant.

Les éditeurs ne paraissent guère se soucier de leur mérite littéraire, mais ils leur concèdent une modeste valeur édifiante, ce qui, à notre sens, est une mauvaise façon de les présenter aux yeux du vulgaire. « Parmi tant de rares et excellents poëtes de nostre temps, s'écrient-il, non sans naïveté, y en a-t-il aucun qui se puisse vanter d'avoir mieux parlé de Dieu, ny escrit plus sainctement ses hauts et sacrés mystères? » Ils eussent pu ajouter sans doute que ces vers en valaient de plus notoires, et que Gabrielle de Coignard leur avait prêté un charme de pureté et une grâce auxquels ne nous ont pas toujours accoutumé les Muses de son siècle.

SONNETS SPIRITUELS

I

O desir mes mignons, qui sur vos sainctes aisles,
Volez plus vistement que le vent plus leger :
C'est ores, mes mignons, qu'il vous faut desloger
Sans plus vous arrester aux choses temporelles.

Ça bas tout est laideur pour les ames plus belles,
Ne poursuivez donc rien du monde passager,
Les objects terriens ne vous font qu'affliger :
Il faut cercher au ciel les graces eternelles.

Mais quand vous y serez, o desirs bienheureux,
Ne retournez jamais en ce val douloureux,
Mais attendez là-haut que mon heure ait bornée

La vie de ce corps, et tandis, beaux desirs,
Faictes un grand amas des eternels plaisirs
Pour festoyer là haut mon ame retournée.

II

Fauche Seigneur de ton glaive tranchant
Tous les chardons qui prennent accroissance
Aux plus beaux lieux de nostre conscience,
Et vont tousjours les vertus empeschant.

Ce sont les grains que l'ennemy meschant
Jette sur nous par sa fauce semence :
Viens donc, Seigneur, car la moisson s'avance,
Viens de ta main ces herbes arrachant ;

Ne permets point que la ronce et l'espine
Gastent le fruict de la bonne racine ;
Envoye nous de la pluye d'en haut,

Pour arroser ceste terre infertille,
Qui dans son champ ne porte rien d'utile,
S'il ne te plaist reparer son deffaut.

III

Je beniray tousjours l'an, le jour et le moys,
Le temps et la saison que la bonté divine
Lança ses doux attraits au fond de ma poictrine,
Arrachant de mon sein le cœur que je portois.

Un soir il me sembla ainsi que je dormois,
Dessous l'obscurité de ma sombre courtine,
Que je me submergeois dedans la mer mutine,
Halletant à la mort, peu à peu, je mourois.

J'avais mille regrets de mes fautes commises,
Je promettois à Dieu des sainctes entreprises :
S'il me donnoit loisir de vivre encor un peu.

Je m'esveille en sur-saut, et mon ame advertie,
Par ce songe divin de corriger ma vie
Demande ton secours pour accomplir son vœu.

IV

Douce virginité, nourrice d'innocence,
Mignonne du haut Dieu, tresoriere des cieux,
Qui portes le laurier pris du victorieux
Et l'habillement blanc, marque de continence.

Ceux qui sont guerdonnez de ta grand recompence,
Compaignons de l'aigneau, le suivent en tous lieux,
O parfaicte vertu, ô tresor precieux,
Qui rapportes le cent de ton humble semence.

Bien-heureux sont ceux-là qui, forçant leurs désirs,
Quittent joyeusement du monde les plaisirs,
Pour avoir des vertus de celuy qui les donne :

Leurs lampes brusleront d'un feu continuel,
Attendant le retour de l'espoux eternel,
Recevant pour loyer une riche couronne.

V

Mon âme, dormez-vous ? mon corps vous sommeillez
Assoupi lourdement sur la plume otieuse :
La sombre obscurité de la nuict oublieuse
D'un voile paresseux vous tient les yeux sillez.

Les animaux des champs, les poissons escaillez
Voyent plustost que vous la clarté gracieuse,
Le chariot pesant de la chair vicieuse
Garde que nous n'ayons nos esprits esveillez.

Mais sus, c'est trop dormy en ma paresse extreme,
Je me veux esveiller en ce temps de caresme,
Me levant de matin pour ouyr les sermons.

Mon âme conduira par la raison active
Ce corps appesanti de sa charge retive
A servir le Seigneur et gaigner les pardons.

VI

Ah ! quel regret encore me tourmente
Ay-je perdu le souvenir si doux
Que Jesus-Christ est mon loyal espoux,
Et que je suis sa tres humble servante ?

Ay-je perdu l'espoir de mon attente,
Et le loyer que Dieu promet à tous ?
Heureux celuy qui flechit les genoux,
Pour requerir sa faveur si constante.

Non : seigneur Dieu, Redempteur de mon ame,
Tu brusleras par ta divine flame
Mes vains desirs et folles passions :

Et chasseras hors de ma fantaisie
Les vanitez qui la tiennent saisie :
Pour n'aimer rien que tes perfections.

VII

PATER IGNOSCE ILLIS QUIA NESCIUNT QUID FACIUNT

L'on t'avoit couronné de poignantes espines,
Sanglant et dechiré de tourmens inhumains,
Estant dessus la croix encloué pieds et mains,
D'un vouloir furieux, par ces ames malignes.

Tu voyois les pechez de leurs noires poictrines
Et les intentions de leurs mauvais desseins,
Et nonobstant cela, ô Sauveur des humains,
Tu leur voulois donner de tes graces divines.

Criant à haute voix, par un desir profond :
Pere pardonne leur, ils ne sçavent qu'ils font.
Ceste saincte oraison les Anges admirerent,

Les demons reprouvés l'ouyrent des enfers
Demeurant effroyez, mais les hommes pervers,
En leurs vices obstinez ce pardon refuserent.

VIII

Je ne puis plus chanter, je ne puis plus escrire,
J'ay le cœur oppressé, j'ay l'estomach pantoix :
Je ne puis r'appeler la parole et la voix,
Je ne puis remonster les cordes de ma lire.

J'ay les yeux esblouys, je lamente et souspire,
Je veux ores mourir sous la divine croix,
Je ne veux plus bouger de l'ombre de ce bois,
Je veux estre à jamais subjecte à son empire.

Je voy le sainct des saincts sur la terre eslever,
Je voy son sang bouillant où je me veux laver,
Je voy son corps divin chargé de cicatrices.

Je voy ses bras cloués qu'il tend aux esgarez,
Je voy son cœur ouvert aux pauvres alterez,
Je le voy trespasser pour l'amour de nos vices.

IX

Je trouve le lit dur, la nuict m'est une année,
Il semble que mes draps soient de chardons poignans,
Que mon corps soit pressé dans des ceps estraignans,
Tant je suis de souci cruellement genée.

Apres m'estre en tous lieux cent et cent fois tournée
Et faisant enfanter à mes pensers preignans
Tant d'ennuys et regrets mon repos esloignans,
Je passe ainsi la nuict au sommeil ordonnée.

Heureux sont les bergers qui dorment sans soucy
Sur le vert matelas du printemps adoucy,
Ayant pour pavillon le feuillage d'un chesne,

Sans craindre que la nuict et l'humide serain
Offence tant soit peu leur corps allegre et sain,
Et nous trop delicats vivons tousjours en peine.

X

Instrument de Pallas, quenouille menagere
Chargée de fin lin gentiment replié,
Ton fardeau d'un lacet verdoyant est lié,
Decorant le beau sein de la gaye bergere.

Par ton subtil moyen la soigneuse lingere,
Agence proprement son filet delié,
L'heur de ces grands effects ne doit estre oublié,
Despartant tes tresors a la rive estrangere.

Quenoüille s'il te plait m'apprendre la façon
De tordre le fuseau aggravé du peson,
Moüiller les bouts des doigts, allonger ta despoüille ;

Et en pyroüettant rendre les brins esgaux,
Faisant par ton mestier addoucir mes travaux,
Je t'aimeray toujours, ô ma chere quenöuille.

(*Œuvres chrestiennes, 1595.*)

PIERRE DE RONSARD

On a dit que la surdité précoce de Ronsard décida de son avenir littéraire. On eût pu aussi bien déclarer que la cause de cette infirmité détermina sa foi religieuse.

Ceci vaut une explication.

Pierre de Ronsard est né le 11 septembre 1524, au château de la Possonnière, dans le bas pays Vendômois. Après un court séjour au collège de Navarre, il est entré au service des princes. Il a pérégriné deux années durant en Ecosse et a failli périr dans un naufrage.

Mis « hors de page » par son maître, le duc Charles d'Orléans, il vient d'accompagner à l'assemblée de Haguenau, Lazare de Baïf. On l'a dit, une brillante carrière s'ouvre devant lui. Il est initié aux secrets d'Etat. Sa famille le destine aux emplois diplomatiques. Soudain, ruinant les espérances des siens, il se révèle poète. La maladie seule a bouleversé son destin, en l'obligeant « à transférer l'office des oreilles à celui des yeux, par la lecture des bons livres ».

Dorénavant, il donnera à la méditation et à l'entretien des muses le temps que lui prenaient les soins de la Cour. Non qu'il dédaignât ce pouvoir des grands dont il tirera plus de profit que de son propre génie ; mais il a souffert dans sa chair et s'est replié sur lui-même. Il ne se fait point illusion sur sa débilité, bien qu'il soit plein d'espérance et qu'il fasse quelques débauches avec de gais compagnons.

Toute son activité, il la dépensera à écrire les beaux et nobles vers qui feront l'admiration de son temps et décideront pendant de longues années du sort de notre poésie française. Son rôle public s'arrêtera au seuil des

palais, de ce Louvre où il comptera tant d'appuis. Il ne servira la cause de ses protecteurs que par son Verbe éloquent. Il ne demandera, en retour, que quelque bénéfice, une retraite sûre, mais digne de son mérite et de son nom, dans une abbaye où il apprendra la résignation et s'exercera en de pieuses pratiques. Loin des rumeurs du monde, des éclats d'une Cour où son nom gardera quelque grandeur, à côté des plus grands, il méconnaîtra la richesse et méprisera les fastes de la gloire. Son œuvre sera morale autant qu'intellectuelle. Il ignorera l'injure qui atteint l'individu, mais il ripostera à la calomnie qui n'épargne pas une croyance. Il connaîtra la mission de défendre son Dieu et sa foi, et il acquerra, en combattant pour l'un et pour l'autre, une notoriété qui lui fera oublier pendant quelques instants son humilité quotidienne. Il triomphera des Réformés par la beauté de ses arguments. Sa réplique à la basse dénonciation de ses ennemis sera sa plus belle, sinon la plus durable de ses œuvres.

Après cette victoire, il inclinera son front sous la croix et demandera l'absolution pour toute erreur humaine. La mort le trouvera un jour, non point résigné, mais lucide et rasséréné et, sans crainte, il rendra l'âme en son prieuré de Saint-Cosme, le 27 décembre 1585.

Quel contraste cette fin chrétienne dans le lourd silence du cloître, et l'explosion de douleur qu'elle provoquera lorsque, par ordre du roi, un service solennel sera célébré pour le repos de son âme.

Le repos de son âme ! — la paix d'un cœur qui ne bat plus ! — Voilà ce que demandera un cardinal (1), sous forme d'oraison funèbre, comme s'il eût fallu une telle intercession pour qu'il l'obtînt.

Beau titre de gloire en face de la postérité! N'avait-il pas droit à la plus profonde des indulgences, celui qui avait poussé le désintéressement jusqu'à asservir ses moindres desseins à la cause d'un peuple et d'une croyance. Aussi bien sa foi était-elle la foi catholique tout entière, puisqu'elle n'autorisait ni examen, ni murmure. C'est là sa pensée ; ce fut là toute sa vie. Communion intime de l'esprit et du dogme.

(1) Du Perron.

La Réforme n'avait pas seulement éveillé son penchant à la tradition et à l'obéissance catholique, mais révolté son idéal d'artiste, épris des saints mystères. Il se fût fait payen — il l'a écrit en l'un de ses discours — plutôt que d'embrasser ou d'admettre le culte nouveau. Sa fin ne démentit en rien les autres instants de sa vie. Au demeurant, il n'était point morose, mais souriant et quelquefois sentimental.

Cette abbaye de Saint-Cosme, qui garda le secret de ses suprêmes pensées, n'était rien moins qu'un lieu plaisant et comparable aux images ensoleillées de son imagination.

Débarrassé du souci de l'effort littéraire, on peut croire qu'il passa là quelques belles heures. « Il prenoit singulier plaisir à jardiner » a écrit Claude Binet dans sa biographie si pénétrante du poète. « Il savoit, car il n'ignoroit rien, beaucoup de beaux secrets pour semer des plantes, ou pour enter et greffer en toutes sortes, et souvent en présentoit des fruits au roi Charles qui prenoit à gré tout ce qui venoit de lui... »

Les éditions de Ronsard sont nombreuses qui contiennent son pieux bagage. Celle que l'on peut consulter le plus utilement, autant pour le choix et la beauté des pièces, que pour la correction du texte, date de 1584 et fut réimprimée, avec des augmentations, par les soins de son ami Galland, pendant le cours de l'année 1587. Si elle ne garde pas toutes les fantaisies de jeunesse du poète, elle ne laisse pas, par contre, de montrer l'ampleur d'inspiration de son âge mûr.

PARAPHRASE SUR LE TE DEUM

A Monsieur de Valence,
Pour chanter en son Eglise.

O Seigneur Dieu, nous te louons,
Et pour Seigneur nous t'avouons ;
Toute la terre te revere
Et te confesse eternel Pere.

Toutes les puissances des eaux,
Tous les Archanges glorieux,
Cherubins, Seraphins, te prient,
Et sans cesse d'une voix crient :

« Le Seigneur des armes est saint,
Le Seigneur des armes est craint ;
Le ciel et la terre est remplie
Du los de sa gloire accomplie. »

Les saincts Apostres honorez,
Les Martyrs de blanc decorez,
La troupe de tant de Prophetes
Chantent tes louanges parfaites.

L'Eglise est par tout confessant
Toy, Pere, grand Dieu tout-puissant,
D qui la Majesté immense
N'est que vertu, gloire et puissance.

Et ton Fils de gloire tout plein,
Venerable, unique et certain,
Et le Sainct-Esprit qui console
Les cœurs humains de ta parolle.

Christ est Roy de gloire en tout lieu,
Christ est l'éternel fils de Dieu
Qui pour oster l'homme de peine,
A pris chair d'une Vierge humaine.

Il a vaincu par son effort
L'aiguillon de la fiere Mort,
Ouvrant la maison eternelle
A toute ame qui est fidelle.

Il est à la dextre monté
De Dieu près de sa Majesté,
Et là sa ferme place il fonde
Jusqu'à tant qu'il juge le monde.

O Christ eternel et tout bon,
Fay à tes serviteurs pardon,
Que tu as par ta mort amere
Rachetez de rançon si chere.

Fay nous enroller, s'il te plaist,
Au nombre du troupeau qui est
De tes esleuz, pour avoir place
En paradis, devant ta face.

Las! sauve ton peuple, ô Seigneur,
Et le beny de ton bon-heur,
Regis et soustiens en tout âge
Ceux qui sont de ton heritage,

Nous te benissons tous les jours,
Et de siecle en siecle tousjours,
Pour mieux celebrer ta memoire,
Nous chantons ton nom et ta gloire.

O Seigneur Dieu, sans t'offenser,
Ce jour icy puisse passer,
Et par ta saincte grace accorde
A nos pechez misericorde.

Seigneur tout benin et tout dous,
Respans ta pitié dessus nous,
Ainsi qu'en ta douce clemence
Avons tousjours nostre esperance.

En toy, Seigneur, nous esperons,
T'aimons prions et adorons ;
Car ceux en qui ta grace abonde,
N'iront confus en l'autre monde.

(*Ed. des Œuvres, 1567. Les Hymnes.*)

HYMNE DES PÈRES DE FAMILLE

A SAINCT BLAISE

Sur le chant : *Te rogamus audi nos* (1).

Sainct Blaise, qui vis aux cieux
Comme un ange precieux,
Si, de la terre où nous sommes,
Tu entens la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Je te prie, escoute-nous.

(1) « C'est un hymne rustique de bons laboureurs et villageois, qui prient Sainct Blaise, en chomant le jour de sa feste, et faisans leurs processions, d'avoir soin de leurs petites familles, leur procurer tout ce qui leur est nécessaire en leur petit mesnage, etc. (*Note de Nicolas Richelet*, éd. de 1623).

Ce jourd'huy que nous faisons
A ton autel oraisons
Et processions sacrées
Pour nous, nos bleds et nos prées,
Chantant ton hymne à genous :
Je te prie, escoute-nous...

Chasse loin de nostre chef
Toute peste et tout meschef
Que l'air corrompu nous verse,
Quand la main de Dieu diverse
Respand sur nous son courrous :
Je te prie, escoute-nous.

Garde nos petits troupeaux,
Laines entieres et peaux,
De la ronce dentelée,
De tac et de clavelée,
De morfonture (2) et de tous :
Je te prie, escoute-nous.

Que tousjours accompagnez
Soient de mastins rechignez,
Le jour allant en pasture,
Et la nuict en leur closture,
De peur de la dent des loups :
Je te prie, escoute-nous.

Si le loup de sang ardent
Prend un mouton en sa dent,
Quand du bois il sort en queste,
Huant tous après la beste,
Que soudain il soit recous :
Je te prie, escoute-nous.

(2) *Ne quid a frigore laborent* (Varron).

Garde qu'en allant aux champs,
Les larrons qui sont meschans,
Ne desrobent fils ne mere ;
Garde-les de la vipere
Et d'aspics au ventre rous :
Je te prie, escoute-nous.

Que ny sorciers, ny poisons
N'endommagent leur toison
Par parole ou par breuvage ;
Qu'ils passent l'été sans rage,
Que l'automne leur soit dous :
Je te prie, escoute-nous.

Garde-nous de trop d'ardeurs
Et d'excessives froideurs ;
Donne-nous la bonne année,
Force bleds, force vinée,
Sans fievre, rougne ne clous :
Je te prie escoute-nous.

Garde nos petits vergers
Et nos jardins potagers,
Nos maisons et nos familles,
Enfans, et femmes, et filles,
Et leur donne bons espous :
Je te prie, escoute-nous.

Garde poulles et poussins
De renards et de larcins ;
Garde sauves nos avettes ;
Qu'ils portent force fleurettes
Toujours en leurs petits trous :
Je te prie, escoute-nous.

Fay naistre force boutons
Pour engraisser nos moutons,
Et force fueille menue,

Que paist la troupe cornue
De nos chevres et nos boucs :
Je te prie, escoute-nous.

Chasse la guerre bien loing ;
Romps les armes dans le poing
Du soldat qui frappe et tue
Celuy qui tient la charrue,
Mangeant son bien en deux coups :
Je te prie, escoute-nous.

Que le plaideur grippe-tout,
Par procès qui sont sans bout,
N'enveloppe le bon homme
Qui chiquanant se consomme,
Puis meurt de faim et de pous :
Je te prie, escoute-nous.

Que l'impudent usurier,
Laissant l'interest premier,
N'assemble point sans mesure
Usure dessus usure,
Pour ravir son petit clous :
Je te prie escoute-nous.

Garde nos petits ruisseaux
De souillure de pourceaux,
Naiz pour engraisser leur pance ;
Pour eux tombe en abondance
Le glan des chesnes secous :
Je te prie, escoute-nous.

Nos genices au printemps
Ne sentent mouches ne tans,
Enflent de laict leurs mammelles ;
Que pleines soient nos faiscelles (1)

(1) De *fasciculus*. Ce sont de petites nattes de paille sur

De fourmages secs et mous :
Je te prie, escoute-nous.

Nos bouviers sans murmurer
Puissent la peine endurer,
Bien repeus à nostre table ;
Soient les bœufs dedans l'estable
Tousjours de fourrages saouls :
Je te prie, escoute-nous.

Chasse loin les paresseux ;
Donne bon courage à ceux
Qui travaillent, sans blesseure
De congnée et sans morseure
De chiens enragez et fous :
Je te prie, escoute-nous.

Bref, garde-nous de terreurs,
Et de paniques fureurs,
Et d'illusion estrange,
Et de feu sacré, qui mange
Membres, arteres et pouls :
Je te prie, escoute-nous.

Donne que ceux qui viendront
Prier ton nom, et rendront
A ton autel leurs offrandes,
Jouissent de leurs demandes,
De tous leurs pechez absous ;
Je te prie, escoute-nous.

Sainct Blaise, qui vis aux cieux
Comme un ange précieux,
Si de la terre où nous sommes,
Tu entens la voix des hommes,
Recevant les vœux de tous,
Je te prie, escoute-nous.

lesquelles on conserve les fromages. (*Note de Nicolas Richelet.*)

HYMNE DE SAINCT ROCH

Sus, serrons-nous les mains, sus marchons en dansant,
Le luth ne soit muet, le pied soit bondissant
A pas entrecoupez, et pousse dans la nue,
Guidé par le cornet, une poudre menue.
Que les enfants de chœur, que les chantres devant
Nous monstrent le chemin, nous les irons suivant
De l'esprit et des yeux, contrefaisant la dance
Qu'ils nous auront marquée aux loix de leur cadance.
Regardons-les partir en leurs blancs surpelis,
Au chef environné de roses et de lis,
Tondus jusques au front ; mais voyons, je vous prie,
Les freres enrolez en nostre confrairie,
Ayant tous l'estomac de guirlandes enceinct,
Laisser vuide boutique et venir voir le Sainct,
Afin de luy offrir leurs devotes offrandes,
Pour impetrer de Dieu leurs vœux et leurs demandes.

Les vieillards de bastons leurs jambes appuyez
Sont exempts du chemin, et les corps ennuyez
De longue maladie, et celles que Lucine,
La mere des humains, accompagne en gesine,
Et celles au sang froid, dont le cheveu blanchi
A plus de soixante ans de carrière franchi.
Celles qui par les mains d'un nopcier hymenée
Ont versé sur le col leurs cheveux ceste année
Ny les hommes dispos, ny les forts jouvenceaux
Dont le sang chaud et vif s'escoule par ruisseaux
Par les veines du corps, n'auront point de merite
S'ils ne font le chemin, car la traitte est petite,
Soit que partions au soir quand le jour est coullé,
Soit au matin à jeun, ains qu'avoir avallé

De l'humide et du sec, on soit à la vesprée
Quand le faucheur lassé retourne de la prée.
Mon Dieu, que de rochers pierreux et raboteux,
D'antres entrecoupez, dont les sommets venteux
Cachent dessous leurs pieds une vaste campagne
De sablon, que la peur et l'horreur accompagne !
Qui guidera nos pas par ce sablon, espés ?

J'avise un grand levrier, suivons son train de près.
Redoublons le marcher, je le vois comme il entre,
C'est le chien du bon Sainct ; dedans le creux d'un antre
J'en voy deja la châsse, et des lampes autour,
Les gardes de ce Sainct qui bruslent nuict et jour ;
Car l'huile est éternelle esprise dans la meche
Qui garde que ce feu sans humeur ne se seche.
Qui en prend une goute et parmy ses citez
La verse, il chasse au loin toutes adversitez ;
L'air se purge et devient bening et salutaire ;
La ville est sans frayeur, le peuple volontaire
S'esgaye par les champs, et de la peste franc,
Sautelant par le corps sent rajeunir son sang.

Mais lisons ce tableau et voyons qu'il veut dire,
La legende du Sainct dedans se pourra lire.
Lisez-le, secretain, en ce-pendant que tous
Suppliront le bon Sainct courbez sur les genous.

(*Ed posthume, 1618.*)

HYMNE A SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS

La victorieuse couronne,
Martyrs, qui vos fronts environne,
N'est pas la couronne du pris
Qu'Elide donne pour la course,

Ou pour avoir près de la source
D'Alphée, esté les mieux appris.
Avoir un indonté courage
De Neron mesprisé la rage,
Vous a rendus victorieux,
Quand l'un eut la teste tranchée,
Et l'autre l'eschine hachée
De gros fouëts injurieux.

Ce beau jour qui vostre nom porte,
Chaqu'un me sera saint, de sorte
Que le chef de fleurs relié
Dansant autour de vos images,
Je leur feray humbles hommages
De ce chant à vous dedié.

Ce jour l'ouaille audacieuse
Court par la troupe gracieuse
Des loups, et sans berger n'a peur.
Ce jour, les villageois vous nomment,
Et oisifs par les prés vous chomment
Leurs bœufs affranchis du labeur.

Regardez du Ciel nos services,
Et advocassez pour nos vices,
Regardez-nous (disent-ils) or,
Dontez le péché qui nous presse,
Et cet ans sauvez-nous d'oppresse
Et les autres suivants encor.

Faites que des bleds l'apparence
Ne demente nostre esperance,
Et du raisin, ja verdelet,
Chassez la nue menassante,
Et la brebis, au champ paissante,
Emplissez d'aigneaux et de laict.

(*Ed. des Œuvres, 1560*)

REMONSTRANCE AU PEUPLE DE FRANCE

(*Fragments*)

Je vous prie, frère, de prendre garde à ceux qui font discussions et scandales contre la doctrine que vous avez apprinse, et vous retirez d'eux.

S. Paul, *Rom.* 16.

O ciel ! ô mer ! ô terre ! ô Dieu pere commun
Des Juifs, et des Chrestiens, des Turcs, et d'un chacun;
Qui nourris aussi bien par la bonté publique
Ceux du pôle antartique et ceux du pôle artique ;
Qui donnes et raison et vie et mouvement,
Sans respect de personne, à tous également ;
Et fais du Ciel là-haut sur les testes humaines
Tomber comme il te plaist et les biens et les peines !
O Seigneur tout puissant, qui as tousjours esté
Vers toutes nations plein de toute bonté.
De quoy te sert là haut la foudre et le tonnerre
Si d'un esclat de feu tu n'en brusles la terre?
Es-tu dedans un trosne assis sans faire rien?
Il ne faut point douter que tu ne sçaches bien
Cela que contre toy brassent tes creatures,
Et toutesfois, Seigneur, tu le vois et l'endures !
Ne vois-tu pas du ciel ces petits animaux,
Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes
Qu'ainsi que bulles d'eaux tu creves et consommes,
Que les doctes Romains et les doctes Gregeois
Nomment songe, fumée et fueillage des bois,

Qui n'ont jamais icy la verité cognue
Que je ne sçay comment ou par songe ou par nue?
Et toutesfois, Seigneur, ils font les empeschez,
Comme si tes secrets ne leur estoient cachez,
Braves entrepreneurs et discoureurs des choses
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Qui par longue dispute et curieux propos
Ne te laissent jouir du bien de ton repos,
Qui de tes sacremens effacent la memoire,
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouver ton Fils imposteur et menteur;
Ne les puniras-tu, souverain Createur.
Tiendras-tu leur party ? veux-tu que l'on t'appelle
Le Seigneur des larrons et le Dieu de querelle ?
Ta nature y repugne, aussi tu as le nom
De doux, de pacifiq, de clement et de bon,
Et ce monde accordant, ton ouvrage admirable
Nous monstre que l'accord t'est toujours agreable.
Mais qui seroit le Turc, le Juif, le Sarrasin,
Qui voyant les erreurs du Chrestien, son voisin,
Se voudroit baptizer, le voyant d'heure en heure
Changer d'opinion, qui jamais ne s'asseure ?
Le cognoissant leger, mutin, séditieux,
Et trahir en un jour la foy de ses ayeux ?
Volontaire, inconstant, qui au propos chancelle
Du premier qui luy chante une chanson nouvelle ?
Le voyant Manichée, et tantost Arrien,
Tantost Calvinien, tantost Luthérien,
Suivre son propre advis, non celuy de l'Eglise ?
Un vray jonc d'un estang, le jouet de la bise,
Ou quelque girouette inconstante, et suivant
Sur le haut d'une tour la volonté du vent ?
Et qui seroit le Turc, lequel auroit envie
De se faire Chrestien en voyant telle vie ?
Certes si je n'avois une certaine foy
Que Dieu par son esprit de grace a mise en moy,
Voyant la chrestienté n'estre plus que risée,
J'aurois honte d'avoir la teste baptisée,

Je me repentirois d'avoir esté Chrestien,
Et comme les premiers je deviendrois Payen.
  La nuict, j'adorerois les rayons de la Lune,
Au matin, le soleil, la lumiere commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conservent et nous gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent.
  Je dy ce grand soleil, qui nous fait les saisons
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons,
Qui remplit l'univers de ses vertus cognues,
Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues,
L'esprit, l'ame du monde, ardant et flamboyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme,
Lequel tient dessous luy tout le monde pour terme,
En repos, sans repos, oisif, et sans sejour,
Fils aisné de nature et le père du jour.
  J'adorerois Cerès qui les bleds nous apporte,
Et Bacchus qui le cœur des hommes reconforte,
Neptune, le sejour des vents et des vaisseaux,
Les Faunes et les Pans, et les Nymphes des eaux,
Et la terre, hospital de toute creature,
Et ces Dieux que l'on feint ministres de Nature.
  Mais l'Evangile sainct du sauveur Jesus-Christ
M'a fermement gravée une foy dans l'esprit,
Que je ne veux changer pour une autre nouvelle ;
Et deussé-je endurer une mort tres-cruelle,
De tant de nouveautez je ne suis curieux.
Il me plaist d'imiter le train de mes ayeux !
Je croy qu'en paradis ils vivent à leur aise
Encore qu'ils n'ay'nt suivy ny Calvin ny de Beze.
  Dieu n'est pas un menteur, abuseur ny trompeur ;
De sa saincte promesse il ne faut avoir peur ;
Ce n'est que vérité, et sa vive parole
N'est pas comme la nostre incertaine et frivole.
  « L'homme qui croit en moy (dit-il) sera sauvé ! »
Nous croyons tous en toy ! nostre chef est lavé
En ton nom, ô Jésus, et dès nostre jeunesse

Par foy nous esperons en ta saincte promesse....
Comment pourrions-nous bien avec nos petits yeux
Cognoistre clairement les mysteres des cieux,
Quand nous ne sçavons pas regir nos republiques,
N'y mesmes gouverner nos choses domestiques?
Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez?
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez?
Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'Esprit Sainct avoit usé ses ailes
A s'appuyer sur eux, comme s'ils en avoient eu
Du ciel dru et menu mille langues de feu,
Et comme s'ils avoient (ainsi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts dieux à la table,
Sans que honte et vergongne en leur cœur trouve lieu,
Parlent profondément des mystères de Dieu;
Ils sont ses conseillers, ils sont ses secretaires,
Ils sçavent ses advis, ils sçavent ses affaires,
Ils ont la clef du ciel et y entrent tous seuls,
Ou qui veut y rentrer il faut parler à eux.
Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,
Gros chapperons fourrez, grasses et lourdes testes.
Sainct Ambrois, sainct Hierosme, et les autres docteurs
N'estoient que des reveurs, des fols et des menteurs...
Avec eux seulement le Sainct Esprit se treuve
Et du sainct Evangile ils ont trouvé la febve.
O pauvres abusez, mille sont dans Paris,
Lesquels sont dès jeunesses aux estudes nourris,
Qui de contre une natte estudians attachent
Melancoliquement la pituite qu'ils crachent,
Desquels vous apprendriez en diverses façons,
Encores dix bons ans mille et mille leçons.
Il ne faut pas avoir beaucoup d'experience
Pour estre exactement docte en vostre science;
Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,
Tant vos mysteres saincts sont cachez et couvers.
Il faut tant seulement avecques hardiesse
Détester le Papat, parler contre la messe,
Estre sobre en propos, barbe longue, et le front

De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignez, le sourcy qui s'avale,
Le maintien refrongné, le visage tout pasle,
Se monstrer rarement, composer maint escrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur et de Christ...
Avoir d'un grand manteau les espaules couvertes,
Bref, estre bon brigand et ne jurer que : Certes.
Il faut pour rendre aussi les peuples estonnez,
Discourir de Jacob et des predestinez,
Avoir sainct Paul en bouche et le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfants l'Evangile permettre,
Les œuvres mespriser et haut-louer la foy.
Voila tout le sçavoir de vostre belle loy.
J'ay autrefois gousté, quand j'estois jeune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuvage;
Mais quelque bon daimon m'ayant ouy crier
Avant que l'avaller me l'osta du gosier.
Non, non, je ne veux point que ceux qui doivent naistre,
Pour un fol Huguenot, me puissent recognoistre.
Je n'aime point ces noms qui sont finis en ot.
Gots, Cagots, Austrogots, Visgots et Huguenots;
Ils ne sont odieux comme peste, et je pense
Qu'ils sont prodigieux au Roy et à la France.
Vous ne pippez sinon le vulgaire innocent
Grosse masse de plomb qui ne voit ny ne sent,
Ou le jeune marchant, le bragard gentil-homme,
L'escolier debauché, la simple femme, et somme
Ceux qui sçavent un peu, non les hommes qui sont
D'un jugement rassis, et d'un sçavoir profond.
Amyot et Danès, lumières de nostre age,
Aux lettres consummez, en donnent tesmoignage,
Qui sans avoir tiré vostre contagion
Sont demeurez entiers en leur religion.
Hommes dignes d'honneur, cheres testes et rares,
Les cieux de leur faveur ne vous soient point avares,
Vivez heureusement, et en toutes saisons
D'honneurs et de vertus soient pleines vos maisons?
Perisse mille fois ceste tourbe mutine

Qui folle court après la nouvelle doctrine,
Et par opinion se laisse sottement
Sous ombre de piété gaigner l'entendement,
O Seigneur, tu devrois, pour chose necessaire,
Mettre l'opinion aux talons, et la faire
Loin du chef demeurer, et non pas l'apposer
Si près de la raison, afin de l'abuser?
Comme un meschant voisin, qui abùse à toute heure
Celuy qui par fortune auprès de luy demeure.
Ce monstre, qui se coule en nos cerveaux, après
Va gaignant la raison laquelle habite auprès,
Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.
La seule opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renverse les grand's villes,
Les couronnes des rois, les polices civiles ;
Et après que le peuple est sous elle abatu,
Lors le vice et l'erreur surmontent la vertu...

Nous sçavons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes,
Dignes de chatiment; mais, Seigneur, tu demandes
Pour satisfaction un courage contrit,
Un cœur humilié, un penitent esprit.
Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire
Ton peuple repentant qui lamente et souspire,
Qui te demande grace ; et, par triste meschef,
Les fautes de ses roys ne tournent sur son chef!
Vous Princes, et vous Roys, la faute avez commise
Pour laquelle aujourd'huy souffre toute l'Eglise,
Bien que de vostre temps vous n'ayez pas cognu
Ny senty le malheur qui nous est advenu.
Vostre facilité qui vendoit les offices,
Qui donnoit aux premiers les vaquans benefices,
Qui l'Eglise de Dieu d'ignorans farcissoit,
Qui de larrons privez les palais remplissoit,
Est cause de ce mal. Il ne faut qu'un jeune homme
Soit evesque ou abbé ou cardinal de Rome ;

Il faut bien le choisir avant que luy donner
Une mitre, et pasteur des peuples l'ordonner.
Il faut certainement qu'il ait le nom de prestre
(Prestre veut dire vieil) ; c'est afin qu'il puisse estre
De cent mille pechez en son office franc,
Que la jeunesse donne en la chaleur du sang.
Si Platon prevoyoit par les molles musiques
Le futur changement des grandes republiques,
Et si par l'harmonie il jugeoit la cité ;
Voyant en nostre Eglise une lasciveté,
On pouvoit bien juger qu'elle seroit destruite,
Puis que jeunes pilot's luy servoient de conduite.
Tout sceptre et tout empire et toutes régions
Fleurissent en grandeur par les religions ;
Par elles, ou en paix, ou en guerre, nous sommes ;
Car c'est le vray ciment qui entretient les hommes,
On ne doit en l'Eglise evesque recevoir
S'il n'est vieil, s'il ne presche, et s'il n'est de sçavoir ;
Et ne faut eslever, par faveur ny richesse,
Aux offices publics l'inexperte jeunesse
D'un escolier qui vient de Tholose, devant
Que par longue prudence il devienne sçavant.
Vous, Royne, en departant les dignitez plus hautes,
Qui sans sçavoir les mœurs de celuy qui, plus fort,
Se hastoit de picquer, et d'apporter la mort,
Donnoient le benefice, et sans sçavoir les charges
Des biens de Jésus-Christ, en furent par trop larges ;
Lesquels, au temps passé ne furent ordonnez
Des premiers fondateurs pour estre ainsi donnez.
Madame, faut chasser ces gourmandes Harpyes,
Je dy ces importuns, qui, les griffes remplies,
De cent mille morceaux, tendent tousjours la main,
Et tant plus ils sont saouls tant plus meurent de faim,
Esponges de la cour, qui succent et qui tirent :
Plus ils crevent de biens, et plus ils en désirent !
O vous, doctes Prelats, poussez du Sainct-Esprit,
Qui estes assemblez au nom de Jesus-Christ,
Et taschez sainctement par une voye utile

De conduire l'Eglise à l'accord d'un concile ;
Vous-mesmes les premiers, Prelats, reformez-vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups :
Ostez l'ambition, la richesse excessive ;
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive.
Soyez sobres de table et sobres de propos ;
De vos troupeaux commis cherchez-moy le repos,
Non le vostre, prelats ; car vostre vray office
Est de prescher sans cesse et de chasser le vice.
Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despouillez;
Soyez-moy de vertus, non de soye habillez :
Ayez chaste le corps, simple la conscience ;
Soit de nuit, soit de jour, apprenez la science ;
Gardez entre le peuple une humble dignité,
Et joignez la douceur avec la gravité.
Ne vous entremeslez des affaires mondaines,
Fuyez la cour des Roys et leurs faveurs soudaines,
Qui perissent plustost qu'un brandon allumé
Qu'on voit tantost reluire, et tantost consumé.
Allez faire la cour à vos pauvres oueilles,
Faictes que vostre voix entre par leurs aureilles,
Tenez-vous près du parc, et ne laissez entrer
Les loups en vostre clos, faute de vous monstrer.
Si de nous reformer vous avez quelque envie,
Reformez, les premiers vos biens et vostre vie.
Et alors le troupeau qui dessous vous vivra,
Reformé comme vous, de bon cœur vous suivra.
Vous, juges des citez, qui d'une main égale
Devriez administrer la justice royale,
Cent et cent fois le jour mettez devant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos seditieux
Est vostre seule faute, et, sans vos entreprises,
Que nos villes jamais n'eussent esté surprises.
Si vous eussiez puny par le glaive trenchant
Le Huguenot mutin, l'heretique meschant,
Le peuple fust en paix ; mais vostre connivence
A perdu la justice et l'empire de France.
Il faut, sans avoir peur des Princes ny des Rois,

Tenir droit la balance, et ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,
Et assis aux sommets des citez vous regarde.
Il perce vos maisons de son œil tout-voyant,
Et, grand juge, cognoit le juge fourvoyant
Par present alleché ou celui qui par crainte
Corrompt la majesté de la justice saincte...

(*Remonstrance*, etc., Paris, Buon, 1564.)

DERNIERS VERS

SONNETS

I

Je n'ay plus que les os, un squelete je semble
Decharné, denervé, demusclé, depoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé ;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maistres ensemble,
Ne me sçauroient guerir, leur mestier m'a trompé ;
Adieu plaisant soleil ! mon œil est estoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se desassemble.

Quel amy me voyant en ce poinct dépouillé,
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lict, et me baisant la face,

En essuyant mes yeux par la mort endormis ?
Adieu, chers compagnons ! adieu, mes chers amis !
Je m'en vay le premier vous preparer la place.

II

Donne moy tes presens en ces jours que la brume
Fait les plus courts de l'an, ou de ton rameau teint
Dans le ruisseau d'oubly, dessus mon front espreint,
Endors mes pauvres yeux, mes gouttes et mon rhume.

Miséricorde, ô Dieu ! ô Dieu ne me consume
A faute de dormir ! plutost sois-je contreint
De me voir par la peste ou par la fievre esteint,
Qui mon sang desseiché dans mes veines allume.

Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez
Demy an en vos trous, sous la terre enfermez,
Sans manger du pavot qui tous les sens assomme.

J'en ay mangé, j'ay beu de son just' oublieux,
En salade, cuit, cru, et toutesfois le somme
Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

III

Ah ! longues nuicts d'hyver, de ma vie bourrelles,
Donney-moy patience, et me laissez dormir !
Vostre nom seulement, et suer et fremir
Me fait par tout le corps, tant vous m'estes cruelles.

Le sommeil tant soit peu n'évente de ses ailes
Mes yeux toujours ouverts et ne puis affermir
Paupiere sur paupiere et ne fais que gemir,
Souffrant comme Ixion des peines éternelles.

Vieille ombre de la terre, aincois ombre d'enfer,
Tu m'as ouvert les yeux d'une chaine de fer,
Me consumant au lict, navré de mille pointes;

Pour chasser mes douleurs ameine moy la mort;
Ha Mort! le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes.

IV

Quoy, mon ame, dors-tu engourdie en ta masse?
La trompette a sonné, serre bagage, et va
Le chemin deserté que Jesus Christ trouva,
Quand tout mouillé de sang racheta nostre race.

C'est un chemin fascheux, borné de peu d'espace,
Tracé de peu de gens, que la ronce pava,
Ou le chardon poignant ses testes esleva;
Prens courage pourtant et ne quitte la place.

N'appose point la main à la mansine, après
Pour ficher ta charrue au milieu des guerets,
Retournant coup sur coup en arriere ta veue.

Il ne faut commencer, ou du tout s'employer;
Il ne faut point mener, puis laisser la charrue:
Qui laisse son mestier n'est digne de loyer.

V

Il faut laisser maisons et vergers et jardins,
Vaisselles et vaisseaux que l'artisan burine,
Et chanter son obseque en la façon du cygne
Qui chante son trespas sur les bords meandrins.

C'est fait ! j'ay devidé le cours de mes destins,
J'ay vescu, j'ay rendu mon nom assez insigne ;
Ma plume vole au ciel, pour estre quelque signe,
Loing des appas mondains qui trompent les plus fins.

Heureux qui ne fut onc, plus heureux qui retourne
En rien comme il estoit, plus heureux qui sejourne,
D'homme fait nouvel ange, auprès de Jesus-Christ,

Laissant pourrir çà bas sa despouille de boue,
Dont le sort, la Fortune et le Destin se joue,
Franc des liens du corps, pour n'estre qu'un esprit.

LE TOMBEAU DE L'AUTHEUR COMPOSÉ PAR LUY MESME

Ronsard repose icy, qui hardy dès enfance
Destourna d'Helicon les Muses en la France,
Suivant le son du luth et les traicts d'Apollon ;
Mais peu valut sa muse encontre l'éguillon
De la mort, qui cruelle, en ce tombeau l'enserre.
Son ame soit à Dieu, son corps soit à la terre !

(*Derniers vers*, etc. *1586.*)

JOACHIM DU BELLAY

Comme Ronsard, Joachim du Bellay fut atteint de surdité, mais je ne sache pas que ce mal ait pu avoir quelque influence sur son destin. Il s'en raille agréablement dans un *Hymne* qu'il adressa au chef de la Pléiade, et qui n'est, en somme, qu'un éloge travesti de cette incommodité :

Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy je prise,
C'est d'être comme toy, sans fraude et sans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demi-sourd, comme toy...

Il était né au manoir de Turmelière, en Anjou, entre 1524 et 1525, et descendait d'une noble famille. Son éducation fut très négligée. Il fallut les loisirs — si l'on ose ainsi parler — d'une maladie longue et douloureuse pour qu'il se livrât à l'étude des poètes grecs et latins. Il en rapporta un goût très vif pour les lettres et se prit à composer ce livre fameux : *Defence et illustration de la langue françoise*, qu'il fit paraître en 1549 « quand il crut que la réputation qu'il s'était déjà faite par ses poésies, lui donnait l'autorité nécessaire pour changer des règles établies et en imposer de nouvelles (1) ».

Aussi bien était-ce un esprit original que rien de l'ancienne poétique ne satisfaisait.

On connaît sa vie.

Il venait à peine de terminer son droit à Poitiers, en

(1) *Catalogue des livres composant la Bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc.* Paris, Hachette, 1843, in-8°.

1547, lorsqu'il fit la rencontre, dans une hôtellerie, de Pierre de Ronsard. Les deux compagnons s'en furent à Paris et ne tardèrent pas à former ce groupement illustré depuis sous le nom de la Pléiade.

Après la publication de *la Defence*, qui fut en quelque sorte le manifeste de l'Ecole, du Bellay se fit connaître par des vers agréables où il célébra sous l'anagramme d'Olive une dame nommée Viole (1).

La renommée commençait à lui sourire quand il s'attacha à la fortune de son parent, le cardinal du Bellay, et en 1550, suivit ce dernier, à Rome en qualité de secrétaire et d'intendant. Il ne garda pas longtemps l'éblouissement de la Ville éternelle, car après l'avoir célébrée en quelques sonnets des *Antiquités de Rome* (2), il exhala contre elle, dans son recueil des *Regrets* (3), sa verve caustique et sa nostalgie d'exilé. Son séjour en Italie ne dépassa pas trois ans.

De retour en France, il connut les désillusions. On le desservit près du Cardinal, et peu après, il perdit par le départ de sa protectrice, Marguerite de France (4), l'unique appui qu'il avait à la cour. Il n'en fallut pas plus pour ébranler cette nature fragile. Le souci de sa justification qu'il poursuivait devant le cardinal, et la ruine de ses espérances mondaines, lui portèrent un tel coup, provoquèrent en lui un tel chagrin, qu'il succomba peu après d'une attaque d'apoplexie, chez son compatriote Bizet, au cloître Notre-Dame.

Il mourait le 1[er] janvier 1560, à peine âgé de trente-six ans, laissant avec le souvenir d'une nature d'élite, une œuvre inachevée. Ses poésies ont été réunies et publiées par son ami Guillaume Aubert en 1561 (5).

Elle se compose de pièces légères — sonnets, odes et

(1) *L'Olive et quelques autres œuvres poétiques*, etc. Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, in-8°.

(2) Voyez : *Le Premier livre des Antiquitez de Rome*, 1562.

(3) Voyez cette édition récente : *Les Regrets collationnés sur la première édition (1558)*. Paris, I. Liseux, 1576, petit in-18°

(4) On sait qu'elle épousait Philibert-Emmanuel, duc de Savoie. Joachim du Bellay a publié, en 1559, un *Epithalame* sur le mariage de cette princesse.

(5) *Œuvres de J. du Bellay*, etc., Paris, F. Morel, etc.

autres pièces, parmi lesquelles figurent quelques poèmes édifiants.

Joachim du Bellay est un poète infiniment gracieux et d'un sentiment recherché. Il occupe dans la poésie du XVIe siècle une place unique que les admirateurs de Ronsard ne sauraient lui disputer.

LA LYRE CHRESTIENNE

Moy cestuy-là qui tant de fois
Ay chanté la Muse charnelle,
Maintenant je hausse ma voix
Pour sonner la Muse eternelle.
De ceux-là qui n'ont part en elle,
L'applaudissement je n'attens ;
Jadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les vieux Grecs et les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Serons-nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du vray Dieu la memoire ?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le vanter :
De l'onde vive il nous faut boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute divinité
(Dict le Seigneur) devant la mienne :
Et nous chantons la vanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petits Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.

Jadis le fameux inventeur
De la doctrine Academique
Chassoit le poëte menteur
Par les lois de sa republique.
Où est doncq' l'esprit tant cynique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu ?

Si nostre Muse n'estoit point
De tant de vanitez coiffée,
La saincte voix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estouffée,
Ainsi la grand'trouppe eschauffée
Avec son vineux Evoé
Estrangloit les chansons d'Orphée
Au son du cornet enroué.

Cestuy-là, qui dit que ces vers
Gastent le naïf de mon stile,
Il a l'estomac de travers,
Preferant le doux à l'utile :
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit vefve de fleurs
Vaut mieux que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.

Si nous voulons emmieller
Nos chansons de fleurs poëtiques,
Qui nous gardera de mesler
Telles douceurs en nos cantiques ?
Convertissant à nos pratiques
Les biens trop longtemps occupez
Par les faux possesseurs antiques
Qui sur nous les ont usurpez.

D'Israël le peuple ancien
Affranchi du cruel service,

Du riche meuble Egyptien,
Fit à Dieu plaisant sacrifice :
Et pour embellir l'edifice,
Que Dieu se faisoit ériger,
Salomon n'estima pas vice
De mendier l'or estranger.

Nous donques faisons tous ainsi :
Et comme bien rusez gendarmes,
Des Grecs et des Romains aussi
Prenons les boucliers et guysarmes,
L'ennemi baillera les armes
Dont luy-mesme sera battu :
Telle fraude au fait des alarmes
Mérite le nom de vertu.

O fol, qui chante les honneurs
De ces faux Dieux ! ou qui s'amuse
A farder le los des Seigneurs
Plus aimez qu'amis de la Muse.
C'est pourquoy la mienne refuse
De manier le lut vanteur.
L'espoir des Princes nous abuse,
Mais nostre Dieu n'est point menteur.

Celuy (Seigneur) à qui ta voix
Vivement touche les aureilles,
Bien qu'il sommeille quelquefois,
Finallement tu le réveilles :
Lors en tes œuvres nompareilles
Fichant son esprit et ses yeux,
Il se rit des vaines merveilles
Du misérable ambitieux :

Qui esloigné du droict sentier
Suit la tortueuse carrière,
Ou celuy qui est plus entier,
Plus souvent demeure en arrière,

Humant la faveur journalière
Compagne des soucis cuisans,
Et la vanité familière
A la tourbe des courtisans.

Ma nef, évitez ce danger
Et n'attendez pas que l'orage
Par force vous face ranger
Au port après vostre naufrage.
« L'homme rusé par long usage
» N'est folement avantureux :
» Mais qui par son péril est sage,
» Celuy est sage malheureux. »

Bien-heureux donques est celuy,
Qui a fondé son asseurance
Aux choses dont le ferme appuy
Ne desment point son asseurance.
C'est luy, que nulle violence
Peut esbranler tant seulement,
Si bien il se contrebalance
En tous ses faicts également.

Celuy encor' ne cerche pas
La gloire, que le temps consomme :
Sçachant que rien n'est ici bas
Immortel, que l'esprit de l'homme.
Et puis le Poëte se nomme
Ores Cygne mélodieux,
Or, immortel et divin, comme
S'il estoit compagnon des Dieux.

Quand j'oy les Muses cacqueter,
Enflant leurs mots d'un vain langage,
Il me semble ouïr cracqueter
Un perroquet dedans sa cage :
Mais ces fols qui leur font hommage,
Amorcez de vaines douceurs,

Ne peuvent sentir le dommage
Que traînent ses mignardes Sœurs.

Si le fin Grec eust escouté
La musique Sicilienne
Peu coutement, s'ils eust gousté
A la couppe Circeienne,
De sa douce terre ancienne
Il n'eust regousté les plaisirs :
Et Dieu chassera de la sienne
Les esclaves de leurs désirs.

O fol, qui se laisse envieillir
En la vaine philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir.
L'esprit, qui l'âme vivifie !
Le Seigneur, qui me fortifie
Au labeur de ces vers plaisans,
Veut qu'à luy seul je sacrifie
L'offrande de mes jeunes ans.

Puis quelque délicat cerveau
D'une impudence merveilleuse,
Dit que pour un esprit nouveau
La matière est trop sourcilleuse.
Pendant la vieillesse honteuse
D'avoir pris la fleur pour le fruit.
Haste en vain sa course boiteuse
Après la vertu, qui la suit.

Celuy, qui prenoit double pris
De ceux qui sous un autre maistre
L'art de la Lyre avoyent appris,
M'enseigne ce que je dois estre.
Sus donques oubliez ma dextre
De cette Lyre les vieux sons,
Afin que vous soyez adextre
A sonner plus hautes chansons.

Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
Les nerfs de ma harpe nouvelle,
C'est bien en vain que je prétens
D'accorder ton los dessus elle.
Que si tu vèux luy prester l'aile,
Alors d'un vol audacieux,
Criant ta louange immortelle,
Je voleray jusques aux cieux.

Le lut je ne demande pas,
Dont les filles de la Memoire
Après les Phlegreans combats
Sonneront des Dieux la victoire.
Désormais sur les bords de Loyre,
Imitant le sainct pouce Hebrieu,
Mes doigts fredonneront la gloire
De celuy qui est trois fois Dieu.

HYMNE CHRESTIEN

Seigneur Dieu, mon rempart, ma fiance
Repare moy du fort de patience
Contre l'effort du corps injurieux,
Qui veut forcer l'esprit victorieux.
L'ardeur du mal dont ma chair est attainte,
Me fait gemir d'une éternelle plainte.
Moins pour l'ennuy de ne pouvoir guarir,
Que pour le mal de ne pouvoir mourir.

Certes, Seigneur, je sens bien que ma faute
Me rend coulpable à ta majesté haute :
Mais si de toy vers toy je n'oy secours,
Ailleurs en vain je cerche mon recours.

Car ta main seule invinciblement forte
Peut des enfers briser l'avare porte,
Et me tirer aux rayons du beau jour,
Qui luit au ciel ton éternel séjour.

Si je ne suis que vile pourriture,
Tel que je suis, je suis ta créature,
N'est-ce pas toy, dont la divine main
De vil bourbier forma le corps humain,
Pour y enter l'âme, que tu as feinte,
Sur le portrait de ton image saincte ?

N'est-ce pas toy, qui forma la rondeur
De l'univers, tesmoin de ta grandeur,
Et qui fendis l'obscurité profonde,
Pour en tirer la lumière du monde ?
De l'Ocean, qui nous baigne à l'entour
Fichant aux cieux du jour la lampe claire,
Et le flambeau qui à la nuit esclaire,

Et toutefois ces grands œuvres parfaits,
Que ta main saincte heureusement a faits,
Doyvent perir, non ta parole ferme,
De qui le temps n'a point borné le terme.
Ceste parole a promis aux esleus,
Dont les saincts noms en ton livre sont leus,
Ennuy, travail, servitude moleste,
Le seul chemin de ton règne céleste.

O trop ingrat, ô trop ambitieux,
Cil, qui premier nous defferma les yeux,
Et qui premier, par trop vouloir cognoistre
Fit le péché entre nous apparoistre ?
Ce fut alors que le ciel peu benin
Vomit sur nous son courroux et venin.
Faisant sortir du centre de la terre
La pasle faim, et la peste, et la guerre.

Le monde alors d'une nue empesché
Vivait captif sous les lois du péché,

De qui l'horreur sur tant d'âmes immondes,
Fit deborder la vengeance des ondes :
Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement
Tu moissonnas la terre egalement
Ne reservant de tant de milliers d'hommes,
Qu'une famille en ces lieux où nous sommes.

O bien-heureux, et trois et quatre fois,
Qui a gousté le sucre de ta voix,
Et dont la foy, qui le peché desfie,
En ton effort sa force fortifie !
Certes celuy qui tel bien a receu,
De son espoir ne se verra deceu :
S'il est ainsi, que la foy sauva l'Arche,
Et d'Israël le premier Patriarche,
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis
Multiplier le nombre de ses fils,
Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,
Ou de sablon aux plaines verdoyantes.

Le peuple alors contrainct de se ranger
Dessous les loix du barbare estranger,
Vivoit captif, quand ta main favorable
Luy fit sentir ton pouvoir secourable,
Pendant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pied sec ton peuple fut issant,
Et vit encore, loin derrière sa fuite
Flotter sur l'eau l'Egyptienne suite.

Puis au milieu des travaux et dangers
Tu le guidas aux peuples estrangers
Par les déserts, où vingt et vingt années
Furent par toy ces bandes gouvernées.
Là ta pitié pour leur soif amortir,
Fit des rochers les fontaines sortir,
Et fit encor' de ta main plantureuse
Nager sur eux la manne savoureuse.

Là fut sous toy Moyse ton ami
Chef de ta gent, qui murmuroit parmi

Les longs erreurs de ce désert sauvage,
D'avoir laissé l'Egyptien rivage.
Là maintefois le cours de ta fureur
Se desbrida sur l'obstinée erreur,
De ces mutins, et les loix engravées
Se virent là mile fois dépravées.

O quantefois de ton grave sourci,
Tu abismas ce faux peuple endurci,
Qui mesprisant de son Dieu les louanges.
Idòlatroit après les Dieux estranges
Justice adoncq' sur le peché naissant
Faisoit brandir son glaive punissant,
Et la pitié loin du ciel exilée
Erroit çà-bas triste, et dechevelée.

Finablement, ce peuple belliqueur
Guidé par toy, haussa le chef vainqueur
Sur mille Rois, et peuples que la guerre
Fit renverser horriblement par terre,
Ains que les tiens par sentiers incognus
Fussent aux champs plantureux parvenus,
Où tu avois dès mainte et mainte année
Auparavant leur demeure bornée.

Qui contera les dangers et horreurs
Les fiers combats et vaillantes fureurs
De Josué? et la brave entreprise
De Gedeon, que ta main favorise?
Qui descrira ce Guerrier ordonné
Pour le rempart de ton peuple estonné,
Et le forfait de la main desloyale,
Qui lui embla sa perruque fatale?
Qui chantera l'oracle d'Israël,
Ce grand phophète et prestre Samuël,
Saül, Jonathe, et les despouilles vuides
Rouges du sang de tes Israelides?

O Dieu guerrier, des victoires donneur,
Donne à mes doigts ceste grace et bon-heur,

De n'accorder sur ma Lyre d'yvoire
Pour tout jamais, que les vers de ta gloire.
S'il est ainsi, arriere les vains sons,
Les vains soupirs et les vaines chansons.
Arrière amour, et les songes antiques
Elabourez par les mains poëtiques.
Ce n'est plus moy, qui vous doy fredonner :
Car le Seigneur m'a commandé sonner
Non l'Odyssée, ou la grand'Iliade,
Mais le discours de l'Israeliade.

Lors je diray ce grand pasteur Hebrieu,
Qui s'opposa pour le peuple de Dieu :
Les saincts accords de la Lyre faconde,
Le certain coup de sa fidèle fonde,
Avec l'honneur de son premier butin,
Et le grand tronc du brave Philistin.
Je chanteray par combien de traverses
Il sceut tromper les embusches diverses
De ses haineux, ains que Dieu l'eust assis
Pour commander au peuple circoncis,
Heureux vrayment si l'œil de Bersabée
Sa liberté n'eust oncques desrobée
Et s'il n'eust mis en proye à l'estranger
Celuy, qui fut de sa mort messager.

Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,
Jamais constant, et ferme ne se fonde,
Et nul ne peut súyvre d'un cours entier
De la vertu le penible sentier.
Quel siecle encor' ne porte tesmoignage
Du Roy cogneu par le surnom de sage ?
Qui attrainant des plus barbares lieux
L'or et l'argent, et le bois précieux
Elaboura d'estoffe, et d'artifice,
Du temple sainct le superbe edifice.

Ce n'est ici, que descrire je veux
De ses vieux ans les impudiques feux,

De sa maison la grand'troupe lascive,
Sa vanité et sa pompe excessive,
Pour ses faux Dieux le vray Dieu mesprisé,
Et de son fils le sceptre divisé.

Je voy encor' les campagnes humides
Rougir au sang de ces Abrahamides,
Peuple endurci entre tous les humains :
Qui adorant l'ouvrage de ses mains,
Parfume Bal d'encens, et sacrifice.
Peuples et Rois, apprenez la justice :
Et si de Dieu quelque peur vous avez
Dedans vos cœurs hardiment engravez
La mort d'Achap, et la serve couronne
De tant de rois captifs en Babylonne.

Mais toy, Seigneur, de qui le bras puissant
Decaptiva ton peuple languissant,
Si de bon cœur devant toy je lamente,
Romps le lien du mal, qui me tourmente
Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la prison de la chair.

Je ne veux point par un autel de terre,
Encourtiné de vervaine, et d'hierre,
Par vers charmez, ni par prodigues vœus,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufs,
De ma santé haster la course lente
Las, qui tant fut au partir violente.

Gueris, Seigneur, gueris moy du péché,
Dont le remede à tout autre est caché :
Alors mes vers, loüant les faicts loüables
Te pourront estre offrandes aggreables.

(*Recueil de poesies*, etc. *1549.*)

REMY BELLEAU

Celui que Ronsard surnomma le peintre de la nature, et qui le fut effectivement, non parce qu'il célébra les pierres précieuses, mais parce que son œuvre est riche d'images et de tableaux champêtres, Remy Belleau naquit à Nogent le-Rotrou au commencement de l'année 1528. Très jeune, il fut attaché à René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, général des Galères, et fit avec lui l'expédition de Naples en 1557. Par la suite, ce seigneur le chargea de l'éducation de son fils, Charles de Lorraine qui devint duc d'Elbeuf et prit le titre de grand écuyer de France. Remy Belleau passa heureusement sa vie dans la maison de ses protecteurs et mourut à Paris, le 6 mars 1577, ayant à peine commencé sa cinquantième année. On raconte que ses amis portèrent son corps sur leurs épaules jusqu'à l'église des Grands-Augustins où il fut enterré.

On lisait autrefois dans le Chœur de cette église son épitaphe ainsi composée par Ronsard :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son tombeau
Dedans ses pierres précieuses.

Aussi bien avait-il été non seulement le familier de Ronsard, mais l'un des plus purs ornements de la Pléiade.

Ses œuvres principales sont des Bergeries, des Odes françaises ou traduites du grec d'Anacréon, des pièces sur divers sujets sacrés et profanes et une comédie inti-

tulée *La Reconnue*. Elles furent réunies après sa mort et publiées à Paris en 1578 (1).

On les réimprima maintes fois, et particulièrement en 1585.

MM. Gouverneur et Marty Laveaux en donnèrent, en 1867 et en 1870, deux nouvelles éditions, l'une en trois et l'autre en deux volumes. C'était plus qu'il n'en fallait pour entretenir la mémoire de ce gentil rimeur.

Le style de Remy Belleau est d'un charmant éclat et d'une grâce toujours égale. Il ne connut ni la force, ni les violentes passions, mais il rechercha et peignit avec succès les sentiments délicats. Sa muse qui s'était longtemps complue dans la lasciveté anacréontique, trouva un jour de nobles accents pour peindre les angoisses d'une âme en détresse ou interpréter de bienheureux cantiques de grâce. Il s'éleva aussi haut que le lui permit son inspiration dans un *Discours de la vanité* et des *Eglogues sacrées*. Il ne garda plus alors de son ancienne manière que des qualités naïves de peintre mystique. Ses tableaux tirés du *Cantique des Cantiques* font songer parfois à l'art des primitifs ; ils en ont le dessin, sinon la couleur.

(1) Cf. *Les Œuvres poétiques de Remy Belleau*, etc. Paris, Mamert Patisson, 1578, 2 vol. in-12.

D'UN BOUQUET ENVOYÉ LE MERCREDY DES CENDRES

Ce Bouquet de menu fleurage
Vous servira de tesmoignage
Que nos beaux jours coulent soudain,
Comme la fleur, et qu'il faut prendre
Le plaisir sans le surattendre
Ny le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieillesse
D'une froide et morne paresse
Rende nos membres froids et gours,
Passant en douceurs amoureuses
Et mignardises gracieuses
Ce qui reste de nos beaux jours.

Aussi bien ceste Parque fiere
Pour nous coucher dedans la biere
Desja nous attend sur le port,
Mon Cœur, croyez-moy je vous prie,
Passons doucement nostre vie,
On ne sent rien apres la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
Il n'y a sang, ny poulx ny veine,
Cœur, poumon, ny foye, ny ners,

Ce n'est rien qu'une ombre legere
Sans sentiment et sans artere,
Proye de la terre et des vers.

Vous sçavez ce que dit le Prestre,
Quand plus devôt de sa mains destre
De cendre il nous croise le front,
Clairement nous faisant entendre
Que nos corps sont venus de cendre
Et qu'en cendre ils retourneront.

AU ROY

SUR UN CRUCIFIX PEINT DANS SES HEURES SORTANT D'UN SEPULCHRE

Mieux je ne puis remarquer la memoire
De vostre nom et vostre bras vaincueur,
Que par le sang et le bras du Seigneur
Qui de l'Enfer emporta la victoire :

Mieux je ne puis au monde faire croire
Vos faits guerriers, que par l'ayde et faveur
De ce grand Dieu qui va cachant nostre heur
En ce tombeau seur tesmoin de sa gloire.

Pour son saint nom vous avez combatu,
Par luy aussi vous avez abbatu
L'orgueil felon d'une troupe ennemie.

Que pourroit-il en terre faire mieux ?
Dedans sa playe il vous garde les cieux,
Et par sa mort une eternelle vie.

SONNETS

I

Si l'amour que tu dois au lieu de ta naissance
Te touche jusqu'au cœur, ou si quelque devoir
De parens et d'amis reste pour t'esmouvoir,
Jette l'œil, je te pry, dessus la pauvre France :

Tu n'es Turc ny barbare, et sçay qu'as cognoissance
De la grandeur de Dieu, je sçay que ton vouloir
En tout est juste et sain, mais si nous fais-tu voir
Un peuple moins instruit qu'au fort de l'ignorance.

Au lieu de savourer les douceurs de ta bouche,
Il s'altere d'aigreur, qui l'a rendu farouche,
Au lieu d'estre modeste il se met en rigueur.

Pour se mettre en repos il met en main les armes,
Cherchant (mal-avisé) par ouvertes allarmes
Contre son propre sang exercer sa fureur.

II

Qui ne diroit, ô Dieu ! voyant la pauvre France,
La France ensorcelée et surprise d'erreur,
De guerre, de famine et de peste et de peur,
Que tu as desployé sur elle ta vengeance ?

Mais tu n'es point vangeur, ains la seure defense,
Le secours et l'appuy, et le rempart plus seur
Des pauvres affligez, mais las tout ce malheur
Ne peut naistre d'ailleurs sinon de nostre offense.

Contente toy, Seigneur, et que ta main divine
Dessous le ciel françois nous monstre quelque sine,
Que tu as comme pere addoucy ton courroux.

Nous sommes tes enfans, et tu es nostre pere :
Doncques à celle fin que ta race prospere,
Regarde nous, Seigneur, de ton œil le plus doux.

III

S'il faut, comme tu dis, que le scandale advienne
En ce trouble mutin, ô siecle malheureux,
Et malheureux celuy qui en est desireux,
Et qui pour l'en aigrir donne la faveur sienne.

Mais s'il faut qu'ainsi soit, ô Seigneur te souvienne
De ton troupeau petit, et ne sois rigoureux,
Tu n'aimes pas le sang, tu es trop amoureux
De l'œuvre de tes mains, et de la race tienne.

Nous faisons le scandale, et si rendons sujettes
A nostre passion, nos volontez profettes
De ce que desirons, bref le mal vient de nous,

Et pourrions aisement destourner la contrainte
Du scandale advenir, mais aussi j'ay grand'crainte
Que ce qui en naistra, ne soit commun à tous.

(*Œuvres poétiques*, éd. de 1578.)

PRIERES

I

De vivre plus ma pauvre ame s'ennuye
Et se desplaist du malheur de sa vie :
Doncques, Seigneur, librement je diray
Ce qui la tient de si pres assiegée
Et en l'aigreur de mon ame affligée
A toy, Seigneur, ainsi je parleray :

Ne me condamne : Il n'est pas equitable,
Ou me declare en quoy je suis coulpable,
Pour me juger. Hé ! veux-tu reprouver
Et ruiner ta pauvre creature,
De tes saincts doigts l'ouvrage et la facture,
Et des meschans le conseil approuver !

As-tu les yeux de chair comme nous, Sire ?
Vois-tu ainsi que l'homme ? et ton Empire,
Tes jours, tes ans, comme ceux des humains
S'escoulent-ils ? Et quoy ? as-tu envie
De rechercher si asprement ma vie
Veu que ne puis eschapper de tes mains ?

II

Tes mains m'ont fait et repestri de chair
Comme un potier qui, de grace gentille,
Tourne en vaisseaux une masse d'argille :
Puis tout soudain tu me fais trebucher.

Souvienne toy avant que me damner,
Que de limon, et de bourbe fangeuse
Tu m'as formé, et qu'en terre poudreuse
Apres ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le laict nouveau,
Qui s'espaissit et se caille en presure,
De nerfs et d'os assemblé ma figure,
Puis revestu et de chair et de peau ;

Tu m'as donné et la vie et les ans,
Me conduisant au sentier de ta grace,
Et aux rayons de ta divine face
Guidé mes pas, mon esprit et mes sens.

III

Combien ay-je de forfaictures,
D'offenses iniques et dures ?
Monstre moy en quoy j'ay meffait,
Et me declare mon forfait.
Pourquoy me caches tu ta face,
Et me bannissant de ta grace
Destourne ton visage amy,
Me tenant pour ton ennemy ?
Veux-tu esprouver ta puissance
Contre la fueille qui balance,
Qui chancelle et branle à tous vens ?
Quoy ? me veux-tu livrer bataille,
Poursuyvant le chaume et la paille,
Qui n'a plus d'humeur au dedans.
Ha ! tu me tiens trop de rudesse,
Seigneur, et sous ta main maistresse
Je souffre trop de passions,
Trop de maux, trop d'afflictions,

Et rigoureux de chaines dure
Tu tends mes pieds à la torture,
Et aux ceps qui sont imprimez
Dessus mes talons decharnez :
Et comme le bois mort se mine,
Pourry et mangé de vermine,
Tout ainsi je vis en langueur :
Ou comme le drap d'une robe,
Ou la tigne ronge et desrobe
Le fil, la grace et la couleur.

IV

L'homme né de la femme, en vivant peu de temps
Est plein de mille maux et de mille tourmens :
Il est comme la fleur qui, naissant, est coupée,
Et fuit ainsi que l'ombre et n'a point de durée :
Tu ne laisses pourtant de luy porter faveur,
Le tirant avec toy, en jugement, Seigneur.
Hé ! qui peut (sinon toy) rendre une chose pure,
Qui de nature est salle, et de semence impure?
Son age est limité, et tiens par devers toy
Le nombre de ses mois, dont la borne et la loy
Jamais ne s'outrepassé. Esloigne toy donc, Sire,
Et le laisse en repos jusqu'au jour qu'il desire,
Autant qu'un crediteur après le long sejour
Du beau jour qu'on luy doit, souhaite le retour.

V

Mon haleine est devenue
Si courte et si corrompue,
Et la fin me presse tant

Que je ne voy plus que l'ombre,
Et la fosse noire et sombre
D'un sepulchre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompaignent,
Ce sont ceux qui me desdaignent
Et tous se mocquent de moy :
Mon œil tout honteux s'abaisse,
Et demeure en la detresse,
Seigneur, que d'eux je reçoy.

Sauve moy donc je t'en prie,
Et defens ma pauvre vie :
Loge moy dedans ton fort,
Puis vienne qui me combatte
Main à main et qui m'abatte,
Tousjours seray le plus fort.

Mes emprises sont passées,
Mes jours, mes vœux, mes pensées,
Et tous mes desseins rompus ;
Le jour m'est nuict, et m'est claire
La nuict au lieu de lumiere,
Tant mes sens sont corrompus.

J'ay faict mon lict en tenebres,
Et sous les tombes funebres.
Je m'en vay tenir prison.
La pourriture est mon pere,
Les vers ma sœur et ma mere,
Et le tombeau ma maison.

Ou est donc mon esperance,
Et qui a la cognoissance,
Seigneur, de ce que j'attens,
Sinon toy, qui seul embrasses,
Qui tranches, et qui compasses
Le ciel, les jours et les temps ?

EGLOGUES SACRÉES

PRISES DU CANTIQUE DES CANTIQUES

I

L'Eglise se vante d'estre belle comme la fleur, fraische comme la rose, tendre comme les lis qui croissent au fond des vallées, désire ardemment prendre son repos sous l'ombre des ailes de Jesus-Christ, *son espoux.*

L'ESPOUSE

Je suis la jeune fleur qui, belle par les champs
Croist l'esmail de la prée et l'honneur du Printemps,
Ou le lis tendre et mol aux fueilles argentées
Qui blanchist dans le fond des secretes vallées.

L'ESPOUX

M'amour paroist ainsi sur celles de Cedron
Excellente en beauté, que le jeune fleuron
Au lever du soleil, ou la rose pourprine
Dans le fort espineux de la ronce aiglantine.

L'ESPOUSE

Comme un pommier enté, entre les sauvageons,
Ainsi paroist mon Roy entre ses compagnons.
Ha ! que j'aime à dormir sous le touffu branchage
De cet arbre fecond qui rend si doux ombrage !
Ha ! que j'aime à gouster de son fruit gracieux,
A la bouche agreable et plaisant à mes yeux !

Il me prend par la main, me conduit et me guide
Doucement, pas à pas, au lieu frais et humide,
Où se garde le vin, puis me jette à l'entour
De la bouche et des yeux le voile de l'amour.
Hé ! que diray-je plus ? soustenez moy je pasme,
Apportez moy du vin pour rafraîchir mon ame,
Et des pommes aussi je tombe en pasmoison,
Fillettes je languis d'amoureuse poison :
Las ! je meurs, je transis, secourez (je vous prie)
Celle qui pour l'Amour abandonne sa vie.
Mais mon Dieu ! quel plaisir, quel rafraîchissement,
Quand sous mon chef lassé il coule doucement
La main gauche, et la dextre au dessous de l'esselle,
Pour plus fort embrasser son Espouse fidelle.

L'ESPOUX

Filles, je vous supply par les jeunes Brocars,
Par les Cerfs de ces bois et par les Daims fuyars,
Par le long poil frisé de mes Chevres barbues,
Par les fans mouchetez de ces forests chenues,
Ne faites point de bruit et retenez la vois
De vous et de vos chiens, à fin que leurs abois
Ne troublent le repos de celle qui ma vie
Retient dedans ses yeux mollement endormie.

L'ESPOUSE

J'entens de mon Ami la parole et la vois,
C'est luy mesme, c'est luy, il brosse par les bois,
Et bondist sautelant sur le haut des montagnes,
Alaigre, traversant les pierreuses campagnes,
Viste comme un chevreuil ou un fan marqueté
De taches sur le dos, du limier eventé.
C'est mon ami, c'est luy, il est en eschauguette
Derriere la paroy de nostre maisonnette,
Il se cache, il se monstre à travers du chassis
Par les treillis barrez, par les fentes de l'huis,
Tournoyant çà et là, à fin que je l'appelle.
C'est luy mesme, c'est luy, je voy sa face belle,

Il est triste et pensif, et n'ose se monstrer :
Il se cache, et s'enfuit, et voudroit bien entrer.
Mais j'entens qu'il m'appelle, ha ! j'entens sa voix [douce,
Qui me presse d'aller où nostre amour le pousse.

L'ESPOUX

Maistresse, levez-vous, sus donc hastez le pas,
Ma colombe, mon cœur, mon miel, mon doux appas,
Venez avecques moy, suyvez moy à la trace.
L'Hyver morne de froid, blanc de nege et de glace
S'est derobé de nous, et l'Astre pluvieux
Se plongeant a faict place au printemps gracieux;
La Terre de couleurs et de fleurs bigarrée
Descouvre son beau sein, et sa robe pourprée,
Espandant ses thresors : c'est la belle saison
Qu'il faut tailler la vigne, et laisser la maison
Pour habiter les champs : desja la Tourterelle
Dessus cest arbre sec redouble sa querelle :
Desja sur le figuier la figue s'engrossist
Pleine et gonflé de laict et le vent s'adoucist :
Les vignes sont en fleur, dont la fleurante haleine
Embasme de parfum l'air, les monts et la plaine.
Leve toy donc ma Belle, avant despesche toy,
Haste le pas M'amour, et viens avecques moy,
Ma colombe, mon cœur, viens sous ces pierres dures,
Ou sous les flancs cavez de ces vieilles masures :
Monstre moy de ton sein le petit mont jumeau,
Et le teint vermeillet de ton visage beau :
Viens dessous ces degrez, et prompte fais entendre
La douceur de ta voix à mon oreille tendre.
Car ta voix est mignarde, et les attraits mignars
De ta face, mon cueur, et plaisans tes regars.

L'ESPOUSE

Prenez les Renardeaux, car leur dent venimeuse
Ronge et perd du bourgeon l'esperance vineuse
Maintenant que la grappe en sa prime verdeur

Espand le doux parfum de sa gentille fleur.
Mon Espous est tout mien, et je suis toute sienne,
Je sçay qu'il m'aime aussi, et que son ame est mienne.
Il vit entre les fleurs, et paist ses jeunes ans
De la tendre moisson des beaux lis blanchissans.
Retire toy, mon cueur, jà la lumiere belle
De vesper au crin d'or, pour t'avancer t'appelle :
Demain au plus matin que le jour renaissant,
Des ombres de la nuict au voile brunissant
Aura chassé l'horreur, et que l'Aube dorée
S'esveillant sortira de sa couche pourprée,
Retourne icy M'amour, viste comme un chevreuil
Que j'admire ta grace, et contente mon œil.

II

En ceste Eglogue est une autre description des particulieres beautez de l'Eglise, enrichies de comparaisons rares et divinement appropriées aux perfections d'icelle.

L'ESPOUX

Noble et gente Princesse, et de beauté divine,
Que ton alleure est grave et ta chausse poupine
Assise proprement dedans ton escarpin,
A l'endroit du genoil où la cuisse prend fin,
La jointure est si juste, et si bien emboitée,
Qu'on diroit propremens estre une œuvre taillée
De quelque grand ouvrier, tant elle au mouvoir
Et mignarde, et gentille, et gracieuse à voir. . . . . .

. . . .

. . . . L'yvoire blanc et mol
Qui flotte à menus plis par dessus ton beau col,
Est semblable à la tour en rondeur eslevée,
Toute d'yvoire blanc, richement achevée.

De tes yeux languissans le clair et doux rayon
Ressemble au beau crystal des fontaines d'Hesbon,
Qui vont lechant, mouillant la porte plus secrete
Des murs de Bathrabin, d'une onde argentelete.

Le profil de ton nez est semblable à la Tour
Assise au mont Liban qui decouvre à l'entour
La ville de Damas et les champs de Syrie.

Ton chef paroist ainsi que la cime florie
D'oliviers pallissans du grand mont Carmelin.

Comme les bords frangez d'un bord escarlatin
Ton poil est recrespé en tresses vagabondes,
Ondoyant tout ainsi que le coulant des ondes,
Qui court par les replis de ses canaux retors.

M'amie est toute belle et dedans et dehors,
Ce ne sont que plaisirs, ce ne sont que blandices,
Qu'amitié, que douceur, que beautez, que delices :
Sa taille haute et droitte est comme un grand Palmier
Sur la forest branchue haut eslevé dans l'air :
Ses tetins pommelez d'une enfleure jumelle
Sont douillets tout ainsi qu'une grappe nouvelle ;
La bonne odeur qui part de tes levres, mon cueur
Aussi douce à sentir que la plaisante odeur,
Et le flair doucereux, qui rend la pomme franche
Sans fueilles jaunissant meures dessus la branche.
Le nectar savoureux qui coule de ta vois
Est comme la liqueur de ce bon vin Gregeois,
Que l'on donne à l'ami, et qui la levre tarde
Et pesante des vieux, rend souple et babillarde.

L'ESPOUSE

Je suis à mon ami, et mon ami est mien,
Son plaisir est le mien, et le mien est le sien.
Sus donc mon cher Espous, sortons, il n'est que d'estre
Eslongné de la ville en quelque lieu champestre,

Demeurons au village, et nous levons matin
Pour mieux prendre le frais, entrons dans le jardin
Pour voir si le bourgeon de la vigne tendrette
Avance d'espanir sa petite fleurette,
Comme le grenadier, et voir en ce temps beau
De la terre et des bois l'enfantement nouveau.
Là de mille baisers je souleray ton ame
Là je te donneray, prodigue de ma flame,
De mon sang blanchissant l'un et l'autre tetin
Et l'honneur florissant de mon petit jardin,
Là je te donneray et fleurs et fruits encore.

Desja devant nostre huis florist la Mandragore.
Et respand ses odeurs sous les tiedes soupirs,
Et le doux eventail des ailes des zephyrs.
J'ay des pommes aussi et vieilles et nouvelles,
Que je garde pour toy, jaunes, grosses et belles ;
Si ce present au moins, comme de petit pris,
Mon cueur, mon cher Espous ne te vient à mespris.

(Ed. des *Amours et nouveaux echanges de pierres precieuses, 1576*.)

ESTIENNE JODELLE

Estienne Jodelle, sieur du Lymodin, naquit à Paris l'an 1532. Très versé dans la connaissance des lettres grecques et latines, il réalisa le dessein de faire revivre le théâtre des anciens. En 1552 (il n'avait alors que 20 ans) on représenta sa *Cléopâtre*, à l'hôtel de Reims, puis au collège de Boncourt, en présence de Henri II.

A défaut d'acteurs, ce furent l'auteur lui-même, Remy Belleau et Jean de la Peruse qui remplirent les principaux rôles. Ces représentations excitèrent un si vive enthousiasme qu'elles donnèrent lieu à des manifestations que réprouvèrent les protestants.

Jodelle composa encore une autre tragédie, *Didon*, et une comédie *Eugène ou la Rencontre*. Malgré qu'il eût la protection effective de Charles IX, il mourut dans un état voisin de la misère, en sa maison de la rue Champfleury près du Louvre, au mois de juillet de l'an 1573. Il était âgé de 41 ans. Ses œuvres, réunies après sa mort, furent publiées par son ami Charles de la Mothe, en 1574 (1).

Elles eurent un tel succès qu'on les réimprima en 1583 et en 1597. En 1870, Marty Laveaux, et plus récemment encore M. Ad. van Bever en donnèrent deux bonnes éditions, l'une complète (2) et l'autre partielle (3). La der-

(1) *Les œuvres et Meslanges poetiques d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin. Premier volume.* A Paris, ches Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, in-4°.

(2) *Les Œuvres et Meslanges poetiques d'Estienne Jodelle sieur du Lymodin avec une Notice biographique et des Notes*, par Ch. Marty-Laveaux. Paris, Alph. Lemerre, MDCCCLXX (1870), 2 vol. in-8°.

(3) *Les amours et autres poésies d'Estienne Jodelle*, etc.

nière est précédée d'une notice de Colletet et enrichie de notes et de pièces inédites qui en font un recueil très précieux à consulter.

On l'a dit justement, peu de poètes connurent une renommée égale à celle de Jodelle et furent victimes d'une chute plus soudaine et plus profonde (1).

Il n'y eut pas tant de sa faute que de celle de ses amis qui ne publièrent que ses premiers vers et perdirent le reste.

Les protestants, il faut le dire, firent plus par leurs criailleries, pour maintenir la gloire qu'il acquit de son vivant, que ses admirateurs. Par la suite, ils eurent lieu de se repentir d'un si fâcheux zèle et l'on peut les soupçonner d'avoir détruit tout ce qui entretenait la mémoire du poète.

Jodelle ne les avait d'ailleurs pas épargnés, montrant un grand courage en publiant une série de trente-six sonnets qui resteront comme une des plus violentes satires qu'on ait dirigées contre eux. Aussi bien est-ce avec un *Cantique chrestien* d'une belle venue le seul témoignage d'inspiration catholique que nous puissions trouver dans son œuvre.

publiés sur les éd. origin. et augm. de pièces rares ou inédites. Paris, E. Sansot, 1907, in-18.

(1) L. Becq de Fouquières : *Œuvres choisies des poètes français du* XVIe *siècle, de contemporains de Ronsard*, etc. Paris, Charpentier, 1880, in-18.

CANTIQUE CHRESTIEN

O grand Dieu souverain, dont la divinité,
Chrestiens, nous adorons sous triple vanité,
Qui as pour ton palais ceste vouste etherée,
Où des Anges te sert la troupe bienheurée :
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce divin chef-d'œuvre admirable à nos yeux :
Qui tournes d'un clin d'œil ceste grand'masse ronde,
Qui lance de ta main le foudre par le monde,
Pardonne nous, Seigneur, et noz pechez lavant,
En ta juste fureur ne nous va poursuivant.

Que si tu mets nos faits en égale balance,
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu vivant animé contre nous ?
Rien ne se sauvera de ta fureur divine,
Non pas mesme du Ciel l'Eternel machine.

Car où est celuy-là qui ne soit criminel
Par son propre péché, ou par l'originel ?
Mais bien tu es celuy Dieu facile et ployable,
Qui es egalement et juste et pitoyable
Qui donnes le loyer plus grand que le bien faict,
Et la punition moindre que le forfait :
Aussi ta piété nos offenses surpasse :
Et donner au non digne est digne de ta grace,
Bien que dignes assez nous nous pouvons nommer,

Si dignes tu nous fait, et nous daignes aimer.
Doncques regardes nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme serviteurs ou soit comme coulpables :
Coulpables sommes nous, si ta severité
Regarde seulement à nostre iniquité :
Mais si tu as egard a la noble nature
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes serviteurs et fils d'adoption,
Dont, hélas ! d'autant plus coulpable est nostre race,
Nous ayant le peché privez de ceste grace :
Mais par la grace soit le peché surmonté,
Et croisse en nos forfaits l'honneur de ta bonté.
Car soit que ta sagesse, ou soit que ta puissance
Veuille autrement de soy nous donner cognoissance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous :
Et cest amour là, Sire, est aimable sur tous,
Qui a peu le Seigneur du Ciel faire descendre,
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre
Pour laver nos pechez, par l'onde et par le sang,
Que le fer inhumain fit sortir de ton flanc :
Ainsi ta piété et ton amour (ô Sire)
Fait que vainqueur du mal nostre bien se peut dire.
O amour, ô pitié soigneuse de nos biens,
Qui serve de tes serfs t'es faite pour les tiens :
O amour, ô pitié de nous mal recogneüe,
Que nous avons quasi par nos pechez vaincüe,
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur :
Affranchi nous, Seigneur, de l'odieux service
Qui nous a si long temps fait esclaves du vice :
Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir,
Et fay de ton amour croistre en nous le desir,
Afin qu'ayant parfait le cours de nostre vie,
Lors que devant son Roy l'ame sera ravie
De ton partage heureux jouissant avec toy,
Tu luy sois comme pere et non pas comme Roy.

CONTRE LES MINISTRES DE LA NOUVELLE OPINION (1)

I

Ne m'est-ce assez, helas ! puis qu'il faut commencer
Par regret sur un temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouvelle injuste et feinte,
L'usance antique et droite et vraye s'effacer ?

Voir tel erreur sans choix et sans pois s'embrasser
Par pique, ou dol, ou foy legerement etreinte,
Et voir la foy, la loy, l'amour, la juste crainte,
Presqu'avec tout l'estat des François renverser ?

Voir les champs, les citez, de leur Roy plus voisines,
Pleines de sang, de feus, de vols, et de ruines,
Qu'on couvre à faux du nom tant de Dieu que du Roy ?

Sans voir, las ! que deja par deux fois sur sa teste,
La France ayant bien peu prevoir telle tempeste,
Sans remede et sans yeux l'attende ainsi sur soy.

II

Un fort et seur esprit se renforce et soulage,
Tan plus son sort jaloux luy presente d'assaux,
Comme on feint qu'un Hercule en ses divers travaux
Contre l'aspre rancueur de Junon s'encourage.

(1) Dans les éditions complètes du poète, ces sonnets sont au nombre de *trente-six*.

Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage
Pourroit brasser de soy, de leurs meurtriers loyaux
Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courage :

Questant sains et dispos, jusques au bandement
Entrer de tous mes nerfs, jusqu'à l'épanchement,
Dernier de tout mon sang, jusqu'au soupir extreme,

Je n'y vueille ce corps et ceste ame opposer,
Et sur tous, qui plus est, toute l'ame epuiser,
Pour sauver contre eux tous le sauveur de nous mesmes.

III

Que de ce siècle horrible on me peigne un tableau,
Par ordre y ordonnant l'estrange mommerie
Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
De son contraire ait pris le masque et le manteau.

Aux peuples et aux Rois dessous maint faux flambeau
Qui les yeux eblouit et les cœurs en furie,
Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
Conduite, et pour mouman porte à tous un bandeau :

L'injustice prendra le beau masque d'Astrée,
En science sera l'ignorance accoustree,
Sous le masque de Christ, d'Humblesse et Charite,

Satan, ambition, sedition felonne
Marcheront, et n'estoit la chance que Dieu donne
Leurs faux dez piperoyent tout heur et verité.

IV

Tous les saincts mandemens, que nostre foi chrestienne
Commande de garder, sont de la vieille loy
Fors un, que Jesus-Christ à l'exemple de soy,
Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne,

C'est que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy,
Ces troubleurs de repos, ces ebranleurs de foy,
Les vrais restaurateurs de l'Eglise ancienne

Réserver la vengeance, ô Dieu, pour eux prier
Qui affligent, sans fin dessous les Rois plier,
Fussent-ils tyrans, est-ce ou s'armer ou ecrire

Cent libelles vilains ? se filler son cordeau,
Se faire des mutins le chef et le bourreau,
Est-ce suivre de Christ et pour Christ le martyre ?

(Œuvres et meslanges poétiques, 1574.)

ANTOINE DE BAIF

Une critique a dit (1) : « La grande renommée de Baïf ne lui survécut pas et quelques-uns même de ses contemporains devancèrent à son égard les sévérités de la postérité. Sauf le petit volume des *Mimes* (2) qui eut quatre éditions dans les trente années qui suivirent, ses œuvres ne furent jamais remises sous presse. »

Depuis, on a tenté deux fois la publication partielle et totale de ses ouvrages sans que l'opinion ait changé en rien à son égard. Pour quelqu'un de récent, il demeure le lourd pédant, bourré de latin et de grec qui s'efforça en vain d'introduire dans notre métrique des vers mesurés à la façon des anciens, tout en s'adonnant aux réformes orthographiques les plus bizarres et partant les moins justifiées.

Baïf ne mérite pas l'oubli ou le mépris dans lequel il est tombé. Son œuvre un peu confuse contient par cela même des beautés qu'un amateur éclairé de notre poésie ne peut pas dédaigner.

Il était le fils naturel, mais légitimé, de Lazare de Baïf et il avait vu le jour à Venise, en février 1532. Tout jeune,

(1) Becq de Fouquières. Voyez : *Poésies choisies de J. A. de Baïf, suivies de poésies inédites, publiées avec une notice sur la vie et les œuvres de Baïf, des appendices bibliographiques, des spécimens des Etrennes et des Chansonnettes, un tableau de la prononciation au* XVI*e siècle, des notes et des index*, etc. Paris, Charpentier, 1874, in-18.

(2) *Les Mimes*, etc. Paris, Mamert Patisson, 1597, in-12 ; Tolose, Jean Jagourt, 1608, 1612 et 1619, in-12.

il reçut les leçons de Daurat et prit place parmi les compagnons de la Pléiade. Son histoire est brève. A la mort de son père, qui survint en 1547, alors qu'il n'était encore qu'écolier, il devint secrétaire de la Chambre du roi. On dit que Charles IX le tint en particulière estime et assura son sort.

Le premier en France il conçut la création d'une Académie où la musique et la poésie seraient également représentées et fonda, vers 1571, celle dite des Valois, qui tint d'abord ses assises dans sa propre maison des Fossés-Saint-Victor (1) et ensuite dans le cabinet du roi.

Selon Guillaume Colletet (2), qui fournit sur cette intéressante fondation de curieux documents, elle réunissait Pierre de Ronsard, Guy de Pibrac, Philippe des Portes. du Perron et plusieurs autres beaux esprits du siècle. Elle disparut vers 1584, faute de moyens d'existence, et peut-être aussi parce que la division en ces temps troublés s'était mise parmi ses membres.

Baïf qui n'avait réalisé cette docte assemblée que pour mieux poursuivre sa tâche d'allier les vers et la musique en un rythme commun. publia plusieurs recueils de poèmes. On en a dressé diverses fois la bibliographie et voici, croyons-nous, la meilleure liste que nous en puissions fournir :

Le Ravissement d'Europe, etc. Paris, Vve Maurice de la Porte, 1552, in-8° ; *Les amours de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Vve Maurice de la Porte, 1552, in-8° ; Quatre *livres de l'amour de Francine*, Paris, André Wechel, 1555, in-8° ; *Chant de joie du jour des espousailles de François roi daufin et de Marie Royne d'Ecosse*, Paris, André Wechel, 1558, in-4° ; *Le premier livre des météores*, Paris, R. Estienne, 1567, in-4° ; *Le Brave, comédie jouée devant le roy en l'hostel de Guise à Paris, le 28 janvier 1567*. Paris, R. Estienne, 1567, in-8° ; *Imitation de quelques chants de l'Arioste par divers poètes françois*, etc. Paris, Lucas Breyer, 1572, in-8° ; *Œuvres en*

(1) Elle occupait alors, les nos 23 et 25 de la rue dite des Fossés-Saint-Victor. Après la mort de Guillaume de Baïf, fils de notre poète, elle fut occupée par les dames Augustines anglaises qui la firent rebâtir en 1639. C'est dans ce couvent qu'a été élevé Georges Sand.

(2) *Vie des poètes françois.*

rimes de Baïf (*Les Amours, les Jeux, les Passe-tems*). Paris, Lucas Breyer, 1572-1573, 4 vol. in-8° ; *Complainte sur le trespas du feu roy Charles IX*. Paris, Frédéric Morel, 1574, in-4°; *Etrènes de poezie fransoèze en vers mezurés*. Paris, Denys du Val, 1574, in-4° ; *Première salutation au roy sur son avènement à la couronne de France*. Paris, Fr. Morel, 1575, in 4° ; *Seconde salutation au roy entrant en son royàume*, Paris, Fr. Morel, 1575, in-4°; *Epistre au roy*, etc., *pour l'instruction d'un bon roy*, Paris, Fr. Morel, 1575, in-4° ; *Les Mimes, enseignemens et proverbes*. Paris, Lucas Breyer, 1576, in-16, et Paris, Mamert Patisson, 1597, in-12, etc.

Les dernières années du poète furent médiocres. Il mourut d'une maladie dont il ressentit les effets pendant dix-huit années, le 19 septembre 1589, âgé de 58 ans et 7 mois.

Les poésies religieuses de Antoine de Baïf, qui consistent pour la plupart en psaumes ont été publiées pour la première fois par M. Becq de Fouquières dans l'édition des œuvres choisies de ce poète (1). Elles sont extraites du Ms. 19140 de la Bibliothèque Nationale.

(1) Ed. citée.

LES PSAUMES (1)

PSAUME VIII

Domine Dominus noster.

Seigneur, notre Seigneur,
O que ton nom est grand par sus toute la terre!
Le los de ton honeur
Est par dessus le ciel qui tout le monde enserre.
Le los de ton pouvoir,
La bouche des enfans qui sont à la mammelle
Le fait ouïr et voir
Devant tes ennemis pour domter le rebelle
Et le vangeur defait.
Moi, je contemplerai des cieux le bel ouvrage
Tel que tes doits l'ont fait,
La lune et les flambeaux dont tu fis l'equipage.
Qu'est ce l'home mortel,
Que tu as bien d'ai]gné en avoir souvenance?
Le fils de l'home est tel,
Et si (2) l'as visité de ta grand providence.
Un peu moindre qu'un dieu
Tu l'as rendu, l'ornant d'honeur et gloire grande.
Tu l'as mis au milieu

(1) Manuscrit 19 140.
(2) Et pourtant.

Des euvres de tes mains pour seigneur qui commande.
Tout à ses piés soumis,
Hardes (1), haras, troupeaux, et les bestes sauvages,
En son pouvoir tu mis,
Oyseaux qui hantent l'air et poissons des rivages.
Tu le fis possesseur
De tout ce qui des mers par les grans routes erre.
Seigneur, notre Seigneur,
O que ton nom est grand desus toute la terre !

PSAUME XXXVIII (XXXVII)

Domine ne in furore.

Seigneur en ta fureur ne me viens pas reprendre :
Ne viens en ton courroux compte me faire rendre
De ce que j'ai failli.
Tes fleches trop avant dedans moi descendues,
Et tes pesantes mains de sur moi étendues,
Mon cœur m'a défailli.

Je n'ai desur ma chair nulle entiere partie ;
Par ton ire sur moi trop griéve apesantie,
En tous mes pauvres os,
(De mes pechés commis tant est grosse la somme,
Tant est grief mon forfait), o moi, malheureux home !
Je n'ai paix ni repos...

Las ! j'en suis tout vousté ; mon echine courbée
Je n'en puis redresser ; ma face en est plombée ;
Triste on me voit marcher.

(1) Troupeaux de bêtes sauvages (Becq de Fouquières).

D'une fiévreuse ardeur mes entrailles bouillonent ;
De grand mal que je sens tous mes membres s'étonent,
Rien n'est sain de ma chair...

Mon cœur mal asseuré deçà delà tournoie.
Ma force m'a laissé ; m'abandonant m'éfroie
De mes yeux la clerté.
Amis et compagnons loin de mes coups se tienent,
Mes plus proches perdus aupres de moi ne vienent,
Me laissent écarté...

Ne me laisse, ô Seigneur, en si grande misère.
O mon Dieu, loin de moi ne va pas te retrére (1) :
À toi seul j'ai recours.
Donc de me subvènir fais toute diligence;
Hâte toi pour mon bien ; à mon aide t'avance,
Seigneur de mon secours.

(1) Retraire, retirer.

AMADIS JAMIN

Amadis Jamin naquit à Chaource, aux environs de Troyes, en 1538, suivant les uns, en 1540, selon les autres. Son père occupait la charge de prévôt dans sa ville natale. De bonne heure il connut Ronsard, lequel, au dire de Claude Binet « le nourrist page » et le fit instruire. Il eut des maîtres illustres tels Dorat et Turnèbe. Quand il eut acquis quelque culture, Ronsard lui fit obtenir la charge de secrétaire et de lecteur du roi Charles IX. On prétend qu'il voyagea, parcourut la France et poussa jusqu'en Asie. Après la mort de son bienfaiteur, il se retira dans sa ville natale où il mourut vers 1592. C'est là toute son histoire où du moins ce qu'on en connait. Le reste est affaire d'interprétation de ses vers. Ses œuvres poétiques parurent, en 1575 (1), en 1579, en 1582 et en 1584 (2). Elles se composent de cinq livres et leur diversité fait, en partie, leur mérite. Comme tous les poètes contemporains, il a célébré l'amour et mille futilités, mais il a su s'élever jusqu'au ton le plus noble dans la satire et la poésie chrétienne. Ces dernières productions sont contenues dans un recueil rare et recherché, publié à Paris, par Robert Le Mangnier en 1584. Sous ce titre : *Le second volume des*

(1) *Les Œuvres poetiques d'Amadis Jamyn*. Paris, Mamert Patisson (ou Robert le Mangnier), 1575, in-8°.

(2) Il en existe une réimpression partielle. Voyez : *Œuvres poétiques de Amadis Jamyn, avec sa Vie par Guillaume Colletet d'après le Ms. incendié au Louvre et une introduction par Charles Brunet.* Paris, L. Willem, 1878, 2 vol. in-12.

Œuvres d'Amadis Jamin, il forme le complément des éditions de 1575, de 1579 et de 1582.

Amadis Jamin est un écrivain gracieux et inventif. Selon la juste expression d'un critique, il n'a ni l'éclat, ni la force de Ronsard, mais il en est le charmant reflet. Cette élégance et cette noblesse d'esprit qu'il tient d'un Maître dont il fut le meilleur disciple l'ont fait prendre parfois pour une des étoiles de la Pléiade.

ODE CHRETIENNE

Qui sera mon secours
En l'enuy de mes jours ?
Escoute ma parolle ?
O Jesus, et consolle
Mes esprits amoureux.
Montre ta face clere,
Rends mes yeux bienheureux
Par ta saincte lumiere.

Mon cœur est un amant
Qui te suit ardemment :
Tu es aussi de mesme
Amant de ce qui t'aime.
Vien la voie arrouzer
Dont s'altere mon ame :
Seul tu peux apaiser
Le desir de ma flame.

Tu ne sçaurois haïr
L'ame qui veut jouïr
De ta grace promise,
Et qui tient sa franchise
De ton sang precieux.
Donq pourquoy ne sent-elle
De ces biens gracieux
La douceur immortelle.

Ah ! pourquoy laisses-tu,
Sans monstrer ta vertu,
Mes prieres trompées
Estre au vent dissipées ?
Tant de cris espandus
Au milieu de mes plaintes
Sont-ils en vain perdus ?
Les amours sont-ce fainctes ?

Mais tu as beau tenter,
Genner et tourmenter
D'une amour soucieuse
Mon ame desireuse :
Elle ne cessera
D'aimer ce qui la pousse,
Et languissant, dira,
Languir est chose douce.

(*Le second volume des Œuvres d'Amadis Jamyn, 1584.*)

PHILIPPE DESPORTES

Dans un temps où il n'y eut guère de place que pour une servile imitation de Ronsard, Philippe Desportes trouva le moyen d'être personnel. Sa poésie qui a sur celle de la Pléiade l'avantage d'être naturelle, et partant, dépourvue des néologismes qui compromirent la beauté de cette dernière, inaugure un genre nouveau. Tout italianisme mis à part, son art correct servit à Malherbe, et l'on a lieu de s'étonner que le bonhomme normand, convive de l'abbé de Tyron, préférât un jour son potage à ses psaumes. Sans Desportes, l'évolution de Malherbe eût peut-être été incomplète.

En tout cas, elle n'autorisa nullement les méchants vers de Boileau que l'on connait.

A la fin du XVIe siècle, il y a deux courants : l'un, gréco-latin, entraine les derniers élèves de Ronsard ; l'autre, capricieusement attardé aux rives italiennes, séduit les esprits novateurs par le charme des paysages qu'il reflète et par le rythme de ses eaux. Desportes, pour ne point suivre le premier, conduisit le second. Avant que Malherbe vint et fût sacré poète officiel, il avait épuisé sur le luth les chants tantôt sacrés, tantôt profanes où s'étaient complues son imagination et sa mélancolie aristocratiques.

Il était né en 1546, à Chartres. Les ressources des siens étaient médiocres et rien, sinon sa vive intelligence et la souplesse de son caractère, ne le prédisposait à connaitre l'éclat soudain d'une grande destinée. Il débuta jeune, chez un procureur dont il séduisit la femme. Tallemont, qui rapporte tout au long son aventure, raconte qu'il fut congédié avec si peu de cérémonie qu'il

ne se flatta pas de faire connaitre à sa famille les suites de sa bonne fortune.

Il erra pendant quelque temps à travers la France et l'espoir qu'il eût de glaner quelque emploi à la Cour lui fit trouver sa voie. Il devint secrétaire de l'évêque du Puy et ce fut là l'origine de son crédit. Il voyagea et acquit de multiples connaissances. Son goût des belles lettres se forma en même temps qu'il prit les airs de la haute société. D'humeur égale, complaisant pour les grands, affable pour les humbles, il trouva des appuis là ou d'autres auraient rencontré des compétiteurs. Personne ne se plaignit jamais de sa réussite, et quand il eut gagné successivement les bonnes grâces de Charles IX et de Henri III, il fut sans doute le seul à s'étonner de sa soudaine omnipotence.

Quoiqu'il n'ait pas pris les ordres, il obtint les abbayes de Tiron, des Vaux de Cernay, de Josaphat et enfin de Bonport en Normandie, la plus riche de toutes. Ainsi l'on peut dire qu'il fut l'abbé le mieux renté de France. On comprend qu'après la mort de Henri III, ce protégé des Valois ne se soit pas rallié tout de suite au panache blanc du roi de Navarre.

Obligé de fuir Bonport, à l'approche du Béarnais, il quitta la crosse et aida Villars à défendre Rouen. La ville, dit-on, résista à tous les assauts et ne céda que librement, lorsque Henri vit toute la France reconnaître son pouvoir et qu'il se fut engagé à rendre à M. de Tiron ses bénéfices. Desportes ne survécut d'ailleurs pas longtemps à cette victoire sur son nouveau maitre, et il s'éteignit le 5 octobre 1606, dans son abbaye de Bonport, laissant une grande réputation de vertu que n'avait obscurcie ni son indulgence excessive pour les excès des Valois ni la frivolité de son génie.

Ses œuvres, publiées en 1573 (1), et maintes fois réimprimées, offrent le plus singulier mélange de pièces légères et de poèmes édifiants qu'il soit possible de trouver dans le bagage d'un poète.

Ses *Poésies chrétiennes*, les seules que nous retiendrons ici, sont généralement regardées comme le produit

(1) *Les Premières œuvres de Philippe Desportes*, Paris, Robert Estienne, 1572, in-4° (Réimp. en 1579, en 1600, en 1611, etc.).

de sa vieillesse. Elles furent composées à Bonport, et on les confond assez facilement avec ses psaumes dont les soixante premiers parurent en 1591, chez du Petit-Val (1).

« Pourtant, écrit un de ses meilleurs biographes, quand on suit chronologiquement les travaux du poète, on voit qu'il a eu en tout temps de pieuses inspirations. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il avait touché la harpe sainte ; pendant ses jours de bonheur et d'ivresse, il la reléguait dans un coin pour la reprendre aussitôt, dès que la fatigue et l'ennui voilaient à ses yeux les riantes perspectives où se complaisait son imagination. Plusieurs morceaux religieux qui terminent l'édition de 1579 manquent à l'édition de 1573. D'année en année, le poète augmentait son pieux recueil (2) ». N'était-ce pas la mode alors de mêler la dévotion à la plus extrême licence, et doit-on s'étonner que Desportes affectât à son tour, le caractère de la piété, après avoir montré celui du libertinage ? D'ailleurs, ses pieuses compositions sont, sans conteste, parmi les meilleures, sinon les plus émouvantes, qu'il tira jamais d'une muse tout à la fois galante, enjouée et pleine de ferveur.

(1) *Soixante Pseaumes de David.* Rouen, du Petit Val, 1591, in-4°, et Paris, Mamert Patisson, 1592, in-4°. Par la suite, le poète les réimprima plusieurs fois, en les augmentant considérablement. Voyez : *Cent pseaumes de David, mis en vers français*, etc., *avec quelques cantiques de la Bible et autres Œuvres chrestiennes.* Paris, Mamert Patisson, 1598, in-8° ; *Les CL Pseaumes de David*, etc.. Paris, Abel l'Angelier, 1603, in-8° ; *Les mêmes*, Paris, Vve Mamert Patisson, 1604, in-12 ; *Les mêmes, avec chant et musique.* Paris, Ballard, 1624, in-8°

(2) Introduction aux *Œuvres de Philippe Desportes*, par Alfred Michiels, Paris, Delahays, 1851, in-12.

A LA FRANCE (1)

Du sommeil qui te clost les yeux et la pensée,
Sus, reveille-toy, France, en ceste extremité !
Voy le ciel contre toy par toy mesme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es blessée.

C'est assez contre toy ta vengeance exercée,
C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté,
Et quand ton cœur felon n'en seroit contenté,
Pourtant de t'affoller tu dois estre lassée.

Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,
Or, tu es sa risée et soumise au danger,
Tandis que dessus toy tu t'acharnes cruelle.

Qu'il sorte pour domter ton cœur envenimé
Et fasse comme on voit un grand loup affamé,
Qui de tout un troupeau separe la querelle.

PLAINTE

Depuis six mois entiers que ta main courroucée
Se retira, Seigneur, de mon ame oppressée
Et me laissa debile au pouvoir des malheurs,

(1) Imité d'un sonnet de Guidiccion qui débute par ce vers :
Lal pigro e grave sonno ove sepolta ; etc.
(Note de Alf. Michiels).

J'ay tant souffert d'ennuis, qu'helas ! je ne puis dire
Comment mes tristes yeux aux pleurs ont pu suffire,
Aux complaintes ma bouche et mon cœur aux douleurs.

Je n'y vois point de cesse, et ma peine cruelle,
Que le temps deust vieillir, sans fin se renouvelle,
Poussant maint rejetton espineux et tranchant ;
Une nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le deconfort me suit encor que je le fuye,
Et la raison me fuit plus je la vays cherchant.

O Dieu ! mon seul refuge et ma guide asseurée
Peux-tu voir sans pitié la brebis esgarée,
Estonnée, abbatue, à la merci des sens,
Qui, comme loups cruels, taschent de s'en repaistre ?
Presque le desespoir s'en est rendu le maistre,
L'effrayant de regars et de cris menaçans.

N'abandonne ton œuvre, ô Dieu plein de clemence !
Si je t'ay courroucé par trop d'impatience,
Plaignant de mes plus chers l'infortuné trespas ;
Si je me suis matté d'excessive tristesse,
Excuse des mortels l'ordinaire foiblesse :
Seigneur, tu es parfait et l'homme ne l'est pas.

Toy mesme, ô souverain, nostre unique exemplaire,
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle et defiguré,
Ne te peus garantir de ces piteux allarmes ;
Les soleils de tes yeux furent baignés de larmes,
Et du Dieu de la vie un corps mort fust pleuré.

Moy donc qui ne suis rien qu'un songe et qu'un ombrage
Se faut-il estonner, en ce terrible orage,
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté ?
Si pour un de tes pleurs j'ay versé des rivieres,
Toy, soleil flamboyant, seul pere des lumieres,
Moy, nuage espaissi, moite d'obscurité ?

Quand de marbre ou d'acier mon ame eust été faite,
Las ! eussé-je peu voir tant d'amitié desfaite,
Sans me dissoudre en pleurs, sans me deconforter ?
Voir de mon seul espoir les racines seichées
Et les plus vives parts de moy-mesme arrachées
Mon cœur sans se douloir l'eust-il peu supporter ?

Je n'y pense jamais (et j'y pense à toute heure)
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Apres vous, chers esprits, me retient tant ici.
J'estoy premier entré dans ce val miserable :
Il me semble, ô Seigneur ! qu'il estoit raisonnable
Que, le premier de tous, j'en deslogeasse aussi.

Mais en tous ces discours vainement je me fonde ;
Tu les avois prestez et non donnez au monde,
Et as pu comme tiens à toy les retirer.
Helas ! je le sçay, mais ma foible nature
Trouve pourtant, Seigneur, ceste ordonnance dure,
Et ne peut sur son mal d'appareil endurer.

Plaise-toy l'augmenter de force et de courage ;
Sers de guide à mes pas, sens l'ombre et le nuage,
Qui m'a faict esgarer si long-temps de mon bien,
Et surtout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance
Ou moins de passions, ou plus de patience,
Afin que mon vouloir ne s'esloigne du tien.

Donne que les esprits de ceux que je soupire
N'esprouvent point, Seigneur, ta justice et ton ire ;
Rens-les purifiez par ton sang precieux,
Cancelle leurs pechez et leurs folles jeunesses,
Fay-leur part de ta grace et, suivant tes promesses,
Ressuscite leurs corps et les mets dans les cieux.

SONNETS

I

Depuis le triste point de ma fresle naissance,
Et que dans le berceau, pleurant je fus posé,
Quel jour marqué de blanc m'a tant favorisé
Que de l'ombre d'un bien j'aye eu la jouissance ?

A peine estoient seichez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau, je me veis exposé,
D'amour, de la fortune et des grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompense.

J'en suis fable du monde, et mes vers dispersez
Sont les signes piteux des maux que j'ay passez,
Quand tant de fiers tyrans ravageoyent mon courage.

Toy qui m'ostes le joug et me fais respirer,
O Seigneur ! pour jamais vueille-moy retirer
De la terre d'Egypte et d'un si dur servage.

II

Le jour chasse le jour, comme un flot l'autre chasse ;
Le tems leger s'envolle, et nous va decevant,
Miserables mortels, qui tramons en vivant,
Desseins dessus desseins, fallace sur fallace.

Le cours de ce grand ciel qui les astres embrasse,
Fait que l'âge et le temps passent comme le vent ;
Et sans voir que la mort de pres nous va suivant,
En mille et mille erreurs nostre esprit s'entrelasse.

L'un, esclave des Grands, meurt sans avoir vescu ;
L'autre de convoitise ou d'amour est vaincu :
L'un est ambitieux, l'autre est chaud à la guerre.

Ainsi diversement les desirs sont poussés ;
Mais que sert tant de peine, ô mortels insensés ;
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

III

Chargé de maladie et plus de mon offence,
O Seigneur ! tu me vois dans un lict perissant ;
Ma vigueur diminue, et ma douleur croissant
Fait chacun s'estonner de ma grand'patience.

Continue, ô mon Dieu ! donne moy ta puissance
De supporter ce mal, qui le corps va forçant,
Et fay que mon esprit soit tousjours benissant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire et ta clemance.

Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuisez,
Pour rendre avec mes pleurs mes pechez arrosez,
Et les lave en ton sang avant que je trespasse.

Je ne demande point de vivre plus long-tans,
Du monde et de ses jeux mes desirs sont contans ;
Assez j'auray vescu si je meurs en ta grace.

IV

Si mes ans les plus beaux helas ! trop mal perdus
Au volage apppetit d'amour et d'une dame,
Plein de chaude esperance et d'amoureuse flamé,
A ta gloire, ô Seigneur ! eussent esté rendus ;

Mes soupirs et mes cris ne seroyent entendus
Maintenant, que trop tard le repentir m'entame,
Et ces vers, messagers de l'erreur de mon ame,
Seroyent en ton honneur çà et là respandus.

Au moins puis qu'à la fin sorti de servitude,
Je cognoy ma sottise et leur ingratitude,
Parfais en moy, Seigneur, ce qu'as bien commencé.

Ta bonté pour jamais de leurs fers me delivre,
Et le reste des ans que tu me feras vivre,
En si sterile champ ne soit ensemencé.

V

Helas ! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'advouë, ô Seigneur ! mon martyre est bien doux ;
Mais si le sang de Christ a satisfaict pour nous,
Tu decoches sur moy trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu ? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux ;
Sois moy donc pitoyable, ô Dieu ! pere de tous,
Car où pourray-je aller si plus tu me rejettes ?

D'esprit triste et confus, de misere accablé,
En horreur à moy-mesme, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes piés ; soy-moy doux et propice !

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints et couvers
Du beau sang de ton Fils, ma grace et ma justice (1).

VI

La vie est une fleur espineuse et poignante,
Belle au lever du jour, seiche en son occident ;
C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent,
C'est une nef rompue au fort de la tourmente.

L'heur du monde n'est rien qu'une roue inconstante,
D'un labeur eternel montant et descendant ;
Honneur, plaisir, proflct, les esprits desbordant,
Tout est vent, songe et nue et folie evidente.

Las ! c'est dont je me plains, moy qui voy commencer
Ma teste à se mesler, et mes jours se passer,
Dont j'ay mis les plus beaux et ces vaines fumées ;

Et le fruict que je cueille, en que je voy sortir
Des heures de ma vie helas ! si mal semées,
C'est honte, ennuy, regret, dommage et repentir.

VII

Quand le Verbe eternel, par qui tout est formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie,
Trois disciples secrets, pleins d'amour infinie,
Dedans un monument ont son corps enfermé.

(1) Traduit d'un sonnet italien de F. Molza. (Note de Alf. Michiels.)

Mais avecques ce corps de ton fils bien-aimé
Fut enterré ton cœur, ô dolente Marie !
De tes yeux ruisselans la splendeur fut ravie,
Et de mille couteaux ton esprit entamé.

Le ciel, les elemens alors tous se troublerent,
De ce grand univers les fondemens tremblerent,
Et le soleil luisant esteignit son flambeau.

O secret que les sens ne sçauroient bien entendre !
Celuy qui comprend tout, et ne se peut comprendre,
Est clos pour nos pechez dans un petit tombeau !

ODE

Arrière, ô fureur insensée,
Jadis si forte en ma pensée
Quand d'amour j'estois allumé !
Rempli d'une flamme plus sainte,
Je sens maintenant toute estainte,
L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours et d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop plein de jeunesse folle,
Perdre tems, labeurs et parole,
Pour le corps, l'ombrage suivant.

Seigneur, change et monte ma lyre ;
Afin qu'au lieu du vain martyre,
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle ravisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merveilles,
Quand de rien tu formas les Cieux.

O Pere, à toy seul je m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'elever le regard si haut ;
Et, te descouvrant mon offence,
J'invoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout défaut.

Si je suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta justice,
Comme j'en ay parfaicte foy ;
Si je ne suis que pourriture,
Pourtant je suis ta creature,
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.

Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que je sois miserable,
Monstre-toy gracieux et doux ;
Ne me chastie en ta colere :
Car, hélas ! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux ?

Le ciel, qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant devant ta face,
S'il te cognoissoit irrité ;
Et des anges la troupe sainte
N'oseroit paroistre, en la crainte
De ta juste severité.

C'est toy, qui d'une main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner ceste masse ronde ;
La flamme, l'air, la terre et l'onde,
Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as point de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier,

Ton doigt ce grand Univers range,
Et, bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asseurée,
Et quand plus n'aura de durée,
Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin, ny terme,
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur ceste parole
Que je m'asseure et me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy ;
C'est elle qui me fortifie
Et qui fait qu'ainsi je me fie
En Christ, mon sauveur et mon roy.

Fondé sur chose si certaine,
Auroy-je une esperance vaine ?
N'auroy-je ce qu'ay désiré ?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parole est mon asseurance :
Sçauroy-je mieux estre asseuré ?

C'est pourquoy desjà j'ose dire
Que rien n'a pouvoir de me nuire,
Le peché, l'enfer ny la mort.
Ta bonté me donne courage ;
Qui peut m'asseurer davantage
Qu'un Dieu si puissant et si fort ?

Continue, ô Dieu ! continue,
Afin que ta force connue
Soit tousjours mon seul argument ;
Délaissant les faulses louanges
De mille et mille dieux estranges
Que j'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers desormais j'efface
Tant de traits d'ardeur et de glace ;
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'une beauté mortelle,
Qui, par quelque douce cautelle,
Auroient sçeu mes sens enchanter.

Je m'en repens, rouge de honte,
Quand je mets quelquefois en conte
Tant de propos que j'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passées,
Tant et tant d'errantes pensées,
Et de cris si mal entendus.

Ores, troublé de jalousie,
Ore, ayant dans la fantaisie,
Quelque autre elancement nouveau,
Selon que les vagues soudaines,
De mille tempestes mondaines
Agitoyent mon foible cerveau.

La mer qui gronde et se courrousse,
Quant maint vent la pousse et repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme je portois dans la teste
Durant l'amoureuse tempeste
D'orageux tourbillons enclos.

Soit qu'on veit la belle lumiere
Ou soit que la nuict coustumiere
A son tour se vinst presenter,
Jamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine
Obstinée à me tourmenter.

Mais quoy ? veux-je faire revivre
Les morts dont ta main me delivre ?
Veux-je me plaindre une autre fois ?

Et par mes accens lamentables,
Tascher à rendre pitoyables,
Les monts, les rochers, et les bois ?

Las ! non ; mais plein de repentance,
J'en veux perdre la souvenance,
Et l'avoir tousjours en horreur :
O Seigneur ! à qui je m'adresse,
Ne souffre, hélas ! que ma jeunesse,
Retombe plus en ceste erreur.

Un cœur net en moy renouvelle,
Afin que plus je ne chancelle,
Suivant mon instinct vicieux ;
Et quelque chose que je face,
Baille-moi pour guide ta grace,
Qui m'adresse au chemin des Cieux.

Fay que mon luth tousjours te sonne ;
Fay que mon doigt rien ne fredonne,
Que tes œuvres grans et parfaicts ;
Que ma bouche se tienne close,
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faicts.

(*Premières Œuvres chrestiennes*, éd. de *1579*
et de *1611*, etc.)

JEAN-BASTIER DE LA PÉRUSE

Jean Bastier de la Péruse naquit vers 1530, en Angoumois. Il fit ses études à Paris et devint le condisciple et l'ami de Ronsard, de Baïf et de Jodelle. A l'imitation de ce dernier, il composa une *Médée* qui fut représentée, avec succès, en 1553, par les confrères de la passion. Il mourut, ayant à peine terminé ses études de droit, près de Poitiers, en 1555. On a de ce poète qui ne vit pas finir sa vingt-cinquième année, un recueil de poésies lyriques. Il fut imprimé avec sa tragédie à Poitiers en 1556, et à Paris en 1573 (1). M. Gellibert de Séguins en a donné une édition nouvelle en 1867 (2). La Péruse était vraiment né à la poésie. Ses vers ont de la grâce, de la fraîcheur, du sentiment, et témoignent parfois d'une discrète piété.

(1) Voy. *La Médée*, etc., *et autres poésies de Jean de la Peruse*, Poitiers, Marnefz et Bouchetz fr., 1556, in-4° ; *Les Œuvres de Jean de la Péruse*, etc.. Paris, Nicolas Bonfons, 1573, in-16.

(2) *Œuvres poétiques de Jean Bastier de la Péruse*, 1529-1554, etc., Paris, Jouaust, 1878, in-8°. Le même érudit avait publié, précédemment dans le *Trésor des pièces Angoumoisines*, (1863), la *Vie* du poète, par Guillaume Colletet.

ORAISON

POUR AVOIR SANTÉ

Dieu, vray Dieu, Dieu, Seigneur de nous pauvres humains,
Dieu qui nous baillas l'estre, et nous fis de tes mains,
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la terre et le ciel, c'est toute creature,
C'est tout, tout ce qui est, et tout ce qui sera,
Lorsqu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera.
Dieu, qui de tous nos faicts comme il te plaist disposes,
Dieu, qui d'un seul clin d'œil peut faire toutes choses,
Dieu, sans qui ny le ciel, ny l'homme terrien,
N'icy (1) bas, ne là haut, n'ont puissance de rien,
Dieu que seul Dieu je tien, Dieu en qui seul j'espère,
Dieu que je recognoy pour mon seigneur et père,
Dieu mon roy, Dieu mon tout, Dieu en qui j'ay ma foy,
Dieu en qui je m'attens, Dieu en qui seul je croy.
Las ! mon Dieu, si tu vois qu'en toi seul je me fie,
Guery-moy, ô Seigneur, de ceste maladie.
S'il est ainsi, mon Dieu, que je n'aye attenté
Autre moyen que toy pour r'avoir ma santé,
Si je n'ay point forgé dedans ma fantasie
Mille dieux abuseurs que feint la poésie,
Si d'autre que de toy je n'ay cherché secours,
Si seulement à toy j'ay tousjours eu recours,

(1) Ni ici.

Guery-moy, ô Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant désiré, que sain je me revoye.
Lors, mon Dieu, s'il te plaist me remettre en santé,
Le bien que m'auras faict sera par moy chanté ;
Lors, ayant dans le cœur empreinte la memoire
Du bien qu'auray reçeu, j'exalteroy ta gloire,
Et partout où j'iray, je diray que c'est toy
Qui seul m'as delivré de la peine où j'estoy.
Je diray que jamais ta grand' bonté n'oublie
Celuy qui de bon cœur au besoin te supplie ;
Et, Seigneur, s'il te plaist m'en donner le pouvoir,
Je feray par mes vers ta grand' bonté sçavoir.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que sain je me revoye...
D'encens, ne de parfums, ne d'esclatante voix,
Je n'adoreray pas les faux dieux faicts de bois :
Je n'abesseray pas mon chef devant leurs faces,
Ce ne sera pas là que j'iray rendre grâces.
(Ah ! je faillirois bien, faisant contre ma foy,
Veu que tu es seul Dieu et qu'en toy seul je croy.)
Helas ! Seigneur, je sçay que point tu ne demandes,
Et que tu n'as besoin de nos richesses grandes :
Doncq' je n'egorgeray ne toreaux, ne moutons,
Pour te sacrifier ; tu n'aymes pas tels dons.
Mais tu aymes, Seigneur, que l'homme fuyant vice
D'un cœur humilié te face sacrifice ;
Tu es jaloux de nous, tu veux que l'affligé
N'aye recours qu'à toi, pour estre soulagé.
Or, mettant doncq' en toy toute mon esporance,
J'adresseray mes vœux à ta saincte puissance.
Tu seras donc de moy, d'un cœur humilié,
Au milieu des ennuys maintes fois supplié.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que sain je me revoye.
Las ! Seigneur, je sçay bien que tu m'aymes, d'autant
Que m'envoyant ce mal, tu vas ma chair domtant,
Et que l'affliction, en ce monde où nous sommes,
Est un tesmoin fort seur que tu aymes les hommes.

Je le sçay bien, Seigneur, mais quoy ? ma pauvre chair
Impatiente au mal ne faict que se fascher,
Et rebelle à ton vueil, pour le mal qu'elle endure,
Contrariant l'esprit, tousjours elle murmure.
L'esprit tient assez bon, mais helas ! Dieu très haut,
Helas ! il me faudra, si ta main lui defaut :
Il veut ce que tu veux, mais le mal qui le presse
Et contraint jour et nuit de t'invoquer sans cesse,
Le contraint de crier : « O Dieu plein de bonté,
Oste-le de ce corps ou luy donne santé ! »
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que saint je me revoye.

(*Œuvres de J. de la Péruse, 1573.*)

CLAUDE DE TRELLON

On aurait sans doute raison de s'étonner de voir figurer dans cette galerie un poète qui ne dut son éphémère notoriété qu'à la hardiesse « soudarde » de ses propos, si Trellon n'avait pris soin de dépeindre le repentir qu'il eut d'une jeunesse dissipée. Le repentir! c'est là ce qui distingue ses vers de la production de ses contemporains. C'est souvent la note dominante de son œuvre.

Il ne faudrait pas croire pourtant qu'il fût seul parmi les poètes de son siècle à éprouver ce sentiment. Beaucoup d'autres qui, ainsi que lui, épuisèrent les voluptés, trouvèrent au seuil de la vieillesse le réconfort de la foi. Aucun parmi eux ne nous parut plus digne d'être représenté ici.

Trellon, comme la plupart de ceux de son espèce, soldats d'aventures qui parcoururent la France au temps des guerres de religion, eut une origine obscure. On l'a dit d'Angoulême (1), quoique vraisemblablement il naquit à Toulouse, vers le milieu du XVIe siècle (2).

La fortune, s'il faut ainsi nommer les soubresauts de son destin, lui fit prendre d'abord le parti de la ligue. Il s'engagea successivement dans la compagnie de Jean de Lavalette et dans les armées des ducs de Joyeuse et de Nemours et combattit les huguenots. Son zèle, à l'en

(1) Cf. *Bibliothèque françoise*, de l'abbé Goujet, tome XX, pp. 375 et ss.

(2) *Vie de Claude Trellon*, par Guillaume Colletet, publiée au tome IV de la *Bibliographie des recueils collectifs* de Frédéric Lachèvre (Paris, H. Leclerc, 1907, in-4°).

croire, ne fut pas toujours récompensé. Sur quelques menus propos, témoignages de sa verve un peu rude et de sa libre franchise de guerrier, il connut les misères de la prison et la tristesse de l'exil. Sa fin se ressentit naturellement de son changement d'état. De retour en France, las d'une politique qui ne l'avait payé que d'ingratitude, il fit un retour sur lui-même. Après avoir défendu la Ligue, il la condamna dans ce magnifique morceau de littérature satirique : *Le Ligueur repenty* (1).

Il mourut, croit-on, conseiller au Parlement de Dombes, en 1625.

Ce fut un écrivain original à divers titres. Poète, d'humeur populaire, mais facilement porté à la raillerie et à l'amertume, il ne dut rien au goût de l'italianisme alors en vogue, et demeura, avant Mathurin Regnier, l'un des rares esprits qui s'exprimèrent simplement sans artifice, ni métaphore (2). Ses œuvres : *La Muse guerrière* (3), *La Flamme d'amour* (4), etc., et cette *Muse saincte des divines inspirations* (5) qui nous a fourni quelques vers heureux, obtinrent des succès que ne connurent pas souvent les meilleurs ouvrages de poètes plus glorieux que lui.

(1) *Le ligueur repenty du sieur de Trellon*. Lyon, par Thibaud Ancelin, MDXCV, in-12 et in-8o. et Paris, Anthoine du Breuil, MDCXCVI, petit in-12.

(2). Cf. Pierre de Lacretelle : *Notes sur Claude de Trellon*, Paris, Henri Leclerc, 1906, in-8o (Extr. du *Bulletin du Bibliophile*).

(3) *La Muse guerrière*, etc. A Paris, pour Abel l'Angelier, 1587, 1589, 1591 ; in-8o : Tours, chez Cl. de Montreuil, 1593, in-8o ; A Rouen, chez Thomas Mollard, 1595, in-12, et chez Romain de Beauvais, et à Lyon, par Barthelemy Ancelin, 1611, et ensuite chez Jacques du Creux, dit Mollard, 1618, petit in-12.

(4) *Le premier livre de la Flamme d'amour*, etc., à Paris, chez Abel l'Angelier, 1591, in-8o, et à Lyon, par Jean Veyrat, 1592, in-8o.

(5) *La Muse saincte des divines inspirations*, A Paris, par Gilles Robinet ou (Anthoine du Breuil), 1596. petit in-8.

ODE

Ainsi que la Tourterelle
 A part elle
Vefve pleure ses ennuis,
Et soubs le triste feuillage,
 Son veuvage
Va souspirant jours et nuits.

Je me plains, je me tourmente,
 Je lamente,
Plein de peines et douleurs,
Et avec larmes ameres
 En prieres
Je passe mes nuits en pleurs.

La douleur qui me commande
 Est si grande,
Que je pers quasi l'espoir :
Et mourroy sans que ma vie,
 [Soit] suivie
D'un doux desir de te voir.

Change donc que ma misere
 O bon Pere,
Et pardonne mon forfaict :
Car las : si devant ta face
 Je n'ay grace,
Je seray soudain deffaict.

Puis quand tu marqueras l'heure
Que je meure,
Vueilles moy tendre les bras,
Me donnant par ta clemence
L'esperance
Que tu me retireras.

CONFESSION

Je me confesse à Dieu, et en me confessant
Je pardonne à tous ceux qui me vont offençant :
Je me repens d'avoir esté si plein d'envie,
Et principalement d'avoir tousjours suivi
Un ingrat, qui après s'estre de moy servi,
M'a voulu maintes fois faire perdre la vie.

Mon Dieu pardonne moy, j'advouë que mon cœur
N'a sceu de ses desirs jamais estre vainqueur.
Comment l'eust-il esté sans faire resistance ?
Il s'est mal advisé, tousjours laissé aller
Aux vices qui me font maintenant appeller
Devant toy, pour ouïr ma derniere sentence.

Je me confesse à Dieu de ce qu'en mes effects
J'ay recherché le vice, et tant de pechez faicts
Que le nombre, y pensant quelquesfois m'en estonne,
Mes fautes ont atteint jusqu'à l'infinité,
Je ressemble au bateau par les vents agité,
Seigneur, sois mon pilote et ma nef n'abandonne.

Absous tous mes pechez, et d'un visage doux,
Reçoy ores mon cœur, je l'offre à deux genoux
Devant ta Deité sainctement equitable,

Je pleure repentant de t'avoir offencé,
Seigneur pardonne moy, ne sois plus courroucé,
Un repentir merite un pardon pitoyable.

Je me confesse donc, et d'un esprit transi,
Soupirant doucement je te crie merci,
Ne me fay point sentir les effects de ton ire,
Enfle moy le courage, afin qu'en ton honneur
Je chante incessamment, et fay, ô bon Seigneur
Que je puisse à bon port conduire mon navire

ELEGIE

Je sçay bien que les uns rirons dans le courage,
De me voir maintenant resolu d'estre sage,
Je sçay bien que les fols en leur vice endurcis,
D'un si prompt changement auront mille soucis,
Je sçay bien que plusieurs pleins de folles pensées,
Me voudront reprocher mes jeunesses passées,
Et sur un tel discours dire de plaisants mots,
Mais je suppliray ceux qui tiendront ces propos,
De penser qu'à la fin ce n'est pas tout de vivre,
Il faut du Tout-puissant les volontez ensuivre ;
Car l'homme n'est pas né tant seulement pour soy,
Mais bien pour du Seigneur obéir à la loy.
Ce n'est rien que ce monde, ô bienheureuse l'ame,
Qui des mondanitez n'esprouve point la flamme,
Quands nous avons trestous bien saoulez nos desirs,
Nous n'en avons après que mille desplaisirs.
Ce n'est rien que ce monde, hé! qu'est-ce que l'on [pense?
On void le serviteur frustré de recompense,
On void que tous les jours on viole les loix,
On void que les Seigneurs sont privez de leurs droicts,

On void le fils s'armer à l'encontre du pere,
Le frere haïr la sœur, la sœur haïr le frere,
Le Roy de ses subjects n'estre plus respecté,
Tout le monde tascher d'avoir la Roïauté,
Le Noble, le Paysant, et l'homme de Justice,
N'affectionner plus de leur Roy le service,
Le laboureur parler des affaires d'Estat,
Et le Juge vouloir apprendre le soldat,
Le soldat discourir des lois de la police,
Voir que de jour en jour on fait honneur au vice,
Tout aller sans mesure, et le pis que j'y vois,
C'est que pour de l'argent nous engageons la foy.
On void que le marchand desdaigne s[on] traffique,
Tantost vous le voiez sur un cheval qu'il pique,
Et tout ce qu'il a peu gaigner à son mestier,
On le luy void despendre à faire l'Escuier.
Ce n'est rien que ce monde, et qu'en pense-t-on faire?
Ne vaudroit-il pas mieux faire une vie austere,
Crier misericorde et se retirer loing
Des folles vanitez dont l'homme a tant de soing.
Que voir devant nos yeux tant et tant de malice,
Et tantost le curé vendre son benefice?
Ce n'est rien que ce monde ès maisons des plus grands,
On y void tous les jours naistres des differents,
Le valet bien souvent vouloir faire le maistre,
Le maistre bien souvent n'y pouvoir ordre mettre,
Et quand on veut nommer quelqu'un bon serviteur,
Il faut qu'il soit ensemble et menteur et flateur.
Ce n'est rien que ce monde, ô bien-heureux est l'homme,
Qui parmy tant d'ennuis son esprit ne consomme,
Bien-heureux est celuy qui franc d'ambition,
En l'Eglise de Dieu met son affection.
O bien-heureux sont ceux qui, durant ces miseres,
Cherchent de tous costez les lieux plus solitaires.
« Sans la crainte de Dieu, le monde n'est que vent,
« Sans la crainte de Dieu, l'homme le plus sçavant
« Vist icy comme un chien, et docte ne peut estre.
Dieu fait de ceux qu'il veut la science paroistre

Et ne veut qne celuy qui ne croit en son nom,
Puisque acquerir jamais de sçavant le renom.
C'est Dieu qui est autheur, Pere de toute chose,
C'est Dieu qui des desseins des plus grands Rois dispose,
C'est Dieu qui fait les Rois, les Princes, les Seigneurs,
C'est Dieu qui donne aux uns plus qu'aux autres d'honneurs,
C'est Dieu seul qui despart, ainsi que bon luy semble,
Tout ce que la fortune en un seul homme assemble.
Ce n'est rien que ce monde, et que sent-on icy
Que peines, que travaux, qu'ennuis et que soucy ?
Qui est le bien-heureux qui, au vray, puisse dire
D'avoir passé six jours sans avoir du martire ?
Qui est le bien-heureux ? Il n'est Pape, Empereur,
Qui ne soit quelquesfois agité de douleur,
Les grands et les petits courent ceste fortune,
Aux grands comme aux petits toute fievre est commune,
Ils n'en sont point exempts pour estre au monde grands,
Ils sont tous comme nous subjects aux accidens,
Ils y sont tous subjects, et encore davantage,
Parce qu'ils sont trestous d'un delicat courage,
Les Rois sentent le froid, nous le sentons aussi,
Les Rois sentent le chaud, nous en sommes aussi,
Les Rois sont amoureux, les Rois vont à la guerre,
Les Rois pour mal regir perdent souvent leur terre,
Il n'y a difference entre les Rois et nous,
Sinon qu'à leur grandeur nous ploions les genoux :
Car si nous sommes nais pour leur faire service,
Les Rois sont aussi Rois pour nous faire justice,
Il n'y a difference entre nous et les Rois,
Sinon qu'il sont sur nous et qu'ils nous font les loix.
Nous sommes tous creez à l'image et semblance
De Dieu, et n'y a point que ceste difference.
Les Rois sont grands au monde, et tiennent un grand rang,
Mais devant le Seigneur nous serons tous d'un sang,
Nous serons tous esgaux, et le moins plein d'offence,
C'est celuy qui aura le plus de recompence.
Ce n'est rien que ce monde. O que bienheureux sont
Ceux qui de ceste vie aucun conte ne font !

Bien-heureux est celuy qui ne prend point la peine
D'acquerir la faveur d'un Roi ou d'une Reine !
Je sçay qu'on parlera diversement de moy.
Mais il ne m'en chault pas, je sçay ce que je croy.
Je croy du tout en Dieu, en luy seul je me fie,
Je croy en son Eglise, et n'eus jamais envie
Que de porter honneur aux saincts de Paradis,
Je ne dis pas beaucoup, je fais ce que je dis,
Et ne suis resolu, quelle chose qu'on die,
Que de parler ainsi tout le temps de ma vie...

SONNET

Nous sommes tous Amans, nous bruslons tous dans l'ame,
Il est vray qu'il y a difference d'amours :
Car ce fol Cupidon vous embrase tousjours,
Et je ne brusle au feu que d'une saincte flamme.

Vous avez pour object les beautez d'une Dame,
Mon Dieu c'est mon object, mon support, mon recours ;
Vous souspirez sans fin, moy je passe les jours
A pleurer le peché qui tout le cœur m'entame ;

Vous resclamez Amour qui cause votre esmoy,
Je prie le Seigneur d'avoir pitié de moy;
Vous souhaitez la mort, je me fasche de vivre.

Nous sommes differens de ce point seulement,
C'est qu'en faisant l'amour vous ne pouvez poursuivre
Rien que vostre mal-heur, et moy mon sauvement.

(*La Muse saincte, 1596.*)

AUTRE SONNET

Je suis Claude de nom, et François de naissance,
Et Claude et vray François je veux vivre tousjours,
Tenez donc, je vous prie, à d'autres ces discours,
Ceux qui sont comme moy ne font pas ceste offence.

J'ayme le nom des Roys, et l'honneur de la France
[Je] cheris dans mon ame ainsi que mes amours :
Vos doublons ont pouvoir de renverser les tours,
Mais dessus mon devoir ils n'ont point de puissance.

L'argent ne guide pas un cœur comme le mien,
Ma réputation je la préfère au bien,
Je ne fais point estat des richesses d'Espagne.

Seignor n'en parlons plus, ce n'est pas mon dessein,
A trahir son pays il n'y a point de gain :
Celui qui perd l'honneur ne peut dire qu'il gaigne.

(*Le Ligueur repenty, 1595.*)

JEAN PASSERAT

Jean Passerat naquit à Troyes le 18 octobre 1534, de parents champenois. Ses études terminées, il professa les humanités au collège du Plessis et l'éloquence au collège de Boncourt où il compta parmi ses auditeurs, Pierre de Ronsard, Antoine de Baïf et quelques uns de ceux qui renouvelèrent notre art poétique. Par la suite, s'étant pénétré des anciens jurisconsultes, il remplaça Ramus dans sa chaire du Collège de France. Ce fut un honnête homme et un homme d'esprit, au sens où l'on entendait autrefois ces mots.

Resté fidèle au Roi pendant les troubles de la Ligue, il contribua ainsi que Nicolas Rapin, Gilles Durand, Pierre Pithou, et d'autres dont les noms n'importent, à cette œuvre de courage et de cinglante ironie que fut *La Satire Ménippée*. Il en composa les vers les plus piquants. Le succès qu'obtint cet ouvrage fut si grand qu'on a été jusqu'à dire qu'il servit mieux la cause du Béarnais que les batailles d'Arques et d'Ivry. Depuis l'année 1569, jusqu'à sa mort, Jean Passerat vécut dans l'Hôtel de Mesme. Lorsqu'il eut le malheur de perdre son protecteur et son ami, Henri de Mesme, Jacques, fils de ce dernier, revendiqua comme une part d'héritage le droit d'héberger le vieux poète.

La fortune qui ne lui avait guère souri, mais dont il ne s'était jamais soucié, ne fut pas clémente à ses derniers moments. Atteint d'une attaque de goutte, il resta paralysé de la moitié du corps et devint aveugle. Il succomba, en pleine lucidité d'esprit, le 14 septembre 1602, âgé de soixante-huit ans, après cinq années de torture stoïquement supportées.

Jean de Rougevalet, son neveu, greffier de l'élection de Troyes, fut son héritier, et, grâce à la libéralité inaccoutumée de Sully, se fit l'éditeur de ses ouvrages. Ainsi parut le *Recueil des Œuvres poétiques* (Paris, L'Angelier, 1606, in-8°) (1) dont un tiers seulement avait été imprimé du vivant de l'auteur en 1597 et en 1602.

Le talent de Passerat est infiniment varié. Bien qu'il fût d'humeur satirique, il passa volontiers du genre burlesque au genre délicat et sentimental. La Villanelle qui commence par ces vers : *J'ai perdu ma tourterelle*, est digne de célébrité autant que *La Métamorphose de l'homme en coucou*, que les critiques s'obstinent à comparer sottement aux productions de la Fontaine. Notre auteur a parfois l'aisance du fabuliste, il n'en a jamais la fausse bonhommie. Jean Passerat fut bien de ce siècle qui avait produit Pierre Gringore, Clément Marot et Rabelais. Il n'a laissé qu'un très petit nombre de pièces religieuses. Elles surprendraient dans son léger bagage si elles ne complétaient sa physionomie, décelant, chez cet incorrigible railleur, une âme profondément éprise du mystère divin.

(1) C'est sur cette édition qu'ont été exécutées les réimpressions suivantes : *Les Poésies françaises de Jean Passerat, publiées avec Notice et Notes par Prosper Blanchemain*. Paris, A. Lemerre, 1880, 2 vol. in 12. *Le Chien courant*, etc., *suivi de quelques poésies du même auteur* et précédé d'une introduction par Henri Chevreul. Paris, A. Aubry, 1864, in-8°.

LE CRUCIFIX PARLE AU PECHEUR

SONNET

Du plus hault ciel pour toy j'ay descendu,
Où je regnois, fils egal de mon Pere :
J'ay enduré tout mal et vitupere,
M'estant pour l'homme homme mortel rendu.

J'ay de mon gré vie et sang respandu,
Pour delivrer ton ame prisonniere :
Je me suis veu, pour ta faute premiere,
Entre larrons comme un larron pendu.

Cœur endurci, que j'ay seul destaché,
A si grand prix des liens du peché :
Veus-tu rentrer en mesme servitude ?

A tout le moins, si en ton Dieu tu crois,
Leve tes yeux pour voir en ceste croix
Et ma bonté, et ton ingratitude.

SONNET

Ciel d'astres couronné, qui as voulu reprendre
Un esprit si parfait, pource qu'il estoit tien
Ne tarde davantage à reprendre le mien,
Il est venu de toy, à toy je le doy rendre.

Terre qui n'as voulu plus longuement attendre
A reprendre son corps pour le reduire en rien,
Reprens mon corps aussi, et me fay tant de bien
Qu'à la fin soient meslés mes os parmy sa cendre.

Je veux pour mon repos sur la terre gesir,
Toutefois de la terre est bien loing mon desir,
Il tire droit au ciel, qui mon bon heur enserre.

Une amoureuse haine entre l'ame et le corps
Esmeut ce different, qui tourne en bons accords :
Car pour monter au ciel, il faut descendre en terre.

PRIERE DE PASSERAT MOURANT

A L'HEUREUSE VIERGE, MERE DE JESUS CHRIST

Mere du Createur, qui du ciel fus esluë
Pour porter le Sauveur, Vierge je te saluë
Te priant humblement d'impetrer guerison
A ce mien corps malade : ou bien de sa prison
Retirer mon esprit, qui sortir en souhaite.
Toutefois de ton fils la volonté soit faite.

ORAISON A NOSTRE SEIGNEUR

Je n'attens que la mort, ou la vie eternelle,
Jesus à mon secours je t'invoque et t'appelle...
Bien que je sois pecheur, et plein d'iniquités,

Si suis-je de ceus-là que tu as rachetés.
Pardon de ses forfaits mon ame te demande,
Je la rends en tes mains, et te la recommande.

*

Je souffre des douleurs qui passent toute rage,
Mais Dieu de les souffrir me preste le courage ;
Il tempere l'ardeur et l'inflamation,
Quand je pense à sa mort et à sa passion.
Luy Fils de l'Eternel et de la Vierge mere
Mourut pour nous en Croix de douleur tres amere,
Et monstra le chemin à ses saints bien heureux
De parvenir au Ciel par tourment douloureux.
Souvienne toy, Seigneur, de la foiblesse humaine,
Moderant s'il te plaist la rigueur de ma peine.
Je suis sans ton secours de douleur surmonté.
Advienne toutefois ta sainte volonté.

*

Paix et repos, Seigneur, je te demande,
En ma douleur, dont la force est si grande.
Quatre ans passés dans un lict attaché
Et plus encor des liens de peché.

Un plus grand mal que celuy que j'endure,
J'ay merité ; mais la peine est bien dure :
S'il ne te plaist oublier mes forfaits
Je n'en puis plus, et tombe soubs le fais.

*

Dieu qui as de ton sang lavé tous nos pechés,
Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon ame, ô Seigneur, nette de toute ordure,
Luy faisant avoir part au bien qui tousjours dure.

Je quitte la vie humaine :
Bon espoir au ciel m'emmeine.
Je ne pense plus à rien
De mortel et terrien.
Mon ame, comme divine,
Veut revoir son origine.
A Dieu amis, et ma douce patrie,
Assés content je sors de ceste vie,
Puisqu'en partant ce confort je recois,
Que j'ay vescu, et suis mort bon François.

EPITAPHE

Jean Passerat icy sommeille,
Attendant que l'Ange l'esveille :
Et croit qu'il se resveillera
Quand la trompette sonnera.

*

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay tousjours aymé la paix et le repos,
Afin que rien ne pèse à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés point ma tombe.

CONSOLATION SUR SON AVEUGLEMENT

Si du corps j'ay perdu la veuë,
Mon ame n'en est despourveüe ;
Jesus Christ : la clairté des Cieus,
Est la lumiere de ses yeux :

Lumiere plus claire et plus nette
Que d'aucun astre ny planette.
C'est un Soleil tousjours riant,
Qui tousjours luict en l'Oriant.
Retirés-vous, oyseaux funebres ;
Recachez vous en vos tenebres,
J'espere aller au beau sejour,
Ou point ne se couche le jour.

(*Recueil des œuvres poétiques, 1606.*)

CLAUDE DE MORENNE

Claude de Privas de Morenne, évêque de Séez, naquit à Paris vers 1550. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et, après avoir professé les humanités au collège de Navarre, il étudia la théologie, prit le degré de docteur et fut fait succcessivement curé de Saint-Merry, de Saint-Gervais et Saint-Protais.

Sa conduite toute de sagesse et d'équité lui attira, selon l'abbé Goujet (1), des disgrâces dans un temps où l'esprit de révolte s'était emparé du clergé comme du peuple.

Chassé de la capitale par les prédicateurs de la ligue, pendant le siège de Paris, on raconte que son exil favorisa sa fortune.

En effet, lorsqu'en 1593, le Béarnais, fatigué de combattre sans vaincre, embrassa le catholicisme, il eut recours à Morenne et à Benoist, curé de Saint-Eustache, pour préparer sa conversion. Dans une des conférences préliminaires qu'il eut avec le roi, Claude de Morenne se fit remarquer par son éloquence autant que par son argumentation subtile et persuasive.

Après l'abjuration, Henri IV ne se montra point ingrat pour ceux qui lui avaient préparé, avec la voie du salut, le chemin du trône. Morenne devint prédicateur ordinaire de la cour, et par la suite fut nommé à l'évêché de Seez (29 juillet 1601). Il faut dire à sa justification qu'il dut cet état non point, ainsi que l'insinuèrent ses ennemis, à l'esprit d'intrigue, mais à la noblesse de ses sentiments, à son talent et à sa fidélité. Il n'avait jamais cessé, aux

(1) *Bibliothèque françoise*, t. XIV, p. 48.

heures de trouble, de montrer de la modération là où d'autres n'avaient recherché que la division des partis.

Le 16 septembre 1601, il prit possession de son diocèse, mais ce ne fut malheureusement pas pour longtemps, car sa santé s'altérant de la fatigue de sa charge et des mauvais offices de ses adversaires, il mourut le 2 mars 1606. Ses obsèques furent brillantes. Il fut inhumé près de son oncle, Louis du Moulinet, digne prélat qui avait occupé avant lui le siège épiscopal de Seez. Dans le chœur de la cathédrale on peut voir encore son tombeau. Un certain Gervais Bazire composa son épitaphe dans laquelle se lit, avec le panégyrique de ses vertus, la louange de sa doctrine et de ses bienfaits :

> Ta gloire s'éternise en la bouche des hommes,
> Tel est de tes vertus le prix en ces bas lieux,
> Et là haut, à toujours, la couronne des cieux...

Sa succession ecclésiastique passa entre les mains de Jean Bertaut qui, comme lui, fut un prêtre distingué et un poète de quelque génie.

L'Abbé Gouget parlant des poésies religieuses de Morenne a écrit que ces compositions étaient plus pieuses que poétiques. S'il eût connu toutes les œuvres de cet homme éminent, et, en particulier, ses poésies profanes, récemment publiées, il n'eût point manqué de s'écrier que ces dernières sont plus poétiques qu'édifiantes.

Claude de Morenne, qui fut un orateur convaincu et un bon écrivain français et latin, confondit en une même inspiration les ressources de la Muse frivole et celles d'une fervente élévation. Il écrivit des vers légers et de pieuses rimes, mais il eut le tact et le goût de sacrifier les premiers et de ne publier que les secondes. De longtemps on ne connut que ces dernières. Elles forment deux recueils : *Les Cantiques et Quatrains spirituels* et les *Oraisons funebres et tombeaux, avec les cantiques, quatrains et autres poëmes* (2).

On lui doit, en outre, les *Regrets et tristes lamentations*

(1) *Cantiques et quatrains spirituels*, etc. Paris, Mettayer, 1595, in-8°.

(2) *Oraisons funebres et tombeaux*, etc. Paris, P. Bertault, 1605, in-8°.

du Comte de Mongommery sur les troubles qu'il a esmeuz au royaume de France, etc. (1), ainsi que ces poésies profanes, auxquelles nous avons fait allusion, et qui ne parurent que longtemps après sa mort, par les soins de bibliophiles indiscrets (2).

L'œuvre de ce poète est modeste et ne mériterait pas l'honneur d'être exhumée, si l'on ne surprenait, dans les pages qui la composent, des qualités de grâce et de sincérité. On trouve là des dons de sagesse et d'éloquence qui, employés dans un autre domaine et pour une cause plus haute, eussent valu à l'auteur un succès durable Les latins l'ont dit avec une frappante concision ; il ne suffit aux petites choses et aux talents moyens qu'une grande scène et un public attentif pour atteindre à la notoriété.

(1) A Paris, par Pierre des Hayes, 1574, in-8°.

(2) *Poésies profanes de Claude de Morenne, évêque de Seez, 1601-1606*, etc. *Publiées et annotées par L. Duhamel*. Caen, Le Gost-Clérisse, 1864, in-12.

ADIEU A TOUTES LES FOLLES AMOURS

Que te sert, Cupidon, d'eguiser tant de flesches?
Allumer pres de moy tant de vives flammèches?
Importun que tu es! comme si tu pouvois
Maintenant esclaver mes espris sous tes lois!
Arriere, Cupidon! Tu n'y pers que ta peine
Je ne suis plus celuy qu'une puissance vaine
Epouvantoit, alors que mon cueur enchanté
Adoroit, idolatre, une douce beauté!
Je veus doresnavant de bouche et de pensée,
Adorer, non ton frere ou ta mere insensée,
Mais bien, mais bien le Dieu qui, source de tout bien,
Delivrera mon cueur de ton foible lien.

Ce Dieu n'est, comme toy, inconstant et volage,
Et n'a le dos armé d'un ruisselant plumage :
C'est luy qui a créé, l'espace de six jours,
Tout ce que nous voyons, d'un infaillible tours,
Tournoier dans les cieux, tout ce que l'air enserre,
Ce que nourrit la mer, ce que porte la terre!

O pere et createur qui es la haut es cieus,
Reçoy entre tes bras un pauvre serf honteus,
Qui, outré de douleur, entre esperance et crainte,
N'ose lever les yeux vers ta majesté saincte!
A toy doresnavant je me veus adresser,
Detestant à jamais ce que j'osoy priser;

Je banniray de moy l'orgueil, la jalousie,
La rancune, l'Amour, la colere et l'Envie.
Je vuideray mon cueur de ces horribles maus,
Et retirant mes pas des antres infernaus,
Sire, je te suivray portant ceste croix sainte
Qui est, helas ! Seigneur, de ton sang toute tainte.

Or pour mieux accomplir ce dont j'ay volonté,
Enflamme mes esprits du feu de Charité,
Plante dedans mon cueur une foy si constante
Que des malins demons, la brigade mechante,
Ne puisse l'ebranler non plus qu'un gros rocher
Dont le superbe chef aus cieux semble toucher !

Adjoute, Createur, une ferme esperance
Qui gouverne mon ame et luy donne allegeance,
Lors que le desespoir conduire la voudroit
Dans l'abime ou jamais lumiere ne verroit.

Assiste moy tousjours, o Déité sacrée,
Et remetz au chemin ta brebis esgarée.

(*Poésies profanes*, etc., *1864*.)

JEAN BERTAUT

On peut dire sans crainte d'être démenti que Jean Bertaut cultiva également son crédit à la Cour et sa renommée de poète amoureux.

La bonne fortune l'aidant, il sut, — avec quelle rare habileté ! — tirer parti de ses talents et des moindres circonstances heureuses qui traversèrent sa vie.

Aussi ne se présente-t-il pas sous les aspects d'un écrivain pieux. C'est plutôt un amuseur de cour, un tendre rimeur dont les compositions répondent à une certaine sensibilité fort à la mode sous les derniers Valois.

Il était né à Caen, l'an 1552. Son père, François Bertaut, homme habile dans les sciences et les lettres, ne voulut point, dit-on, confier à d'autres le soin de son éducation et lui rendit familiers les classiques grecs et latins. Jean Bertaut eût acquis de solides connaissances sous un tel maître si son impatience de paraître et de se faire valoir par des vers galants ne l'eussent porté à délaisser ses premiers modèles.

Il quitta l'étude et fit ses débuts à la Cour. Ronsard et Desportes guidèrent son talent et son imagination. On ne sait s'il dut à ses moyens la faveur qu'il acquit, mais il est hors de doute qu'il obtint plus qu'il n'espérait et surpassa ses modèles. Il ne se souvint de sa patrie que lorsqu'il y retourna pour prendre possession de l'évêché de Seez, devenu vacant par le décès de cet autre poète, Claude de Morenne. Jusque-là il avait connu les bonnes grâces de tous ses maîtres. Elevé successivement, sous Henri III et Henri IV, à la charge de Secrétaire et Lecteur ordinaire du Roi, de conseiller au Parlement de Grenoble, de premier aumônier de Marie de Médicis, puis

d'abbé d'Aulnay (diocèse de Bayeux), et d'évêque de Séez il ne se fût probablement pas arrêté en un tel beau chemin si la mort n'était venue mettre un frein à son ambition et anéantir ses espérances.

Il s'éteignit en sa ville épiscopale, le sixième ou le huitième jour de juin 1611, dans la cinquante-neuvième année de son âge, et fut inhumé en la cathédrale de Séez.

On dit qu'il avait travaillé à la conversion de Henri IV.

Ronsard avait été son modèle ; Desportes devint son maître et son protecteur.

Ses premiers vers parurent de son vivant, alors qu'il n'occupait qu'un emploi modeste à la Cour. Plus tard, soit que ses mœurs eussent pris de la règle, soit qu'il craignit de compromettre sa dignité croissante, il en eut quelque honte et ne les laissa publier qu'à la condition qu'on n'y mettrait point son nom. Il faut dire qu'il les avait confiés à son frère et qu'il ne manqua pas de les corriger jusqu'au jour où ils pénétrèrent dans le public. Il ne les renia donc jamais, ainsi qu'on l'a écrit par erreur. On doit lui rendre cette justice que ce sont des exercices d'éloquence plutôt que des aveux brûlants, et que pour célébrer quelque Iris imaginaire ils n'en montrent pas moins beaucoup de décence, de retenue et de correction.

Le premier recueil qu'on en a est de 1601 (1). Il fut suivi d'autres volumes où, sous ce titre : *Œuvres poétiques*, se trouvèrent recueillis en 1602 (2), en 1605 (3) et, posthumément, en 1620 (4) et en 1633 (5), tous les ouvrages de notre poète. L'édition de 1605, que nous venons de

(1) *Recueil des œuvres poétiques de J. Bertaut, abbé d'Aunay*. Paris, Lucas Breyer (ou Mamert Patisson), 1601, petit in-8°.

(2) *Recueil de quelques vers amoureux*. Paris, Vˡᵉ Mamert Patisson, 1602, petit in-8°.

(3) *Recueil des œuvres poétiques*, etc., Paris, Lucas Breyer, 1605, in-8°.

(4) *Ibid*. Paris, Toussainct du Bray, 1620, in-8°.

(5) *Ibid*. Paris, Robert Brault, 1633, 8°. C'est vraisemblablement la dernière édition ancienne du poète. Elle a servi, de même que celles de 1605 et 1620, à établir la réimpression donnée récemment par M. Adolphe Chenevière (Paris, Plon, 1891, in 12).

citer, est, sans nul doute, une des meilleures, sinon la plus complète que nous connaissions.

Elle est aussi la plus digne de toucher notre lecteur, car elle contient, outre des poésies profanes, des cantiques sur divers sujets sacrés (6), des Paraphrases ou imitations de Psaumes et bon nombre de pièces intéressant l'histoire politique et religieuse de la fin du xvie et du commencement du xviie siècle.

Bertaut ne laisse pas d'exprimer dans ces pages une noblesse, une élévation, une grandeur de pensée qu'il n'essaya jamais d'atteindre dans les témoignages d'une humaine passion.

On nous saura gré, sans doute, d'avoir fait une large place parmi nos poètes chrétiens à l'évêque de Sées.

CANTIQUE

Encor ne faut-il pàs qu'une plaine eternelle
Face couler en pleurs le reste de mes jours
Ny que de mes ennuis la source estant mortelle,
Je souffre qu'immortel en devienne le cours.

Ne gemir point du tout la douleur qui m'oppresse,
Eust fait paroistre un cœur plein de stupidité :
Mais aussi la plorer et souspirer sans cesse,
Monstreroit un esprit remply de lascheté.

Tary donc, ô mon cœur, tary ces larmes vaines :
Ravy toy-mesme au temps l'honneur de les seicher.
Se plaindre de sentir des ennuis et des peines,
C'est se plaindre d'estre homme et non arbre ou rocher.

Un cœur qui, magnanime, à soy mesme commande
Souvent fait que son mal en bien se convertit :
Une douleur n'estant ny petite ny grande,
Qu'autant que le courage est ou grand ou petit.

Ce deluge de maux que le courroux celeste
A faict dessus mon chef pleuvoir si longuement
A la fin a pris cesse, et tout ce qui m'en reste
C'est ce ruisseau larmeux, tesmoin de mon tourment.

Maintenant Dieu me fait au dessus de la teste.
Ainsi qu'un arc-en-ciel, sa pitié flamboyer :
Signe qui me promet qu'orage ny tempeste
Qui m'aille menaçant n'est plus pour me noyer.

Pourquoy tremblé-je donc sous ce nouvel orage,
Esmeu contre l'espoir en qui seul j'ay vescu ?
Quoy ! lui veux-je desja submettre mon courage,
Souffrant qu'il en triomphe avant qu'il l'ait vaincu ?

Non, mon cœur, arme toy d'une plus saincte audace :
Encor qu'un grand t'assaille, un plus grand est pour toy.
Dieu te promet secours, et le sort te menace :
Qui des deux sera veu pouvoir plus sur ta foy ?

O mon cœur ! quand l'un d'eux auroit plus de puissance
A t'emplir de frayeur que l'autre à t'asseurer,
Quand mesme d'aucun bien tu n'aurois esperance
Le naturel du mal te doit faire esperer.

La douleur a ce bien, que quand elle est durable
Elle est aussi legere et se porte aysement ;
Et quand son aspreté la rend intolerable,
Sa durée est petite et passe en un moment.

Que si c'est par la croix constamment supportée,
Imitant nostre chef et marchant apres luy,
Qu'on parvient à la gloire aux esleuz aprestée
Il est bien mal-heureux qui jamais n'eut d'ennuy.

Veuilles tant seulement, toy vers qui je souspire,
Croistre ma patience au tourment qui me poind,
Afin que de ce mal quelque bien je retire,
Et que ce qui te plaist ne me desplaise point.

Armé de ta fureur je feray resistance
Aux plus rudes assauts livrez par le malheur :
Et pourvu que ta grace augmente ma constance,
Je ne te requiers point d'amoindrir ma douleur.

CANTIQUE

EN FORME DE COMPLAINTE

Tandis que le desir d'une juste vengeance
Flambe dedans ton cœur,
Seigneur n'endure point que ton courroux elance
Sur mon coulpable chef les traits de sa rigueur :
Sursiez un peu l'arrest qui d'un aspre supplice
Poursuit ma mauvaistié,
Ne le prononçant point, que ta saincte justice
Ne s'en soit conseillée à ta douce pitié.

Voy, Seigneur, voy du ciel mon esprit qui se pasme
Sous l'horreur du tourment :
Regarde moy malade et du corps et de l'ame,
Pour me donner santé plustost que chastiment :
Et te daignant en fin souvenir qui nous sommes,
Pardonne à mes pechez,
Non comme aimant le vice, ains comme aimant les hommes
Qui sont dès leur naissance aux vices attachez.

Quelle plus grand' douleur sent-on en la torture
Qu'est celle que je sens ?
Nul ennuy sur mon cœur n'epargne sa pointure
Cent tourments font la guerre à chacun de mes sens.
Mille bruslants soupirs, mille sanglantes larmes
Versant à tous propos,
Je passe, travaillé d'eternelles allarmes
Et mes jours sans lumiere, et mes nuicts sans repos.

Pardon, Seigneur, pardon : la douleur qui me blesse
Me rend trop tourmenté :

Non trop pour mon offence, ains trop pour ma foibleses;
Non trop pour ta justice, ains trop pour ta bonté :
Las! ne vaut-il pas mieux qu'en destournant la face
De mes transgressions,
Tu destruises plustost le peché par ta grace,
Que le pauvre pecheur par les punitions ?

Helas ! je suis semblable à celuy qu'on va rendre
Au sepulcre enfermé,
Une image de mort, un fantosme de cendre,
Qui suis au lieu d'esprit de douleur animé :
Ma bouche incessamment ouverte aux tristes plaintes
Ne fait que souspirer :
Et de mes pauvres yeux les prunelles esteintes
Ne me servent de rien si ce n'est de pleurer.

Cependant des ingrats, Seigneur, qui de ta voye
Ont destourné leurs pas,
Se couronnent de fleurs et font des feux de joye,
De voir mes jours descendre en la nuict du trespas :
Nul son, tant soit-il doux, n'est si doux à leur ame
Que mes gemissemens :
Et nul si grand ennuy le cœur ne leur entame,
Que de voir quelque bien consoler mes tourmens.

Aussi vont cheminant d'un pied si dissemblable
Ma vie et leur erreur,
Que ce qui me deplaist leur estant agreable,
Nous sommes l'un à l'autre en mutuelle horreur :
Ma pluie est leur beau temps, mon repos leur misere,
Mon plaisir leur douleur :
Et comme s'ils vivoient en un autre hemisphere,
Estant jour à mon âme il est nuit à la leur.

Tenant entre tes mains la grace, et le supplice
La clemence et la loy,
Deploye, ô Tout-puissant, l'une et l'autre justice

De ton siege eternel et sur eux et sur moy :
Sur eux, celle qui juge et condamne à la peine
Le mechant endurcy ;
Sur moy, celle qui, douce à la foiblesse humaine,
Le pecheur justifie et le prend à mercy.

CANTIQUE EN FORME DE CONFESSION

L'ennuy qui rend mes yeux si fertiles en larmes
Durant le cours des maux dont je suis oppressé,
Ce n'est point, ô Seigneur, d'endurer ces allarmes,
Mais de les meriter pour t'avoir offensé.

Ma faute, et non ma peine, est ce qui me tourmente :
J'en souspire la cause, et non pas les effects :
Et battant ma poitrine, à part moy je lasmente
Non les maux que j'endure, ains les maux que j'ay faicts.

Ah ! que ne puis-je dire du fort de mon angoisse
Comme l'un de tes Saincts disoit en sa langueur :
Seigneur, fay pour le moins que mon ame cognoisse
Pourquoy ta main me traitte avec tant de rigueur.

Helas ! tout au contraire, il faut qu'en mon supplice
Je crie, en me plaignant d'un trop doux jugement,
O Seigneur tu commets, tu commets injustice
Ne me punissant pas d'un plus aspre tourment.

Car quel poinct de ta loy sert de regle à nostre ame,
Que ton œil n'ait point veu ma fureur transgresser ?
Mon cœur s'en souvenant d'horreur presque se pasme
De voir qu'un peu de cendre ait tant peu t'offenser.

Ce cœur que ton esprit lavant par le Baptesme
Daigna choisir pour temple et purger de peché,
Je l'ay donné pour siege à l'esprit de blaspheme,
Et de son vif autel ton portrait arraché.

De venimeux serpents j'en ay faict un repaire,
D'un impudique feu j'ay bruslé ses parvis :
Mis l'idole de Baal dedans son sanctuaire,
Et tous ses saincts vaisseaux prophanez et ravis.

J'ay faict mourir mon ame, encore qu'immortelle,
Puis qu'ainsi comme on voit par la commune loy
Que c'est la mort du corps qu'estre separé d'elle,
C'est aussi son trespas que de l'estre de toy.

De l'autheur du mensonge ayant suivy l'eschole,
J'ay mon precepteur mesme en cet art surmonté :
L'orgueil m'a faict servir à moy-mesme d'idole,
Et l'envie attrister des fruits de ta bonté.

L'Avarice, enchantant mon cœur de son breuvage,
M'a faict suivre à clos yeux la Rapine, sa sœur :
L'Avarice a changé mes biens en mon servage,
M'en rendant possedé, plutost que possesseur.

J'ay veu souffrir le pauvre et vers son indigence
Mon secours au besoin ne s'est point estendu :
J'ay veu la calomnie opprimer l'innocence,
Et n'ay pas d'un seul mot son bon droit defendu.

Mais en vain, ô Seigneur, mes forfaits je te conte,
Tu les sçais, et leur nombre ainsi cogneu de toy,
Pensant à ta bonté me fait rougir de honte,
Pensant à ta vigueur me fait pallir d'effroy.

Aussi (las !) n'est-ce pas afin que tu les sçaches
Qu'en me les reprochant, d'horreur je me remply :
Mais je te les decouvre afin que tu les caches,
Et te les ramentoy pour t'en causer l'oubly.

Heur que j'espererois, si mes fautes nouvelles
Te laissoient effacer les vieilles de ton cœur :
Mais comment (mes erreurs se rendant eternelles)
N'en seroit pas tousjours la memoire en vigueur ?

Mon ame dès l'enfance aux pechez asservie,
T'irrite si souvent de l'œuvre et du penser,
Et tant d'iniquitez accompagnent ma vie,
Qu'on peut dire qu'en moy vivre c'est t'offenser.

Et je vy cependant, moy dont l'ingrate audace
Devroit pour chastiment mille morts recevoir :
Et j'ose cependant lever encor la face
Vers les cieux qui, peut-estre, ont horreur de me voir.

O Seigneur, que fais-tu qui decoches ta foudre
Sur le dos innocent de quelque vieux rocher,
Que tu ne reduis point ce mechant cœur en poudre,
Dont nul roch en durté ne sçauroit approcher ?

Tu le peux justement, mes crimes le meritent :
Mais, ô souverain Juge, il me prend bien de voir
Qu'à punir les forfaits dont nos âmes t'irritent,
Ton vouloir ne va pas egalant ton pouvoir.

(*Recueil des œuvres poétiques.*)

NICOLAS LE DIGNE

Comme bon nombre de poètes de son temps, Nicolas Le Digne mêla le sacré et le profane et célébra tour à tour les plus nobles idées et les futiles passions.

On ne sait rien de sa vie, et l'on ignore même le lieu et la date de sa naissance. Il vivait à la fin du XVIe siècle et ne dut guère dépasser 1614, ainsi qu'en témoigne le titre d'un de ses ouvrages où il est désigné sous le nom de *feu M. Le Digne vivant prieur de Conde[s] et de l'Enfourchure* (1).

Sur la foi de ses vers, on croit qu'il prit d'abord le parti des armes. Durant quelques années, il promena à travers l'Europe son esprit indépendant et sa bravoure. Il était amoureux, ce qui le porta au commerce des lettres. Plus tard, il changea et de sentiment et d'état. Cela lui valut de bons bénéfices ecclésiastiques.

Ses premières œuvres ont été réunies et mises au jour en 1600 et en 1601. Elles forment trois volumes de genre différent ; l'un contient ses péchés de jeunesse et les autres de pieuses méditations.

Nous devons à la vérité de dire que l'auteur ne montra pas plus d'élévation dans les sujets édifiants qu'il eut de grâce naturelle à célébrer des objets profanes. Si ses poésies amoureuses qu'il qualifie de *Fleurettes du premier meslange* (2) manquent de sincérité jusqu'à paraître de pauvres fleurs de rhétorique, par contre, ses pensées

(1) Voyez *La Couronne de la Vierge Marie*, etc.

(2) *Les Fleurettes du premier meslange de N. Le Digne, sieur de l'Espine-Fontenay. Rassemblées par Antoine de la Forest.* A Paris, chez Jeremie Périer, 1601, in-12.

édifiantes contenues, en partie, dans son *Recueil des premieres œuvres chrestiennes* (1), ne décèlent pas souvent une grande ferveur. Entendons-nous, il y a dans son œuvre plus d'habileté que de génie, bien que certaines pièces de ses poésies pieuses soient d'un tour et d'un charme parfaits. Son dernier écrit porte ce titre : *La Couronne de la Vierge Marie* (2). Il est dédié à Marie de Médicis. On y peut lire les louanges de la Vierge dans des hymnes et des sonnets pour chaque grain du chapelet et pour chaque fête de la bienheureuse Marie, ainsi qu'une paraphrase des Sept Psaumes de la Pénitence. C'est peut-être son ouvrage le plus édifiant ; ce n'est sûrement pas le meilleur, quoiqu'il soit orné de délicieuses gravures en taille-douce (3). Jean Arnould, doyen de Sens, nous apprend quelque part que Nicolas Le Digne avait conçu le projet de traduire tout le Psautier.

(1) Cf. *Recueil des premières œuvres chrestiennes de N. Le Digne, sieur de l'Espine-Fontenay. Rassemblées par A. de la Forest, escuyer, sieur du Plessis.* A Paris, chez Jeremie Périer, etc., 1600, in-12.

(2) *La Couronne de la Vierge Marie. A la Roine, par N. Le Digne, sieur de Condes, Prieur de Lenfourcheure*, chez Eustache Foucault (s. l. n. d.) 1610, in-12.

(3) Un frontispice et 9 gravures hors texte, sur des sujets édifiants, grav. par Eustache Foucault et Jaspar Isac.

MÉDITATION

Pater Peccavi in cœlum et coram te.

Pardon, Seigneur, pardon Pere, qui seul j'adore,
Ne déchasse en ton ire un enfant debauché.
Je confesse ma faute et repentant j'implore
Tout ce qui sert de voil à couvrir mon peché.

Je suis ce mal-heureux forcé de sa misere,
Touché de son offence, et vaincu du debvoir
Qui recherche à la fin la mercy de son pere,
Esperant plus de bien qu'il n'en doit recevoir.

Je suis ce fils ingrat, helas! qui ne merite
D'estre assis à sa table ; indigne d'y manger,
Trop heureux seulement de la part plus petite
Des restes du repas de ton moindre berger.

J'ay quitté le bel air de mon propre heritage,
Pour vivre dans l'ordure et y perdre mes jours,
Et ayant follement consommé mon partage
Je me treuve esloigné d'amis et de secours.

Poussé de mes desirs, porte de ma folie
Je me suis de moy-mesme au mal precipité ;
Mais ta bonté, Seigneur, facilement oublie
Les defaux de mon aage et ma temerité.

Honteux de ma douleur et dolent de ma honte
J'approche donc ton siege au sejour de douceur
Croyant que par pitié en fin tu feras conte
Sinon de ma priere, au moins de mon malheur.

En perdant le respect je dois perdre la grace
Et ta juste colere avec juste raison,
Doit destourner de moy ta paternelle face
Et me faire empescher l'abort de ta maison.

Je t'ay trop offencé pour avoir l'asseurance.
D'attendre pour cet heur un traitement humain :
Je sçay bien que ma faute empesche l'esperance,
Mais tu ne veux pas perdre un œuvre de ta main.

Paternelle douceur à chacun secourable
Qui punis par contrainte et non par volonté :
J'invoque en ma faveur cette main pitoyable
Qui balance la peine au poix de ta bonté.

Je sçay que je ne suis qu'un sec amas de cendre,
Qui volle au vent, qui passe et se pert en un rien,
Du haut Ciel toutefois tu as daigné descendre,
Pour me vestir de gloire et me combler de biens.

Octroye-moy, Seigneur, cette robe nouvelle,
Qu'à mon retour je cherche à la porte des cieux :
J'implore à deux genoux la pitié paternelle,
Le regret dedans l'ame et les larmes aux yeux.

La rigueur te retient, mais la douceur te prie,
La nature te force au bien que je pretend :
La raison me condamne, et la pitié s'escrie,
Pour obtenir en fin le pardon que j'attend.

Tu promets de donner à celuy qui demande,
Et tu promets d'ouvrir à qui pousse à ton huis :
Je demande et j'espère une grace bien grande,
Et je puis l'esperer puisque tu l'as promis.

Je voy qu'à la rigueur ma faute est sans refuge,
Et que je suis perdu par le point de la loy :
Mais tu seras, Seigneur, et mon Pere et mon Juge,
Jugeant selon toy-mesme et non pas selon moy.

Tu es ce Pere doux qu'un sainct amour transporte,
Qui du mal que j'ay faict ne veux te ressentir :
Et je voy ta clemence accourir sur la porte
Plus encline au pardon que moy au repentir.

Ce publique usurier qui prestoit sans mesure
Et les moyens du peuple avarement suçoit,
Trouve soudain la grace en quittant son usure
Et si tost qu'il demande aussi tost qu'il reçoit.

Cette folle beauté qui faisoit sacrifice
De ses sales desirs vivant en l'abandon,
Aussi tost qu'à tes pieds elle jette son vice,
Aussi tost dans son ame elle sent le pardon.

Quoy de plus grand pecheur que ce pecheur publique,
Plus que cette mondaine au monde abandonné
J'espere toutefois de ta main pacifique
Le mesme doux effect que tu leur as donné.

Sur ce constant espoir je m'asseure et me fie,
Me voila sur ta porte à demander mercy,
Fay que l'esprit vivant qui l'esprit vivifie,
Me conduise en ta grace, en me tirant d'icy.

ODE

Reveille toy foible vieillesse
Qui par tant et tant de dangers
Veux amasser tant de richesse,
Pour la laisser aux estrangers.

Vois que par la vicissitude
Les evenemens sont divers ;
Et que souvent l'ingratitude
Est trop commune en l'Univers.

Tu crains en vivant de bien faire,
Voulant bien faire apres ta mort :
Mais l'on fera tout le contraire
Des biens que tu cheris si fort,
Ton ordonnance sera vaine,
Tes successeurs seront sans foy
Et tel jouira de ta peine,
Qui ne pensera pas en toy.

Puisque d'une avarice extreme,
Pour tant de thresors amasser,
Tu n'as croyance qu'en toy-mesme,
Toy-mesme avant que de passer,
Tu dois aussi d'une ame haute
Tous les affligés secourir,
Et sans cette peur d'avoir faute
Ne te fier sur l'advenir.

C'est une trop grande impudence
D'amasser tant d'or et d'argent,
Et au fond de telle abondance
Demeurer tousjours indigent :
Les avares sont miserables,
Leur mal ne se peut excuser,
D'avoir des biens innumerables
Et de n'en sçavoir pas user.

C'est en vain qu'en la sepulture
L'Egypte enfermoit ses tresors,
Tout l'or que produit la nature
Ne sert de rien parmy les mors :

Celuy est estimé plus sage
Qui prevoit le temps de plus loing,
Les biens ne sont que pour l'usage
Il s'en faut servir au besoing.

Celuy qui d'une main peu chiche
Sçait bien disposer de ses biens,
Se voit de jour en jour plus riche,
Car chacun benit ses moyens:
Et lorsque pour sa derniere heure
La Parque arreste son fuseau,
Il a le Ciel pour sa demeure
Et tout le monde est son tombeau.

ODE

Pourquoy or faictes vous tant de bruit
Petits Roitelets sans puissance?
Pourquoy gardez-vous jour et nuict
L'estroit de vostre obeissance?
Pourquoy de si fermes rempars
Munissez-vous voz citadelles
Et pourquoy tant d'œuvres si belles
Batissez-vous de toutes pars?

Vous voulez fonder vostre honneur
Par le hazard de vostre vie,
Hé! ne seroit-il pas meilleur
De ne la tenir asservie
Soubz ceste vaine Ambition
Qui vous trouble et vous bat sans cesse,
Et qui, cruelle, ne vous laisse
Joüir de vostre affection.

Hé ! que sert cet ardent desir
Pour une despence si folle,
Puisque la vie et le plaisir
Si tost et si soudain s'envolle.
Ce beau soleil qui voit si clair
Se moque de vous voir en peine
Graver vostre nom sur l'arene
Et fonder vos desseins en l'air.

Congnoissez vous pas que le temps
Ruine toute sorte d'ouvrage.
Vous faictes comme les enfans,
Lorsqu'ils font leur petit mesnage.
L'un bastit son petit chasteau,
Ammoncellant pierre sur pierre,
Et l'autre jette tout par terre,
En passant, d'un coup de chappeau.

Si vous aviez quelque pouvoir
De prolonger vos jours d'une heure,
Vous auriez raison de revoir
A quelque fortune bien seure.
Mais puisque pour tout vostre effort
Vous n'avez pas plus de durée,
Croyez que l'heure est mesurée
Qui vous doit conduire à la mort.

Vous perdez repas et repos
Courans après la vaine gloire
Et cherchés l'honneur et le los
Par la force de la memoire.
Vous faites un grand apareil
Pour un triomphe de parade,
Mais tel triomphant vous regarde]
Qui vous verra dans un Cercueil.

Ce grand, ce puissant souverain
Que vostre foible orgueil mesprise,

C'est celuy qui tient en sa main
Le foudre et le feu qui tout brise.
Vos bataillons le plus souvent
Qui marchent de si fiere audace
Sont plus tost rompus qu'une glace
Et plus tost perdus que le vent.

Tremblez, tremblez à tous les coups
Que vous entendez le tonnerre.
Et croyez qu'un plus grand que vous
Commande au Ciel et en la Terre.
Tout ce que vous pouvez avoir
D'honneur, et de grandeur royalle,
Vient de sa dextre liberalle
Car c'est luy qui a tout pouvoir.

(*Recueil des premieres Œuvres chrestiennes, 1600.*)

SONNETS A LA VIERGE

I

Sicut Rosa.

Lors que de ses douceurs la saison naturelle
Reveille la verdure en ses jours plus plaisans,
Semant l'émail aux prés et l'esperance aux champs,
Et que Flore s'esgaye en sa robbe nouvelle :

La Rose incarnadine amoureusement belle
Dessus toutes les fleurs qui parent le Printemps
Paroist d'un si bel air, que l'œil y perd le temps
S'il veut prez de la Rose en voir une plus belle.

Belle Rose de may, florissante Marie,
Vierge, l'honneur des fleurs, pour nostre bien fleurie,
Qui fais vivre nostre ame en un gay renouveau.

Tu es la fleur du Ciel et l'odorante Rose,
Qui du lustre esclatant du pourpre le plus beau
De tes rares beautez embellis toute chose.

II

Sicut Oliva.

Sur le plaisant surjon d'une fontaine vive
Qui sort à pleine source en son flot esclatant,
Et d'un doux gazouillis çà et là serpentant
Donne là vie à l'herbe et le frais à la rive.

L'on voit au bas d'Hermon la fructifère Olive
Par ordre compassez çà et là s'escartant,
La fueille est agréable, et le fruict delectant,
L'un symbole de Paix, l'autre de grace vive.

Vierge au fueillage sainct, belle Olive feconde,
Suprême huile de joye à la faveur du monde,
Qui puissance adoucis nos malheurs pour jamais.

L'Olive porte un fruict richement profitable
Et tu nous as porté (O Vierge inimitable)
Et le doux Fruict de Vie, et le Rameau de paix.

III

Virgo Fecundissima.

Lorsque le premier homme, heureux en sa naissance,
S'il eust sçeu mesnager ce qu'il avoit de beau,
Ouvrit, trop curieux, la porte à son tombeau,
Sous l'ombre infortuné de l'Arbre de Science.

Lors il perdit la grace et l'estat d'innocence,
Chassé loin du sejour de ce cher Renouveau.
Où le miel et le laict d'un quadruple ruisseau
Couloient entre les fleurs d'une heureuse abondance.

Hors de ce Paradis il eut, triste suject,
Le Regret pour escorte, et la Mort pour object,
Qu'à ses Neveux suyvans il laisse en heritage.

Mais toy, Vierge feconde, heureux pourpris d'Eden,
Tu as porté le Fruict, cher et precieux gaige,
Qui repare la faute et le malheur d'Adam.

(*La Couronne de la Vierge*, s. l. n. d.)

BERNARD DE NERVEZE

Guillaume-Bernard de Nervèze était secrétaire de la Chambre du roi Henri IV. L'amour, a-t-on écrit (1) lui fit faire de bien mauvais vers dont il eut quelque honte dans l'âge mûr. Si on l'en croit, il voulut les anéantir, persuadé qu'il était que ces productions « conçues d'une « trop grande promptitude d'esprit ne pouvaient laisser « que de mauvaises impressions, tant pour la vanité du « sujet que pour l'ignorance du style ». Mais craignant que ses amis qui s'en étaient saisis ne voulussent les faire paraître, il consentit à les corriger et à les publier en 1605 (2). Le privilège du volume porte la date du 27 avril 1598, ce qui laisse supposer que Nervèze était encore jeune lorsqu'il écrivit ces premières productions. Je ne sais si c'est pour faire oublier la mauvaise impression qu'on en eut, et la frivolité des sujets traités, qu'il mit au jour, l'année suivante, des *Poésies spirituelles* (3). Mal lui en prit, car ses poèmes édifiants témoignent des mêmes faiblesses que ses vers profanes. Il fut connu par des ouvrages en prose, surtout des romans, tels les *Amours d'Olimpe et de Birene*, faits à l'imitation de l'Arioste, et les *Aventures de Léandre*. Il ne se dissimulait guère son peu de mérite, puisque en quelque endroit il ne se reconnait pas assez d'art pour traiter de la

(1) Cf. Abbé Goujet : *Bibliothèque françoise*, t. XIV, p. 221.
(2) *Les Essais poétiques du sieur de Nerveze*. Paris, Anth. du Brueil, 1605, in-12.
(3) *Les Poëmes spirituels du sieur de Nerveze. Dediez à la Royne*. A Paris, chez Toussainct du Bray, 1606, in-12.

poésie. Tant de modestie ne lui fit pourtant pas observer un silence prudent, car on connaît encore d'autres ouvrages de sa composition. Il mourut dans les premières années du règne de Louis XIII.

Quoique ses poésies spirituelles soient inégales, elles contiennent quelques traits heureux et respirent un air de piété, une componction qui favorise leur choix. Nous avons extrait de celles-ci quelques morceaux qui ne sembleront point déplacés dans notre travail.

Puisse Bernard de Nervèze revivre quelque peu dans la mémoire des hommes.

LA DIFFERENCE DE L'AMOUR DIVIN
A CELUY DU MONDE

Refroidy des ardeurs des flames dont Amour
Eschauffe les esprits de ce mortel sejour,
Je me presente, ô Dieu, devant ta face sainte,
Non comme un Amant s'offre à des terrestres yeux,
Mais comme un penitent se doit offrir aux Cieux
Tout embrasé d'amour, et tout tremblant de crainte.

Sois maintenant, ô Dieu, mon unique Apollon,
Inspire moy tes feux et que ton esguillon
Aille pressant ma Muse à chanter tes loüanges,
Et comme elle na gueres en mes desirs charnels
Entonné des beautez au concert des mortels,
Qu'elle chante ta gloire en celuy de tes Anges.

Que pour but de mes vers je n'aye plus, Seigneur,
Que ton nom à la bouche et ton amour au cœur,
Et que ton Paradis soit mon sacré Parnasse,
Que j'aye pour fureur le zele de la foy,
Que j'aye pour subjet la douceur de ta loy,
Et qu'en tout je me trouve appuyé de ta grace.

Je sens desja ton feu qui m'enflame l'esprit,
Et que ton œil divin sur la terre me rit
Parmy l'impieté de ce siecle où nous sommes :
J'ay desja dans le cœur la pointe de tes traits,
Car aux yeux de la foy ta face a des attraits
Qui ne sont point cogneus de la face des hommes.

L'on estime faveurs en l'amour des mondains
Un regard, un baiser, un touchement de mains,
Miserables effects de l'amour de la terre,
Qui cherche ses plaisirs au milieu des douleurs,
Sa vie dans les morts, son bien dans les malheurs,
Sa gloire dans la honte, et sa paix dans la guerre.

Au contraire la gloire, et la vie, et le bien,
Les plaisirs et la paix se trouvent au lien
Où tu veux enchaisner tes ames amoureuses :
La guerre, les douleurs, les malheurs, ny les morts,
Ny la honte jamais n'y font point leurs efforts,
Car les amours du Ciel sont tousjours bienheureuses.

Las ! si nous respandions au pied de tes autels
Les pleurs que nous versons pour des subjets mortels,
Et pour qui nous souffrons des cruelles allarmes,
Les peines d'où naistroient ces pluyes de nos yeux
Se pourroient convertir en plaisir dans les Cieux,
Puis que l'on y reçoit récompense des larmes.

Et puis que dans le ciel tu veux tant estimer
Nos pleurs, je reduiray mes yeux en une mer,
Dont ta grace rendra les tourmentes si calmes,
Que j'y pourray voguer sous l'ayde de ton vent,
Pour aller recueillir au celeste levant
Les glorieux rameaux de tes divines palmes.

Je ne veux jamais plus concevoir par les yeux
De l'amour, si ce n'est que regardant les cieux
L'œil de ton firmament m'inspire ceste flame,
Et que considerant cest ouvrage parfaict,
La beauté de la cause emprainte en son effect
Rende parfaictement amoureuse mon âme.

En ce celeste amour l'ame ne souffre pas
Comme en celuy du monde un rigoureux trespas,
Pour le dueil d'un despart, où l'ennuy d'une absence,

Parce que d'une fois que ton œil nous cherit,
Nous te voyons tousjours des yeux de nostre esprit,
Et qui te sçait aimer possede ta presence.

Les prophanes amans monstrent leurs passions
Par les yeux, par la voix et par les actions,
Car il faut que leur feu se monstre en l'apparence :
Mais les tiens, ô Seigneur, sans voir ny sans parler
Te peuvent descouvrir ce qui les fait brusler,
Car leur penser s'accorde à ton intelligence.

Pour le monde un Amant peut souvent souspirer
Des maux que son subjet absent peut ignorer,
Et c'est ce qui le ghesne en son inquietude :
Pour toy l'ame ne peut encourir ces malheurs,
Car soit qu'elle souspire, ou respande des pleurs,
Tu l'entens et la vois dedans sa solitude.

Admirables effects de ton amour divin,
Qui foulant à tes pieds l'envie et le destin
Esleve au Ciel une ame heureusement ravie,
Et luy faisant hayr le monde et ses faveurs,
Il luy fait commencer de gouster les douceurs
Que goustent ceux qui sont dans l'eternelle vie.

Revoltant, ô Seigneur, l'esprit contre la chair,
Je ne veux dans mon cœur avoir rien de si cher
Que ton myrte, duquel tu jettes les racines,
Afin que mon esprit de ses branches estraint,
Soit ardent à t'aymer, et sainctement contraint
De ne cherir jamais que tes amours divines.

SONNET

Grands, qui ne recherchez que les biens et delices
Du monde où nous n'avons que mille desplaisirs,
Qui chantez et riez pendant que nos soupirs
Descouvrent de nos cœurs nos maux et nos supplices.

Grands, qui nous attachez aux penibles offices
Que nous sacrifions au bien de vos desirs,
Et qui de nos travaux nourrissons vos plaisirs
Soubs l'espoir de cueillir le fruit de nos services.

O Grands, qui presidez en ces terrestres lieux,
Je vous trouve petits quand je jette mes yeux
Sur ce grand dont la gloire est par tout manifeste :

La naissance icy bas vous donne ces grandeurs,
Mais si nous servons Dieu, et l'aymons en nos cœurs
Nous serons plus que vous au royaume celeste.

(*Les Poemes spirituels, 1606*).

PIERRE MATTHIEU

Un plaisant biographe a écrit que Pierre Matthieu a un titre à l'immortalité, non parce qu'il a fait des vers et de la prose, mais parce que son nom a passé dans les Comédies de Molière. Ce dernier, en effet, dans *Sganarelle*, fait dire au bonhomme Gorgibus qui prêche sa fille pour la dégoûter de la lecture des romans :

Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les Quatrains de Pibrac et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu ; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

Il faut avouer pourtant avec celui qui rapporte cette citation qu'il y a quelque mérite dans ces *Tablettes* ou *Quatrains*, et qu'après une lecture de Pibrac on y peut encore glaner quelques riches sentences.

Matthieu était de Salins. Il avait vu le jour le 10 décembre 1563. Successivement Principal du Collège de Verceil, en Piémont, avocat à Lyon, conseiller du roi et historiographe à Paris, il ne cessa d'être partout poète et auteur dramatique. Son génie semble inspiré par l'ennui. Chose singulière, cet homme si prompt à tourner un quatrain ne se plut jamais tant qu'à composer de lourdes et interminables tragédies. On a de cette manière une *Clymnestre*, une *Histoire tragique d'Hester* et une *Pastorale, ou Egloque de l'ingrat exercice de Poésie* qui paraissent rivaliser de monotonie. L'un de ces ouvrages, dit-on, réussit assez pour que l'auteur le reprit et l'augmenta. De sa tragédie d'*Hester*, Matthieu fit deux pièces qui, imprimées avec sa *Clytemnestre*, et sui-

vies des chœurs, forment un recueil complet de médiocrités.

Il ne s'en tint pas là et composa une *Guisiade* qui ne le cède en rien à ses précédentes productions. Plus tard, il écrivit sur l'Histoire de France et fut pensionné par Henri IV. Après la mort de ce monarque, ayant momentanément déposé la lyre, il suivit Louis XIII au siège de Montauban. Attaqué de la maladie qui décimait le camp français, il se fit transporter à Toulouse, où il mourut le 12 octobre 1621. Ses restes furent ensevelis dans le cloître Saint-Etienne.

Les quatrains moraux de Pierre Matthieu (le seul de ses ouvrages qui vaille d'être lu) parurent en 1610, en un petit format d'album. Le volume orné d'un frontispice gravé, et divisé en deux parties, renferme deux cents quatrains (1). Par la suite, on réimprima ces poèmes minuscules avec les pièces du président Fabre et de Pibrac.

(1) *Tablettes de la vie et de la mort.* On les vend à Lyon, chez Pierre Rigaud, 1610, petit in-12, à l'italienne. (Un exempl. à la Bibliothèque de l'Arsenal : B. L. Réserve, 8060).

QUATRAINS

I

Ceste vie est un arbre, et les fruict sont les hommes,
L'un tombe de soy mesme, et l'autre est abbatu :
Il se despouille en fin de fueilles et de pommes,
Avec le mesme temps qui l'en a revestu.

II

La vie est une table, où, pour jouer ensemble,
On void quatre joueurs : le Temps tient le haut bout,
Et dit, passe ; l'Amour fait de son reste, et tremble ;
L'Homme fait bonne mine ; et la Mort tire tout.

III

La vie que tu vois n'est qu'une comédie,
Où l'un fait le César, et l'autre l'Arlequin ;
Mais la mort la finit toujours en Tragedie,
Et ne distingue point l'Empereur du faquin,

IV

Veux-tu voir des grands Rois jusqu'où va la ruine?
Voy, comme dedans l'or ils boivent le poison,
Voy Ptolomée en croix, Boleslas en cuisine,
En cage Bajazeth, et Richard en prison.

V

Si du cours de tes ans tu retranches la somme,
Des soucis, et ce feu qui brusle peu à peu,
Ce qu'en prend un amy, et ta femme en consomme,
Les douleurs, les procez, il t'en reste bien peu.

VI

Dresse de tes vertus, non de tes jours le compte;
Ne pense pas combien, mais comme aller tu dois;
Voy jusques à quel prix ta besongne se monte :
On juge de la vie et de l'or par le poids.

VII

L'homme n'et pas heureux pour long-temps vivre au monde;
La quantité des jours n'apporte pas plus d'heur;
La grandeur ne fait pas une sphere plus ronde,
Et le cercle petit n'a pas moins de rondeur.

VIII

Si la Parque t'attend, et ton sejour prolonge,
Par forme d'interest elle te fait sentir
Des tourmens en effect, de l'allegresse en songe,
Et qu'une longue vie est un long repentir.

IX

Ou premiers, ou derniers, à tous la piste est faite ;
Ou tost ou tard, il faut qu'on se rende à ce port :
Qui commande la charge ordonne la retraite ;
La Loy qui fit la vie, a fait aussi la mort.

X

Il tarde au Pélerin d'achever son voyage ;
Le Marinier voudroit n'estre plus sur les eaux ;
Tout Ouvrier s'esjouit au bout de son ouvrage ;
L'homme pleure, approchant de la fin de ses maux.

XI

Comme l'Aube, la mort est du jour la fourrière
Ou tousjours le soleil sans se coucher reluit :
On ne s'esgare point sous la claire lumiere,
Qui va contre le jour ne doit craindre la nuict.

XII

D'un eternel repos la fatigue est suivie :
La servitude aura une ample liberté ;
Où se couche la mort, là se leve la vie ;
Et où le temps n'est plus, là est l'éternité.

XIII

Ne perds pour l'amy mort, le manger, ni le somme,
Telle douleur ne doit l'entendement partir ;
Qui plaint un homme mort, se plaint qu'il estoit homme,
Et qu'entrant en la vie, il promit d'en sortir.

XIV

Quand le vin est au bas, l'espargne n'est plus bonne,
Car le pis et le moins reste au fond du tonneau :
N'abuse du loisir que ton âge te donne,
Et descends quelquefois tout vivant au tombeau.

XV

Pour faire des Palais, les marbres on assemble,
Pour faire des vaisseaux, on prepare du bois ;
Mais toutes les vertus il faudroit mettre ensemble,
Pour instruire les fils des Princes et des Rois.

XVI

La science aujourd'hui est une terre en friche,
Elle n'est plus des Rois le Soleil au levant,
On void le Philosophe à la porte du Riche ;
Le Riche rarement visite le sçavant.

XVII

Le meschant toujours tremble, il est tout en alarmes ;
L'œil d'un homme de bien le tient comme abbatu ;
De Rome tout le monde a redouté les armes :
Rome du seul Caton redoute la vertu.

XVIII

N'est-ce pas tout l'excez d'une folie insigne,
Voir un vieillard languir inutil à la Cour,
Contrefaire le jeune, et, tout blanc comme un Cygne,
Tirer le chariot de la mere d'Amour ?

XIX

Sous les respects humains l'impieté se couvre,
La terre a plus de prix que le ciel parmy nous :
Au nom de l'Eternel à peine on se descouvre,
Quand on parle des Rois on fleschit les genoux.

XX

Rien n'est loyal : le frère à son germain est traistre ;
Un phantosme est la foy, qui les sots entretient ;
L'ami trahit l'ami, le serviteur, son maistre ;
Et le lierre abbat le mur qui le soustient.

(*Tablettes de la Vie et de la Mort, 1610.*)

MATHURIN REGNIER

La biographie de Mathurin Régnier, a-t-on écrit (1), est encore à l'état de fragments. Il semble que des pages en aient été perdues. Ainsi les particularités recueillies par Racan dans ses Mémoires pour la Vie de Malherbe, les *Historiettes* de Tallemant et une note insérée au *Mercure de France* de février 1723, constituent à peu près l'unique source d'information sur l'existence de notre grand poète satirique.

Il était né à Chartres le 21 décembre 1573, de Jacques Régnier, notable de la ville, et de Simone Desportes, sœur de Philippe Desportes. Il fut tonsuré à l'âge de 9 ans, le 31 mars de l'an 1582, par Nicolas de Thou. La recommandation de son oncle maternel, le célèbre abbé de Tiron, lui valut des protecteurs puissants. Le Cardinal François de Joyeuse l'emmena à Rome et en fit l'un de ses familiers. A son retour, il obtint du roi Henri IV une pension de 2.000 livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay (2), puis, le 3 juillet 1609, fut pourvu d'un canonicat de l'Eglise de Chartres.

Il mourut à Rouen, dans une hôtellerie, le 22 octobre 1613, d'une maladie contractée par la débauche (3). Ses entrailles furent enterrées dans l'église de Sainte-Marie-

(1) Cf. *Œuvres complètes de Mathurin Régnier*, etc. Notice par E. Courbet. Paris, A. Lemerre, 1875, in-8°.

(2) Cette abbaye avait appartenu à Philippe Desportes. A la mort de ce dernier, arrivée le 6 octobre 1606, elle devint la propriété de Henri de Bourbon, fils de Catherine-Henriette de Balzac, marquise de Verneuil.

(3) Voyez Tallemant qui, dans ses *Historiettes*, rapporte d'audatieuses particularités sur sa fin.

Mineure, et son corps fut porté à l'abbaye de Royaumont, près Luzarches, lieu qu'il avait désigné pour sa sépulture. Il s'est rendu justice dans une épitaphe qu'il « se bastit à soy-mesme, estant comme il pensait sur le point de rendre l'âme » :

J'ai vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle ;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais à elle.

On a prétendu que Mathurin Régnier ne fut pas seulement satirique pour condamner les ridicules du temps, mais parce qu'il trouva dans la peinture de mœurs dissolues un aliment propre à ses goûts dépravés. En ce sens, son œuvre serait moins une critique qu'une apologie déguisée. Il ne se complairait aux tableaux les plus cyniques que parce qu'il fréquenta les milieux les plus pervertis. Quoi qu'il en soit, son extrême jeunesse, et ses dons de génie, en l'autorisant à tout dire, excusent souvent la hardiesse de son vers puissant et coloré (1).

Malgré son humeur caustique, il ne laissa pas de montrer quelque générosité et quelque grandeur dans le caractère.

Quelques-uns de ses poèmes en font foi, et, c'est parmi ces derniers qu'il faut placer des vers de piété et de repentir qui sont parmi les plus beaux, sinon les plus profondément humains qu'on ait écrits de son siècle.

On les trouvera à la suite de cette notice. Chose singulière, ils avaient été peu connus des amis du poète et ne parurent que longtemps après sa mort, dans l'édition donnée à Leyde, en 1652, par les soins de Jean et Daniel Elzévir.

(1) Voyez ce qu'a écrit sur cet auteur M. Joseph Vianey dans ce beau livre : *Mathurin Régnier*, Paris, Hachette, 1896, in-8°.

VERS SPIRITUELS

STANCES

Quand sur moy je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue :
Estant vieilly dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se desrobe à mon œil,
Mes sens troublez s'esvanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur age, a l'instant ecoulé
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soy nulle marque;
Et leur nom, si fameux icy,
Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres, verd, sain et puissant,
Comme un Aubespin florissant
Mon printemps estoit delectable.
Les plaisirs logeoient en mon sein ;
Et lors estoit tout mon dessein
Du jeu d'amour et de la table.

Mais, las ! mon sort est bien tourné,
Mon age en un rien s'est borné,
Foible languit mon esperance.
En une nuict, à mon malheur,
De la joye et de la douleur
J'ay bien appris la difference !

La douleur aux traits veneneux ;
Comme d'un habit epineux,
Me ceint d'une horrible torture,
Mes beaux jours sont changez en nuits,
Et mon cœur, tout flestry d'ennuis,
N'attend plus que la sepulture.

Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, et vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine,
J'en ay l'esprit tout hebesté,
Et si peu qu'il m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps passé,
Que j'ay follement depencé,
Espand du fiel en mes ulceres,
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon sentiment,
Me rendant plus vif aux miseres.

Ha ! pitoyable souvenir !
Enfin, que dois-je devenir !
Où se resduira ma constance !

Estant jà defailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur
Pour durer en la penitence ?

Qu'est-ce de moy ? Foible est ma main,
Mon courage, helas ! est humain,
Je ne suis de fer, ny de pierre ;
En mes maux monstre-toy plus doux,
Seigneur ; aux traits de ton courroux,
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un festu sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paroistre,
Qu'un fantosme icy-bas errant,
Qu'une orde escume de torrent,
Qui semble fondre avant que naistre ;

Où toy, tu peux faire trembler
L'Univers, et desassembler
Du Firmament le riche ouvrage,
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les eslevant jusqu'aux Cieux ;
Faire de la Terre un naufrage.

Le Soleil fleschit devant toy,
De toy les Astres prennent loy,
Tout fait joug dessouz ta parole :
Et cependant tu vas dardant
Dessus moy ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoy ! si je suis imparfait,
Pour me deffaire m'as-tu fait ?
Ne sois aux pécheurs si severe.
Je suis homme, et toy Dieu clement !
Sois donc plus doux au chastiment,
Et puny les tiens comme Pere.

J'ay l'œil scellé d'un sceau de fer,
Et desjà les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre ;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as osté la santé,
O seigneur ! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches devestu,
Par une secrette vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejettons espere un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'escorce:
Encor' l'eau reverdit le bois ;
Mais l'homme estant mort une fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

SONNETS

I

O Dieu ! si mes pechez irritent ta fureur,
Contrit, morne et dolent, j'espere en ta clemence.
Si mon duëil ne suffit à purger mon offense,
Que ta grace y supplée, et serve à mon erreur.

Mes esprits esperdus frissonnent de terreur ;
Et ne voyant salut que par la penitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hais tellement que je m'en fais horreur.

Je pleure le présent, le passé je regrette ;
Je crains à l'advenir la faute que j'ay faite :
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
Comme de Pere à fils uses-en doucement.
Si j'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

II

Quand devot vers le Ciel j'ose lever les yeux,
Mon cœur ravy s'esmeut, et confus s'esmerveille.
Comment, dis-je à part moy, ceste œuvre nompareille
Est-elle perceptible à l'esprit curieux ?

Cet Astre, ame du monde, œil unique des Cieux,
Qui travaille en repos, et jamais ne sommeille,
Pere immense du jour, dont la clarté vermeille
Produit, nourrit, recrée, et maintient ces bas lieux ?

Comment t'esblouïs-tu d'une flame mortelle
Qui du soleil vivant n'est pas une estincelle,
Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité ?

Mais si de voir plus outre aux mortels est loisible,
Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III

Cependant qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour nostre salut tant de maux supporta,
Que par son juste sang nostre ame il racheta
Des prisons où la mort la tenoit asservie ;

Altéré du desir de nous rendre la vie,
J'ay soif, dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors apport
Du vinaigre et du fiel, et le luy presenta ;
Ce que voyant sa mere en la sorte s'escrie :

Quoy ! n'est-ce pas assez de donner le trespas
A celuy qui nourrit les hommes ici-bas,
Sans frauder son desir d'un si piteux breuvage ?

Venez tirer mon sang de ses rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage ;
Vous serez moins cruels, et j'auray moins de maux.

(*Œuvres de M. Regnier éd. de Leide, 1652.*)

ABRÉGÉ DE CONFESSION

Puisque sept péchés de nos yeux
Ferment la barrière des Cieux,
Reverend Pere je vous jure
De les abhorrer en tout point,
Pourveu que je ne trouve point
L'impatience et la luxure.

Ces deux sont naturels en moy,
Il n'y a ny rigueur de loy,
Ny beau discours qui m'en retire,
Et quand un simple repentir
M'en voudroit enfin divertir,
Mon humeur les feroit desdire.

J'ay tasché de les eviter,
Tous deux en disant mon Pater

Et lisant la saincte escriture.
Mais au milieu de mes combas,
Des flatteurs me disent tout bas,
Qu'ils sont enfin de la nature.

Ce n'est point Dieu qui les a mis
Au nombre de nos ennemis,
C'est quelque Pandore seconde
Qui, pour affliger les humains,
A semé de ses propres mains,
Ceste mensonge par le monde.

Car je ne sçay point d'Augustin,
De Carme, ny de Celestin,
Tant soit-il ferme et plein de zele,
Si rempli de devotion,
Qui puisse, entrant en action,
Tenir une loy si cruelle.

Faites-donc ainsi que j'ay dit,
Que je puisse avoir ce credit,
Pour estre net de conscience,
Comme les vieux saincts l'ont esté,
D'oster de ce nombre arresté,
La luxure et l'impatience (1).

(*Satyres et autres folastres*, etc.,
de M. Régnier, Paris, 1616 et 1617.)

(1) Cette pièce n'a pas été réimprimée dans les éditions d'*Œuvres complètes* du poète publiées ces dernières années.

DU PERRON

Quand du Perron ne serait connu que par ses Poésies, a-t-on observé au XVIIIe siècle, il mériterait au moins une place parmi les hommes illustres de son temps. Une profonde connaissance des anciens, un style correct, des images choisies, voilà ce qui le caractérise. Ajoutons à cela un air de grandeur, une distinction dans les moindres choses qui fit dire que personne, hormis Malherbe, n'écrivait avec plus de pureté que lui. Ce n'est pas qu'il n'ait payé son tribut au goût alambiqué de son siècle. Voici quatre vers sur la Sainte Vierge qui sont au moins singuliers :

C'est celle dont la foi dure éternellement,
C'est celle dont la foi n'eut jamais de pareille ;
C'est celle dont la foi, pour notre sauvement,
Crut à la voix de l'Ange, et conçut par l'oreille.

Il faut avouer d'ailleurs que son talent poétique ne fut pas son meilleur titre à la gloire. Du Perron avait une grande éloquence. Son habileté à résoudre les affaires dont il fut chargé lui valut l'estime des grands ; les titres et les dignités dont il fut pourvu lui assurèrent un nom dans les fastes de l'Histoire.

Au début, sa destinée parut compromise par des circonstances peu favorables à son établissement, mais il déploya tant de talents, de diplomatie et de courage qu'il sut vaincre tous les obstacles et triompher d'une fortune et d'une origine médiocres. Il était né en 1556, à Berne, où son père avait embrassé le Protestantisme. Le

goût de la dispute littéraire, et plus encore, celui de la controverse, le firent monter en chaire.

Loin de se perdre de réputation, il acquit de vifs succès et fut présenté à Henri III. En 1576, ayant abjuré la Religion Réformée, il prit l'habit ecclésiastique. En 1593, il fut fait évêque d'Evreux, et en 1604, archevêque de Sens, grand aumônier et cardinal (1). C'est lui qui opéra la conversion de Henri IV, et qui alla solliciter à Rome l'absolution de son nouveau maître. Du Perron mourut d'une rétention d'urine, à Paris, le 5 septembre 1618.

On s'est étonné de rencontrer dans ses poésies quelques vers galants : simple exercice de rhétorique sans plus.

Il ne faut pas oublier que l'amour de la controverse l'inclinait au goût du paradoxe littéraire.

Ses meilleures pièces lui furent dictées par cette foi ardente qu'il mit au service des plus petites causes.

On les trouve dans le recueil général de ses œuvres publié à Paris en 1622 (3 vol. in-folio) (2).

Son éloquence était si universellement connue qu'elle inspira un jour ces mots au Pape Paul V : « Prions Dieu qu'il éclaire le Cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra ».

Ses menus propos et ses traits d'esprit ont fait l'objet d'un volume aujourd'hui assez recherché : *Le Perroniana*.

(1) Cf. *Le Cardinal du Perron*, etc., par l'abbé Féret. Paris, Didier et Cie, 1879, in-18.
G. Hippeau : *Les écrivains normands au* XVIIe *siècle*. Paris, Aug. Aubry, 1858. in-12.

(2) Elle fut réimprimée en 1633, par les soins de P. Chaudière. Selon M. Frédéric Lachèvre (Cf *Bibligr. des Recueils collectifs*, I), toutes les poésies de Du Perron ne sont pas contenues dans cette édition. Il en est d'autres qu'on découvrirait sans peine dans les recueils collectifs du temps.

BENEDIC ANIMA MEA DOMINO, ETC.

PSAUME CIII

Esprit qui fais mouvoir mes nerfs et mes arteres,
Qui formes ma parole, et distingues ses sons,
Qui consacres ma bouche, et l'ouvres aux mysteres,
Bénis le Souverain en tes sainctes chansons.

O nompareil Autheur des choses nompareilles,
Dont le pouvoir s'égale avec la volonté !
Ton estre et tes effects sont tous pleins de merveilles,
Et mon style est par trop du suject surmonté.

La gloire aux aisles d'or, ton haut Throne environne ;
Tu fais seoir à tes flancs, la pompe et la grandeur ;
L'auguste Majesté de rayons te couronne,
Et comme d'un manteau tu te vests de splendeur.

Pour luisant pavillon, tout à l'entour du monde,
Tes mains du clair Olympe ont l'azur espandu,
Congelant au dessus le froid amas de l'onde,
Dont le thresor coulant en voûte est suspendu.

Par les plaines de l'air, carrière des nuages,
Tu promenes ton char d'éclairs estincelant,
Atelé d'aquilons et de bruyans orages,
Et sur le dos fumeux des tourbillons roulant.

Les vents, courriers aislés que nul relai n'arreste,
Sont de tes mandemens les agiles porteurs;
Et les foudres armez de flamme et de tempeste,
De tes fiers jugemens sont les executeurs.

Dessus son propre poids, tu balançes la terre,
D'une chaine eternelle au centre l'attachant,
Sans que vague jamais, de part ny d'autre, elle erre,
Ses invisibles nœuds tant soit peu relâchant.

La mer encore alors sous ses ondes nouvelles,
Ainsi qu'un mol estuy tout autour l'enfermoit;
Et le flot, ignorant ses bornes naturelles,
Des monts ensevelis les sommets abysmoit.

Mais soudain que ta voix dedans l'air se fit place,
Et que tes mots tonnans il te pleut prononcer,
On vit naistre des monts l'imperieuse audace,
Et les timides flancs des vallons s'abbaisser.

L'Ocean menacé recogneut ses limites,
Environné de ports et rivages divers,
Sans que le vain orgueil de ses vagues dépites
Puisse plus désormais offenser l'Univers.

Des veines des rochers, par traces argentines,
A longs plis de crystal glisserent les ruisseaux,
Qui traînent murmurant leurs fuites serpentines,
Aux pieds des costeaux verts ombragez d'arbrisseaux.

Là viennent estancher leur flamme immodérée
Lorsque l'ardeur du Ciel va la soif irritant,
Les champestres troupeaux de la plaine altérée,
Jusqu'à l'âne sauvage aux deserts habitans.

Là sont vus au printemps vestus de plumes peintes,
Les oyseaux esmaillés leurs tendres nids bâtir,
Animant les rochers de mille aimables plaintes,
Et sous leurs douces voix faisant l'air retentir.

Pour rafraîchir le sein de la terre embrasée,
Du Ciel sur les hauts monts tu distilles les pleurs :
Aux herbes des vallons tu departs la rosée,
Et le miel et le lait pleuvent dessus les fleurs.

De-là germent les foins, ondes d'émail tremblantes,
Du servile bestail le caduque aliment ;
De-là monte la sève, humide sang des plantes,
Pour aux tiges naissans donner accroissement.

Afin qu'en longs estuis armés de crestes blondes,
Le pain sorte à foison des sillons abbeuvés ;
Et que le vin regorge aux cuves plus profondes,
Pour resjoüir les cœurs de liesse privez.

Afin que l'homme aussi du doux suc de l'olive
Esclaircisse son teint et le rende luisant ;
Qu'il repare au labeur sa force fugitive,
Et du fruict des espicz sa faim aille appaisant.

Sur le fameux Liban, d'humeur tu rassasies
Les cedres odorans que ta main a plantez,
Dont les hostes de l'air les cimes ont choisies,
Attachans aux rameaux leurs palais éventez.

Là l'orgueilleux sapin, qui sert à la Cigoigne
De séjour élevé pour voisiner les Cieux,
Roi des vertes forests, jusqu'aux astres éloigne
Sur tous les autres bois son chef ambitieux.

Des animaux errans par les ombres secrettes,
L'Eternel prend le soin en diverses façons :
Il donne aux cerfs legers les hauts monts pour retraites,
Et les rochers creusés aux picquans herissons.

Afin de leur marquer les mois et les journées,
Il a formé la Lune au visage inconstant ;
Et du Soleil en long les carrieres bornées,
Pour aller l'Univers tour à tour visitant,

Seigneur, tu fais couler les tenebres humides;
Et la nuict, qui du Ciel vient allumer les yeux,
Rameine à pas muets sous ses ailes timides,
La crainte, le silence, et le somme otieux.

Alors les fiers troupeaux que nul horreur n'effroye
Sortent des bois couverts, par la faim irritez;
Et le roux lionceau qui rougit pour la proye,
Te demande, Seigneur, ses mets ensanglantez.

Puis soudain que l'Aurore au matin se réveille,
Entr'ouvrant l'Orient des pointes de ses rais,
Et semant dedans l'air mainte rose vermeille,
Ce peuple ravissant se retire aux forests.

Adonc l'homme sans crainte à son labeur s'employe,
Pendant que le sommeil les enchaîne à leur tour,
Jusqu'à tant que le soir qui ses voiles déploie,
Serre et cueille en naissant les reliques du jour.

O combien de tes faicts merveilleuse est l'histoire,
Et combien de tes mains l'ouvrage est accomply;
La terre sert, Seigneur, de theatre à ta gloire,
Et de tes dons secrets l'Océan est remply.

Cet immense Océan, qui de ses bras liquides
Presse le monde espars en tant de régions,
Cet Element coulant dont le reflux tu guides,
Où le peuple escaillé fend l'eau par legions.

Là les grands animaux, et les petits se joüent;
Là le pin vagabond en nef se transformant,
Tend la voile inconstante aux vents qui la secoüent,
Et renverse des flots le sillon escumant.

Là l'énorme Baleine en son humide Empire,
Sous le marbre de l'onde exerce ses esbats;
Et son ventre profond qui les vagues respire,
Des poissons engloutis fait de larges repas.

Tout ce qui vit sur terre, ayant poumons et veines,
Tous les monstres plus froids dans la mer confinez,
Et tout le camp volant dont l'air peuple ses plaines,
Te demandent, Seigneur, leurs mets assaisonnez.

Lors que de tes thresors l'abondance tu verses,
Pour combler leur desir tour à tour renaissant,
Et que ta dextre s'ouvre à leurs plaintes diverses,
En leurs styles divers ils te vont benissant.

Destournes-tu, Seigneur, tant soit peu ton visage
Leurs forces tout à coup se sentent decliner,
L'ame les abandonne, et sous une autre image,
En leur premiere poudre, on les voit retourner.

Puis, comme ton esprit derechef se promeine
Parmy l'air, sur la terre, et dans le sein des eaux,
Ce doux souffle animé, ceste vivante haleine,
Repeuple l'univers de citoyens nouveaux.

Soit du Tres-Haut la gloire en tout temps fleurissante,
Et puissent tellement luy plaire desormais
Les effects merveilleux de sa main Tout-puissante,
Que sa saincte faveur les conserve à jamais.

Du Tres-Haut qui regarde en fureur les campagnes,
Et fait trembler la terre au seul bruit de ses coups ;
Qui touche le sommet des superbes montaignes,
Et leur chef embrasé fume sous son courroux.

Tant qu'aux accents du luth j'auray la main apprise,
On oirra sous mes doigts son nom retentissant :
Que propice, sans plus, mes airs il favorise,
Et jamais autre object ne m'ira ravissant.

Puisse la gent impie au contraire estre esteinte,
Et les pervers desseins des meschans opprimez,
Qui n'ont dedans le cœur son amour, ny sa crainte :
Que leur racine seiche et qu'ils soient consumez.

Et toy qui fais mouvoir mes nerfs et mes arteres,
Qui formes ma parole, et distingue ses sons,
Qui consacres ma bouche, et l'ouvres aux mysteres,
Exalte-le, mon ame, en tes saintes chansons.

STANCES PIEUSES

Pleurez, ô mes yeux miserables !
Tant d'estranges malheurs,
Dont, helas ! vous estes coupables,
Et m'aidez à souffrir mes cruelles douleurs.

Pleurez et repleurez sans cesse,
Tous mes actes passez,
Cependant que le Ciel vous laisse,
Dedans ce val de pleurs, pour les rendre effacez.

Pleurez tant de vaines delices,
Et tant de faux plaisirs,
Mais plustost tant de vrays supplices,
Dont vos regards trompeurs ont nourri mes desirs.

Pleurez, cependant que les larmes
Vous peuvent profiter,
Et qu'avecque ces seules armes,
Le courroux du Seigneur se peuvent eviter.

Quand le Ciel bornera le nombre
Des siècles à venir,
Se passant ainsi comme une ombre,
Ou comme un vent léger qui va sans revenir;

Quand l'Astre, qui les saisons change,
Esteindra son flambeau,
Et que la trompette de l'Ange
Reveillera les morts endormis au tombeau ;

Ceux qui dans ces lieux miserables
Auront semé des pleurs,
Iront aux sejours desirables
Cueillir de leur tristesse et les fruits et les fleurs.

Leurs peines seront couronnées
D'un plaisir nompareil,
Et loin des ames condamnées,
Ils verront en repos la clairté du Soleil.....

Dieu convertira leurs tenebres,
En jours luisans et beaux ;
Et leurs cris et regrets funebres,
En Hymnes de triomphe et Cantiques nouveaux.

Mais ceux dont les yeux sont steriles,
Durant ce triste cours,
Verront leurs larmes inutiles,
Quand le jour du Seigneur clorra les derniers jours.

De leur chef versant des fontaines,
Le flux démesuré,
N'éteindra le feu de leurs veines ;
Et leurs yeux pleureront de n'avoir point pleuré.

Les larmes a temps respandües,
Sauvent les criminels,
Et pour les peines attendües
Leur donnent des loyers et des prix eternels.

Ce sont des offrandes secrettes,
Dont Dieu se tient content.
Ce sont des prieres muettes,
Qui taisent leur demande, et la vont meritant.

Pleurez donc sans fin mon offense,
Pour appaiser les Cieux,
Par une vive penitence,
Dont j'aye au cœur la source, et les ruisseaux aux yeux.

(Œuvres de l'Illustr. Cardinal du Perron, 1639.)

ROBERT ANGOT

« Robert Angot, sieur de l'Esperonnière, écrit Guillaume Colletet (1), nasquit en la ville de Caen, en Normandie, province qui a toujours esté très fertile en poètes, et qui, de temps en temps, en a produit de bons et de célèbres. Comme il avoit une grande connaissance des langues grecque et latine, il lut, avec autant de plein contentement pour luy que d'utilité pour le public, les meilleurs de ces deux langues souveraines, et en transféra plusieurs beaux traits dans ses œuvres. »

Il publia plusieurs volumes et opuscules dont les plus dignes de retenir l'attention sont: *Le Prélude Poétique* (Paris, Georges Lombard, ou Gilles Robinet, 1603, in-12); *Mélanges poétiques* (S. l. 1614, in-4°); *Chef-d'Œuvre poétique* (A Caen, chez Jacques Brenouset et Julian Le Boulanger, 1634, in-4°) et *Les Nouveaux satires et Exersices* (sic) *gaillards de ce temps* (A Rouen, chez Michel l'Allemant, 1637, in-8°). Ce dernier ouvrage qu'on confondit avec les *Exercices de ce temps* du médecin Sonnet de Courval a été réimprimé assez récemment par Prosper Blanchemain qui l'a enrichi de la notice de Guillaume Colletet et de notes personnelles très judicieuses (2).

Lorsqu'il écrivit la vie de ce poète, Colletet n'avait pas pris entièrement connaissance de son auteur ; il ignorait

(1) Cf. *Vie de Robert Angot, par Guillaume Colletet.* Edit. des *Nouveaux satires et exercices gaillards,* etc. Paris, A. Lemerre, 1877.

(2) *Les Nouveaux satires et Exercices gaillards* d'Angot *l'Eperonnière.* Texte origin. avec Notice et Notes par Prosper Blancheman, Paris, A. Lemerre, 1877, in-12.

même que celui-ci était encore en vie vers 1540. Autrement, il eut pu nous fournir des renseignements sur sa personnalité. A défaut de document sur Angot, on possède intégralement son bagage d'écrivain. Son vers est émaillé de menus faits et de traits de mœurs qui révèlent une existence singulière. Il ne manque qu'un lien entre ses propos épars pour en tirer les éléments d'une complète biographie. Mais cela ne mérite guère qu'on s'y arrête et qu'on substitue de méchantes anecdotes à un jugement littéraire. Il est juste d'observer que ce qui distingue Angot dans le concert des Muses, c'est le caractère strictement individuel de sa poésie. Il n'est point né satirique pour se satisfaire de mots ; il asservit toujours son lyrisme à des intérêts ou à des rancunes personnels. Son penchant à la raillerie est fait uniquement de son goût pour la chicane. Il eut de nombreux procès à soutenir, et ceux-ci suffirent à alimenter sa verve caustique. Ses poèmes ne sont trop souvent que des factums dont il accable tout à la fois ses adversaires, ses juges et... son lecteur.

Il ne nous dit pas s'il fit jamais peser à son profit la balance de Thémis ; mais, on a lieu de supposer que lorsqu'il mit les rieurs de son côté, il ne laissa pas de rire lui-même...à ses dépens.

Il en gagna une mélancolie qui alla s'accentuant et assombrit ses derniers jours. Eut-il quelque répit ? Ce serait douteux, s'il n'eut incliné à la piété. Encore ne connut-il la sérénité des beaux soirs de la vie, qu'après avoir pris Dieu à témoin de l'injustice des hommes. Ses vers pieux font l'objet de la première partie de ses *Nouveaux satires et exercices de ce temps ;* ils portent ce titre tout à la fois sacré et profane : *Uranie où la muse celeste.*

SONNETS SPIRITUELS

I

Puisque l'homme pécheur n'est qu'un sale vaisseau,
Pourquoi l'emplissez-vous de votre amour sacrée ?
Puisque l'homme, ô Seigneur, à vos yeux desagrée,
Pourquoi l'eclairez-vous de votre doux flambeau ?

Puisqu'il vous a laissé, pourquoi tout de nouveau,
Recerchez vous helas ! sa pauvre âme egarée
Puisque l'homme pécheur du peché se recrée,
Que ne l'engouffrez-vous au profond du tumbeau ?

C'est d'autant, ô Seigneur, que tes grâces sont telles
Qu'il trouve, en recerchant leurs bontez naturelles,
Le sujet de sa vie au sujet de sa mort.

Mais si de les gaigner il perd la même envie,
C'est lors qu'il trouvera, bien que proche du port,
Le naufrage impreveu de sa dolente vie.

II

Jesus, fils de David, ayez de moi pitié ?
Que je sente aujour-d'hui votre misericorde !
Par votre passion, dont mon cœur se recorde,
Purgez moy des pechés dont je me sens lié.

Puis-qu'en votre bonté je me suis confié,
Faites qu'à votre gré tout mon plaisir s'accorde ;
Purgez si bien mon ame, ô Pere de concorde !
Qu'elle puisse gaigner votre sainte amitié.

Faites, faites, ô Dieu, qu'en plein champ de bataille
Je dompte le peché qui sans fin me travaille,
Marchant sous la faveur de votre nom sacré ;

Afin que je consacre au ciel de votre gloire
Tant de riches lauriers que je remporteré,
Si jamais j'ai l'honneur de gaigner la victoire.

III

Je ne merite pas, ô Sauveur de mon âme,
Que votre corps sacré loge dessous mon toict ;
Mais dites seulement le mot en cet endroit ;
Vous guerirez le mal qui jusqu'au vif l'entame.

Entre vos mains, Seigneur, mon esprit je reclame,
Que vous avez remis en son chemin plus droit.
O Dieu de verité ! quiconqu' en vous ne croit
Est bien digne de vivre en l'eternelle flâme !

Sacré corps de Jesus, divin sang de mon Dieu,
Preservez mon esprit et mon corps en tout lieu
Et me faites jouir de la vie eternelle :

Faites que je m'extase en votre souvenir,
Et si mon cœur jamais contre vous se rebelle,
Puisse-t-il immobile à l'instant devenir.

IV

Puisqu'il t'a plu loger dans l'horreur de mon ame,
En dépit de la honte, où Seigneur, je me vi,
Quel esprit si grossier n'avoura, tout ravi,
L'effet de ta bonté qu'en ces vers je reclame.

Sur le point que mon œil plain d'erreur et de blame
Aperçeut ton saint corps (ton corps par qui je vi)
De telle honte, helas ! mon cœur se veid suivi
Qu'aussitôt que j'y songe à l'instant je me pâme.

Hé ! se pouvoit-il voir un plus vilain sejour,
Qu'une ame ou le peché s'attachoit nuit et jour,
Pour l'infecter d'ordure et remplir de fallaces ?

Nani, Seigneur ; mais lorsqu'entré dans un tel lieu
Tu daignas au dedans l'enrichir de tes grâces,
Tes grâces l'ont rendu digne du fils de Dieu.

V

Helas ! que vous entrez dans un pauvre logis
Seigneur, qui meritez un Louvre incomparable !
Que vous entrez, helas ! en un lieu miserable
Au prix de vos Palais d'inestimable prix !

Le porfire, le bronze et les marbres cheris
N'illustrent pas, Seigneur, ce lieu desagreable ;
Vos yeux n'y verront pas ce lustre inimitable
Dont les Rois de la terre etonent nos esprits.

Mais d'autant que l'humeur de votre grand'clemence
Prefere la simplesse à la vaine apparence,
Et celui dont le cœur marche sous votre loi ;

O Dieu, de qui je pris mon être, mon visage ;
Vous offrant humblement ce cœur que je vous doi,
Que sçauriez-vous, helas ! desirer d'avantage.

VI

O Seigneur, je vous loue, et mon cœur vous rend grâce
Des faveurs qu'aujour-d'hui votre bonté m'a fait,
Daignant de votre corps, tout sain et tout parfait,
Repaître un cœur tout plein d'erreur et de falace.

Pour un si digne honeur faites qu'en toute place,
Ma muse n'ait jamais de plus rare sujet,
Que ce divin repas dont je suis satisfait,
Et qui fait qu'en tous lieux votre amour je pourchasse.

Puisque par ce moyen je me sens tout purgé
De tant de vieils pechez qui m'ont tant outragé
Faites qu'en votre Amour sans cesse je sejourne ;

Faites que dans le Ciel je fonde mon recours,
Ou s'il faut qu'en peché ma pauvre ame retourne,
Que votre Grâce alors retourne à mon secours.

VII

Qui veut conter, Seigneur, le nombre de mes peines
Et l'incroyable excez de mes pechez cuisans,
Qu'il conte la verdure et les fleurs du printems,
Qu'il conte le poisson des ondes inhumaines ;

Qu'il conte les flambeaux des voutes souveraines,
Qu'il conte de l'Hyver les glaçons violans,
Qu'il conte de l'Esté les epis jaunissans,
Et de l'Automne encor les fueilles incertaines.

Qu'il conte les eclairs qu'enfante le tonnerre,
Les animaux de l'air, les humains de la terre,
Qu'il conte les mal-heurs de ce siecle de fer;

Qu'il conte des pervers l'excessive abondance,
Qu'il conte un tas de lous qui, dignes de l'Enfer,
Ont chancré jusqu'aux os les membres de la France.

VIII

Flatter un glorieux dont l'on est outragé ;
Avaller sous du sucre un venimeux breuvage ;
N'oser pas se complaindre et sentir de l'outrage ;
Un chancre entretenir par qui l'on est mangé.

S'esclaver sous un fat qui nous est obligé
Et qui (sauf son habit) nous doit porter homage ;
S'assurer en celui qui, sous un doux langage,
Aguise le dessein de son cœur enragé ;

S'humilier aux prés d'un fardé fressurier ;
Voir un âne vêtu d'un habit d'officier,
Se gratter plus souvent où le moins on se mange ;

Bref, faire du muet, de l'aveugle et du sourd ;
Adorer bien souvent un Diable pour un Ange
Voilà Seigneur, voilà l'humeur du temps qui court.

IX

Souvent ils m'ont brassé maint' embûche inhumaine,
Depuis que mon enfance eut salué le jour,
Tant que leur cruauté, plus fiere qu'un vautour,
Rendoit mon cors malade et mon ame malsaine.

J'ai souffert jusqu'ici cette angoisseuse peine,
Qui m'a presque reduit jusqu'au mortel sejour,
Où tant d'esprits divers, sans espoir de retour,
Ne vivent que du vent d'une esperance vaine.

Mais sçachant que mon mal ne vient que d'une erreur
Qui m'a fait mainte-fois blasfémer votre honeur,
Prenez helas ! mon Dieu, pitié de mon offence,

Ou si j'invoque en vain votre nom irrité,
Chatiez-moi selon votre grande clemence
Et non pas, ô Seigneur, comme j'ai merité.

PRIERE A DIEU POUR LE MATIN

STANCES

Seigneur, le jour s'avance; et m'avançant à vous
Puissé-je en votre honeur commencer la journée !
Puissé-je y faire voir, ô Seigneur ! devant tous
Mon dessein commencé, mon œuvre terminée.

Ainsi que le soleil, par son divin flambeau,
Fait naître au mois de mai mille beautez propices,
Votre accez, ô mon Dieu, si propice et si beau,
Fait germer dans mon cœur un printems de delices.

Quand le soleil se leve, il dissipe la nuit ;
Quand votr' œil m'apparoit mes inquietudes cessent ;
Si tôt que la nuit vient, le beau soleil s'ensuit ;
Quand le peché me suit, vos graces me r'adressent.

Au lever du soleil, l'image de Memnon
Nous produit des effets et nous fait des miracles ;
Quand ma muse s'enflame au feu de votre nom,
Elle conçoit des fruits et produit des oracles.

Sans l'ardeur du soleil, qui nous est si requis,
La terre seroit manque au cours de notre vie ;
Mon ame ainsi n'a rien, ni de beau, ni d'exquis,
Si son attente n'est de vos faveurs suivie.

Le Turc adore ici le lever du soleil.
Moi, qui croyant aux lois de votre sainte bouche,
J'invoque, ô Tout Puissant, votre divin conseil
Quand mon ame se leve et quand mon corps se couche.

(*Nouveaux satires et exercices gaillards de ce temps. 1637*)

JEAN-BAPTISTE CHASSIGNET

Plus on pénètre profondément dans notre histoire littéraire, plus on se convainc que l'évolution poétique, au début du XVIIe siècle, n'est pas l'œuvre d'un seul homme, mais d'une collectivité. Ainsi, lorsque Malherbe vint, l'obscur poète Chassignet avait déjà modifié les formes de notre art lyrique. Nous dirons plus, ce n'est pas Malherbe, mais bien Chassignet qui

> Le premier en France
> Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Les dates ne sauraient nous contredire. Celui que l'on a surnommé le rénovateur du Parnasse avait à peine publié dans les recueils ses premiers vers que déjà Chassignet, réunissant tous ses poèmes, donnait au public ces deux ouvrages : *Le mespris de la Vie et Consolation contre la mort* (1) et les *Paraphrases sur les cent cinquante pseaumes de David* (2), l'un en 1594, et l'autre en 1613.

(1) *Le Mespris de la Vie et Consolation contre la mort. Par Jean-Baptiste Chassignet Besaçonnois, D. aux Droits.* Dédié à Monseigneur le Marquis de Varambon. A Besançon, par Nicolas de Moingesse, MDXCIV, in-12.

(2) *Les Paraphrases sur les cent cinquante pseaumes de David. Mis en vers françois par Jean-Baptiste Chassignet, Docteur ez Droicts, et Advocat Fiscal au Siege et ressort de Grey. Dediées aux Serenissimes Archiducs d'Autriche, Albert et Isabelle, fils et frère d'Empereur, fille et sœur de Roy, Princes souverains des Pays-Bas, Ducs et Comtes de Bourgogne.* A Lyon par Claude Morillon, MDCXIII, in-12.

Ils constituaient une œuvre quasi-originale, et s'ils ne connurent pas le succès, c'est que le goût du public n'était pas encore dirigé vers une poétique nouvelle.

Plus tard, lorsque Boileau releva le mérite du vers français, il ne se soucia guère de rechercher ces vieilles rimes, et s'en tint au texte de Malherbe, publié par Chevreau en 1660.

Jean-Baptiste Chassignet, natif de Besançon, était fils de Maître Jacques Chassignet et de Claudine de Saline. On ignore la date exacte de sa naissance et celle de sa mort (1).

Il fit une grande partie de ses études sous Antoine Huet, principal du Collège de Besançon, et reconnut qu'il devait à ce digne maître le goût qu'il avait pris des belles lettres, et, en particulier, de la poésie. Avocat fiscal au siège et ressort de Gray (dépendant des marches d'Autriche) il n'était plus dans sa première jeunesse lorsqu'il se décida à faire connaître ses vers, fruits de plusieurs années d'études et de méditation.

Rien de plus triste et de plus pieux que ces pages où l'auteur ne sacrifie rien au désir d'être lu. Nous l'avons dit, ils forment deux recueils. Le premier contient cinq cents sonnets sur la mort et le second la traduction des cent cinquante psaumes. Leur titre est aussi peu attrayant qu'est frivole le genre dont ils procèdent, mais ils valent par des beautés qui, pour ne se point offrir au premier regard, ne laissent pas, ainsi qu'on l'a dit, de pénétrer l'âme. Il n'est guère d'homme, fût-il détaché des choses de la religion, qui ne s'émeuve de ces pages profondes, ne se sente remué par ce rythme puissant, et ne reconnaisse sous une telle inspiration de hautes et généreuses pensées.

Si les sonnets contre la mort se distinguent de la production contemporaine, les autres poèmes de Chassignet, publiés postérieurement, ne leur cèdent en rien comme élégance de forme et comme beauté d'élocution. Ses psaumes qui n'apparaissent, au début, que comme des imitations, balancent parfois l'original, et, grâce à l'ha-

(1) Quelques biographes, mieux renseignés que nous, sans aucun doute, fixent la première vers 1578, et la seconde vers 1634 ; mais ils ne produisent aucune preuve à l'appui de leur assertion.

bileté du poète, empruntent le mouvement de véritables odes sacrées. On y trouve sans cesse une harmonie soutenue, de grandes images, des expressions nouves, et, ce qui est plus rare pour le temps où ils furent écrits, une parfaite correction de langage.

Ils atteignent au sublime et par là nous étonnent, car est-il rien de plus périlleux que de se maintenir au sommet dans un art qui n'autorise pas toujours les grands élans de la foi ?

PSAUMES DE DAVID

I

VI

Domine, ne in furore tuo arguas me.

Ne me corrige point, en ton ire bouillante,
Et n'estens point, Seigneur, de ta fureur bruslante
Sur mon coulpable chef le tendon endurcy :
Mais touché des accens de ma plainte esplorée,
Evoque, Pere doux, ma cause deplorée
Du siege de justice au throsne de mercy.

Modere helas ! Seigneur, modere la sentence,
Qui condamne à la mort mon ame et son offence,
Et ne prononce point ton arrest punisseur
Paravant que ta main aux coups appareillée
Renguainant son cousteau ne s'en soit conseillée
Non avec ta justice, ains avec ta douceur.

Plustost que de me rendre esclave du supplice
Regarde dans le ciel ta demeure propice,
Quel je suis en dedans, quel je suis en dehors :
Mille maux renaissans me viennent en partage,
J'affoibly d'heure à autre, et porte à mon dommage
Plus de tourmens au cœur, que de membres au corps.

Mon corps ne peut suffire à tant d'aspres tortures,
Mes os d'avec mes nerfs ont desjoint leurs jointures,
Mille boutons de gesne en mon ame ont passé ;
Mon esprit s'en esmeut, et ceux qui me rencontrent
Comme tous estonnez avec le doigt desmontrent
Que je suis le pourtraict d'un squelette cassé.

Souverain Médecin, qui d'une mesme face
Donne la froide mort, la froide mort dechasse,
Selon que tu l'atteins d'amour ou de courroux :
Jusqu'à quand lairras-tu mes blessures sans basme,
Ne considerant pas qu'aux playes de mon ame
Les remedes, helas ! duisent mieux que les coups.

Seigneur, si de tes mains les ouvrages nous sommes,
Pardonne à leur forfait comme pere des hommes,
Et non point comme autheur de leur iniquité :
Sieroit-il pas bien mieux à ta divine eesence
D'effacer le peché par ta grande clemence,
Qu'effacer le pecheur par ta severité ?

Retournant donc sur moi les yeux de ton visage,
Tels qu'ils luisent en toy, quand tu portes l'image
Non d'un juge irrité, mais d'un Pere clement.
Tire-moy des langueurs qui me suyvent sans nombre,
Comme les corps humains sont suivis de leur ombre,
Plustost par ta bonté que par ton jugement ;

Que si tu veux, prens plaisir de perdre ta facture
Quel est celuy de nous qui dans la sepulture
Se souviendra de toy au Royaume des morts ?
Est-ce dans le tombeau, dessous la terre noire,
Que les corps sans esprit celebrent de ta gloire
La renaissante histoire et les vivants accords ?

Qu'excessif et cruel est le mal qui me touche.
Je n'ai plus pour parler de langue ni de bouche,
Ma bouche ne fait plus que se plaindre et gemir

Mon lict toutes les nuits est trempé de mes larmes;
Çà et là combattu de diverses alarmes,
Quand tout le monde dort, je ne puis m'endormir.

Pourroy-je bien dormir, pecheur abominable,
Si mes yeux, devenus un fleuve inespuisable,
Ne font plus que pleurer mes immortels ennuis ?
J'en ai trouble la veue, et leur prunelle esteinte
Devant mes ennemis s'esberluant de crainte,
Au lieu de voir des jours, ne voit plus que des nuits,

Ne pensez, toutesfois, hommes sans conscience,
Que Dieu n'ait tourné l'œil devers ma patience,
Qu'il n'ayt oüy les cris de mes gemissemens :
Il a oüy mes cris, il a veu ma constance,
Du lieu mesme ou mes maux sembloyent prendre naissance
Il a donné la vie à mes contentemens.

C'est ainsi, Seigneur Dieu, que ta main tu retire
Quand nous nous retirons de provoquer ton ire
Et c'est encor ainsi que variant le sort,
Ceux qui de nostre honte establissent leurs gloires,
De vergongne esperdus, voyent en nos victoires
Leur honte et nostre honneur, nostre vie et leur mort.

Ils se rejouyssoyent de nous voir en tristesses ;
Nos pleurs estoient leurs airs, nos pertes leurs richesses
Nos peines leurs repos, nos hyvers leurs printemps;
Nos plaisirs leurs douleurs, nos tempestes leur calme,
Nos malheurs leurs bon-heurs, nos deffaites leur palme,
Et nos jours pluvieux le plus beau de leur temps.

Change de chance, sire, et calmant nos orages,
Donne à ces envieux des flots et des naufrages
Redoublant leur malheur de nous voir bien-heureux,

Si bien que transportez aux doux airs des Florides :
Nous vivions en repos, tandis que ces perfides
Trembleront sous le North de leurs faix mal-heureux.

Lors en moins d'un moment,confondus en leurs trames
Ils fremiront d'horreur, reprochant à leurs ames
Tant d'injustes desseins contre moy projettez,
De sorte que la honte, a l'eschine courbée,
A l'œil cave, au teint rouge, à la bouche plombée,
Sera le fruict plus doux de leurs impietez.

II

Bonum est confiteri Domino et psallere, etc.

S'il est bien raisonnable, ô Createur unique
Des pavillons astrez, d'entonner un Cantique,
Un hymne de loüange, un Pseaume à ton honneur,
Celebrer, exalter ta gloire magnifique
Et de tout l'Univers t'advoüer le Seigneur.

Soit que du beau soleil, la perruque empourprée
Redore de ses rais cette basse contrée :
Soit que la nuict du monde efface les couleurs,
Le jour m'ora prescher ta loüange sacrée,
La nuit m'orra chanter ta grace et tes valeurs.

La voix ne fera point seulement son office
A dire ta constance, à loüer ta justice,
A ses airs gracieux j'associroy le luth ;
La cymbale et la harpe y feront du service,
Et le Psalterion chantera mon salut.

La meditation de tes rares ouvrages
Excite la froideur de nos tiedes courages,
Et si tost que je pense aux œuvres de tes mains,
Je me fons de plaisir, et les hommes plus sages
De mesme eslancement ne sont pas moins attains.

Mais quoy ! les fols pecheurs, despourvus de science,
Ne le tourneront point devers ta sapience,
Ne reconnoistront point tes hauts faicts merveilleux ;
Hauts et merveilleux faicts, que par experience;
Tu revele aux petits, et cache aux orgueilleux ?

Ils ne cognoistront pas que les ouvriers iniques
De toute impieté fleurissent, magnifiques,
Sur l'Avril de leurs jours, en richesse et splendeur ;
Comme on void au printemps, ès campagnes rustiques,
Les herbes s'esmailler de grâce et de verdeur :

Mais qu'ils meurent aussi au Janvier de leur âge,
Sans honneur, sans credit, comme le verd herbage
Se tanne au premier froid de l'hyver casanier,
Vous luy verriez changer de teint et de visage,
Et perdre en un moment son lustre printanier.

Mais en ce siecle icy, ny mesme en l'autre monde,
Ne peut rien dessous toy la course vagabonde
Du temps qui ronge tout, Dieu tres grand et tres haut,
En ton eternité ta puissance se fonde,
Et ton estre hors du temps dans le temps ne defaut.

Puissant comme tu es tu mettras en ruine
Des adversaires tiens la cohorte mutine,
Que ce siecle trompeur fait en honneur fleurir,
Tu la perdras en l'autre, et quiconque machine
Dol et mechanceté, tu le feras mourir... (1).

(1) Nous avons écarté une strophe incompréhensible.

Mais tu rehausseras la splendeur et la corne
De ma force passée, ainsi que la Licorne
Hause l'unique honneur de son front precieux ;
Et le basme espanché sur mon visage morne
Chassera de mes yeux tous brouillars soucieux.

Lavé de la façon dedans l'huile d'olive,
Ma face reprendra une couleur plus vive,
La bouche un teint plus gay, l'œil un ris plus gaillard ;
J'auray le chef moins gris, la marche plus hastive,
D'âge, plus que de corps, langoureux et vieillard.

Lors du sac general de ces ames farouches,
Qui jettent dessus moy des yeux bigles et louches,
Qui mille et mille maux me font à qui mieux mieux,
Qui n'ont pour me blasmer qu'opprobres dans leurs bouches
Je paistray mon oreille et nourriray mes yeux.

Cependant l'homme droict fleurira de la sorte
Qu'aupres de Jericho fleurit la palme forte,
Que le cedre fleurit au Liban bocageux ;
Le vent ni la chaleur aucun coup ne luy porte,
Verdoyant au milieu des hyvers orageux.

La plante qui sera en la maison divine
Du Seigneur nostré Dieu, une ferme racine,
Se vestira de fleurs, parera de rameaux,
Sans redouter des vents la tempeste mutine,
Ny le chaud de l'Esté, ni le desbord des eaux.

Le cours du temps goulu ne pourra rien sur elle ;
Sa jeunesse sera, sans vieillir, eternelle ;
Les oisillons du ciel y viendront faire bruit ;
Son ombre allegera le passant qui pantelle,
Donnant en sa saison et la fueille et le fruit.

Ces plantes, estendant leurs racines profondes
En la maison de Dieu, engendreront, fecondes,
Comme leurs devanciers, un grand nombre d'enfans,
Sans que des ans rongeurs les courses vagabondes
Effacent la verdeur de leurs chefs triomphants.

Ces enfans nouveaux-nés, admirant la sagesse
De Dieu le Createur, annonceront sans cesse,
Par les quatre climats de ce bas Univers,
La grandeur de ses faicts, l'effect de sa promesse,
Qui provignant les bons, extirpe les pervers.

Voire chascun de nous en ces nouvelles plantes
Cognoistra du Seigneur les justices clementes,
Qui m'environne et ceint ainsi que d'une tour ;
O grand Dieu le support de nos ames contentes,
En toy l'iniquité ne peut faire sejour.

III

Deus quis similis erit tibi?

Qui te peut estre, ô Dieu égal en Majesté
Parle, hé ! ne vois-tu pas comme on a molesté
Ton peuple miserable
Ne retarde donc point le secours souhaité
Que nous nous promettons de ton bras favorable

Desja tes ennemis en un corps amassez
Jappent autour de nous, font de leurs bruits cassez
Une horrible tempeste ;
Et d'un venteux orgueil au dedans bourrassez
Jusques dessus les cieux, ils rehaussent la creste.

Les voylà les meschans qui font contre tes Saincts
Maints captieux projets, maints sinistres desseins,
Mainte noire entreprise ;
Et, par leur faux conseil, ne taschent, inhumains,
Qu'eventer tes conseils et perdre ton Eglise.

Sus, allons, disent-ils, massacrons sans pitié.
Cette engeance d'Isaac consiste en mauvaistié,
Conroyée en malice ;
Montrons leur les effects de telle inimitié
Que leur nom desormais sur la terre perisse.

Ainsi ces mal-heureux assemblez en un corps,
S'efforcent d'alterer les mieux sonnans accords
De ta Loy salutaire,
Et du Dieu de Jacob peu craintifs et recors,
Employent contre luy leur force temeraire.

Les enfans de Gebal, l'Agarene mutin,
Le vaillant Nabaté, le guerrier Palestin,
Le brave Moabite
Le fort Idumean, le sanglant Philistin,
Le pillard Amalech, et le preux Ammonite.

Les habitants de Tyr, voire les Syriens,
Sont venus au secours des peuples anciens,
Qui de Loth ont pris source ;
Conspirant tous ensemble à treuver les moyens
D'arrester les Hebreux au milieu de leur course.

Conspirans tous ensemble à fourrager leurs champs,
Butiner leurs citez, moissonner leurs marchands
Au tranchant de leurs glaives ;
Profaner leur autel, et repeupler, meschans,
Leurs berceaux d'orphelins, et leurs couches de vefves.

Mais vendange, Seigneur, ces nombreux bataillons
Comme autrefois Moab vid sur les verds sillons
Moissonner ses gendarmes,
Quand Gedeon vainqueur, gaignant ses pavillons,
Divisa son butin et partagea ses armes.

Vendange-les, Seigneur, de la mesme façon
Que tu fauchas jadis, au torrent de Cisson,
Et Jabin et Sisare,
Quand l'espée au costé, et la lance à l'arçon,
Ils menaçoyent Isaac d'un servage barbare.

Ces tyrans malheureux perirent en Endor,
Massacrez sur les bords de la fontaine Dor,
Et ne peust leur chevance
Leurs armes,leurs chevaux,ny leur grand nombre d'or,
S'opposant à la mort luy faire resistance.

Leurs bandes autresfois si pompantes d'orgueil,
Mortes parmy les champs, sans larmes et sans deuil,
Restèrent diffamées,
Funeste objet des yeux, et n'eurent pour cercueil
Que le ventre glouton des bestes affamées.

Pendant cet Estour-là ces deux chefs valeureux
Oreb et le preux Zeb ne purent malheureux,
Se laver de mort dure :
Zébée et Salmana, Prince chevaleureux,
Y moururent tous deux par un coup d'adventure.

Toutesfois ces hautains d'orgueil precipitez,
Au temps des bons succez de leur felicitez
Osoyent bien se promettre
Qu'ils se rendroyent en bref les maistres redoutez
Du sanctuaire tien, l'ornement de ta dextre

Mais roule les ainsi, ô Père tout-puissant,
Comme du haut sommet d'un roc aspre et glissant,
Roule une forte roüe ;
Comme un festu de paille ore monte, or descend,
Sous le souffle divers de l'autan qui s'en joüe.

Angoissez de langueur harcellez de souci,
Durant ton chaud courroux consumes-les ainsi
Que les flames ardentes
Vont devorant les bois, vont devorant aussi
Les arbres plus voisins des montagnes pendantes.

Puis quand les tourbillons de tes rouges fureurs
Auront faict escarter ces braves conquereurs,
Couvre leurs yeux de honte,
Afin que ces pervers confessant leurs erreurs,
Cognoissent que tu es le seul Dieu qui les dompte.

Alors d'ignominie ouvertement couvers,
Lors minez et batus de mille maux divers,
Ils cognoistront sans doute,
Que de toy seul despend tout ce vaste Univers,
Tant la misere esclaire alors qu'on ne voit goute.

Sans doute ils cognoistront qu'à toy seul appartient
Tout ce que la rondeur de la terre entretient,
Tout ce que l'air enserre,
Tout ce que la mer mesme en ses vagues retient,
T'appellant le Seigneur du ciel et de la terre.

IV LXXIX

Qui regis Israel, intende : qui deducis velut ovem Joseph.

O grand Dieu, qui conduis le Peuple Israélite,
Afin que le berger conduit et sollicite

Un troupeau de moutons,
Exauce ma priere, offre-moi ta conduite,
Et préserve ton parc des animaux gloutons.

Grand Dieu, qui de tout temps, assis en sentinelle
Sur les deux Chérubins, qui couvrent de leur aisle
L'Arche du testament,
Monstrez de ta grandeur la lumiere nouvelle,
Illuminant les yeux de nostre entendement :

Desploye en Ephraim, manifeste en Manasse,
Descouvre en Benjamin ton pouvoir et ta grace,
Nous sauvant des malheurs ;
Converty-nous Seigneur ; si nous voyons ta face,
Nous serons delivrez de toutes nos douleurs.

Monarque Souverain du haut et bas Empire,
Jusqu'à quand flamberont les tisons de ton ire
Dessus ton peuple cher ?
Jusqu'à quand te verray-je au cry de son martyre
Et destourner la face et l'oreille boucher ?

Tu meslanges de pleurs les apprets de nos tables,
Tu trembles, tu confis de larmes inombrables
Nos breuvages meilleurs ;
A la grande mesure en nos maux deplorables
Tu nous fais avaller le torrent de nos pleurs.

Tu nous a mis en haine, en opprobre et disgrace
Aux voisins acharnez au sac de nostre race
Comme cruels voleurs ;
Converty-nous, Seigneur, si nous voyons ta face,
Nous serons garantis de toutes nos douleurs.

Jette l'œil sur ta vie autresfois apportée,
D'Egypte en ces quartiers, où tes mains l'ont plantée
Autour d'elle arrachant
Des prophanes Gentils la tige surmontée,
Et de tes propres mains toy mesme la beschant.

Soudain le froid tremblant de son large feuillage
Mit les champs à couvert, mit les monts à l'ombrage
Et ses reins plantureux
Passerent en grosseur de tronc et de branchage,
Les Cedres plus puissans du Liban odoreux.

Cette vigne de Dieu si soigneusement faicte,
Commença à l'instant de rehausser la creste ;
Avançant ses provins
De la mer jusqu'au fleuve, et d'une longne traicte,
Porter au loin les bras de ses pampres divins.

Pourquoy, Sire, à ce coup, negligeant sa culture,
As-tu demantelé les murs de sa closture ;
Mis en proye son vin ?
Pourquoy l'as-tu donnée aux passans en pasture,
Qui, pour la vendanger, s'escartent du chemin ?

Les sangliers outrageux, hostes des bois sauvages,
Les animaux des champs, qui gistent ès bocages,
Les ours et les limiers,
L'ont froissée et destruite, en ont faict tels ravages,
Qu'on n'y voit un seul traict de ses honneurs premiers.

O grand Dieu des combats retourne et considere
Des yeux de ta mercy quelle est notre misere ;
Et du ciel, ton sejour,
Viens, hélas ! visiter ta vigne solitaire,
Qui maintenant ressemble un desert sans amour !

Sur-tout regarde, ô Dieu, ce petit cep debile,
Que tu as elevé en puissance virile,
Par toy-mesme planté ;
Parfay-le, et le remets en estat plus tranquille,
Si que ton sacré los en soit par-tout chanté.

Sire, hé ! ne vois-tu pas que la flame bruslante
Devore jà les ceps de ta vigne dolente
Avec les eschalas,
Et que devant l'ardeur de ton ire flambante
Ses ouvriers obstinez periront sans soulas ?

O de ce monde entier le Monarque et le Maistre,
Bien que Pere indulgent sur l'enfant de ta dextre
Estens un peu la main ;
C'est le vray fils de l'homme admirable en son estre
Que tu as honoré d'un honneur souverain.

Las ! redonne la vie, ô Pere debonnaire,
A tes pauvres enfans, que la mort sanguinaire
Poursuit à tout moment,
Et fuyant en tout temps ta guide salutaire,
Nous irons en tout lieu ton sainct non reclamant.

O grand Dieu des combats, qui rehausse ou terrasse
Ceux à qui tu dépars ou la mort ou la grace,
Les biens ou les malheurs !
Converty-nous Seigneur ; si nous voyons ta face,
Nous serons garantis de toutes nos douleurs.

(Paraphrase sur les cent cinq psaumes, 1613.)

SONNETS

I

Assieds-toy sur le bord d'une ondante riviere,
Tu la verras fluer d'un perpetuel cours,
Et flots sur flots roulant en mille et mille tours,
Descharger par les prés son humide carriere.

Mais tu ne verras rien de ceste onde premiere,
Qui naguere couloit : l'eau change tous les jours,
Tous les jours elle passe, et la nommons tousjours
Mesme fleuve et mesme eau, d'une mesme maniere.

Ainsi l'homme varie, et ne sera demain
Tel comme aujourd'huy, du pauvre corps humain
La force que le temps abbrevie et consomme :

Le nom, sans varier, nous fuit jusqu'au trespas ;
Et combien qu'aujour-d'huy celuy ne sois-je pas
Qui vivois hier passé, tousjours mesme on me nomme.

II

Si tu meurs en jeunesse, autant tu as gousté
D'amour et de douceur durant ce peu d'espace,
Que si de deux cens ans tu parfaisois la trace,
Nul plaisir est nouveau sous le ciel revouté :

Pour boire plusieurs fois le ventre degousté
N'en est rien de plus soul ; la corruptible masse
De ce corps que tu traînes est semblable à la tasse
Qui ne retient pas l'eau que l'on luy a jeté.

Partant soit tost ou tard que le trait de la Parque
Du nombre des vivans au tombeau te demarque,
N'abandonne à regret le monde despourveu :

Tu vois tout en un an, et ce que l'influence
Des saisons et des tems, en plusieurs siecles avance,
N'est rien que le retour de ce que tu as veu.

III

Tu accuses la mort des tourmens rigoureux
Que tu souffre eu mourant, et tu ne considere
Que tu as bien souffert de douleur plus amere,
Estant encore esclave en ce corps langoureux :

Commençant en langueur ton âge douloureux,
Tu le parfais en pleurs, et finis en misere ;
La vie, et non la mort, de tes maux est la mere,
Qui te rend en mourant et vivant mal-heureux :

Le bout, et non le bord de nostre foible route,
Est ce qui nous tourmente, et fait que l'on redoute
L'inévitable loy du tems et du destin :

Ne t'esmerveille donc, puisque notre souffrance
Vivant avecque nous, avecque nous commence,
Si le soir de nos jours ressemble à son matin.

PRIERE A DIEU

Assailli et battu de tant d'aspre forfait
D'ou pretens-je remede a ma peine seconde ?
Recourray-je à la chair, si la chair ma deffait ?
Espereray-je au monde, estant mort par le monde
Au monde et à la chair, au Prince de la nuit
    Je renonce à ceste heure,
Bien-heureux le pecheur que le repentir suit
    Auparavant qu'il meure.

Quiconque, ô Dieu, te suit vit tousjours en seurté
Ne marche point de nuit, ne tombe en precipice,
Le sentier des meschans est privé de clarté,
Et le plus asseuré en plein midi y glisse :
Je n'y marcheray plus, un asseuré support
De ta grace m'ajourne,
De suivre le chemin, où l'horreur de la mort
Un moment me sejourne.

Si mes crimes mutins redoublent leurs effroys
Durant ce saint desir pour m'oster l'esperance
D'atteindre au but de vie, aux armes de la croix
Metté-je incontinent toute ma confiance.
Pechez, retirez-vous, j'ay perdu tout desir,
J'ay perdu toute envie
De suivre vos appas ; un plus ferme plaisir
A mon ame ravie.

C'est bien trop haut voler estant si mal conduit.
Sur l'aile du peché, aurois-je bien la grace
D'atteindre au port celeste ou rien de mal instruit,
Rien d'ord et de fouillé ne sçauroit prendre place ?
Non tu me jetteras un favorable ray
De ta douce prunelle,
Lors plus net et poli et plus blanc je seray
Que la neige nouvelle.

D'où me vient ceste audace, infortuné Chrestien
Qui me fait tant oser? de quelle penitence
Ay-je effacé mon mal ? esperé-je avoir bien
Si rien ne manque en moy sinon la conscience,
Ne laisse pour autant d'accourir au secours
Des pecheurs miserables
Aussi bien peu seront aux arrets des grands jours
Devant toy non coupables.

Comme un jardin terni, que le flambant esté
A longuement privé de l'humeur pluviale,

Attend du ciel benin la douce humidité,
Qui rend à ses bouquets leur beauté principale,
Ainsi de toy j'attens confort à mon mal-heur,
Ainsi de toy j'espere
Quelque soulagement à la grieve douleur
Qui me geine et m'altere.

En vain de mes forfais j'attens remission
Me voyant opprimé de tant de vice enorme
Si tu ne prens de moy quelque compassion,
Redonnant à mon ame une nouvelle forme.
Assez du vieil Adam ay-je esté revestu
Heritier de sa pomme;
Or je veux me couvrir du manteau de vertu,
Habit du nouvel homme.

Tu es ce nouvel homme, autheur de verité,
Que je veux imiter comme la seure voye,
Qui conduit les pecheurs à l'immortalité
A celle fin de vivre en eternelle joye.
Par là puissé-je entrer au royaume des Cieux,
Repurgé de l'offence
Contraire à mon salut, qui destourne mes yeux
Du lieu de ma naissance.

(*Le Mespris de la Vie et Consolation de la Mort*, *1594*.)

APPENDICE

I. POÈTES RÉFORMÉS DONT LES OUVRAGES ONT SUBI L'INFLUENCE DU CATHOLICISME. — II. NOELS EXTRAITS DES RECUEILS DU TEMPS.

POÈTES RÉFORMÉS

—

CLÉMENT MAROT

Nous n'entreprendrons pas la justification de ce poète condamné par l'Eglise il y a bien près de quatre siècles. Pour tous ceux qu'intéresse la tradition religieuse, Clément Marot apparaît comme un esprit caustique, rebelle à toute discipline. Il n'affecte pas seulement, croit-on, l'insouciance d'un La Fontaine, il laisse pressentir, en plein xvi[e] siècle, le scepticisme recherché d'un Voltaire.

C'est le juger sans doute plus sévèrement qu'il ne le mérite et prêter à l'hérésie dont il se rendit coupable une importance qu'elle n'eut pas.

Aussi bien ne répugna-t-il point aux préoccupations théologiques ; seulement, il parut ignorer l'étendue de ses devoirs de chrétien. Loin d'être libertin, il fut zélé dans sa foi, et sa turbulence lui fit croire qu'il servait Dieu alors qu'il disputait sur le dogme.

Ajoutons à cela un certain goût, sinon pour l'intrigue, du moins pour la faction politique, une indépendance exagérée, une vivacité de propos sans limite, des passions, de la vanité, de l'orgueil, un génie littéraire tourmenté, des faiblesses humaines, des désordres, un repentir mal dirigé, et nous aurons défini le caractère d'une des plus grandes figures du xvi[e] siècle.

Il était né en 1495, à Cahors, en Quercinois, de Jean Marot qui fut en son temps bon poète. Son père l'amena à Paris dès l'âge de dix ans, et prit soin de cultiver en lui un talent précoce pour les lettres. Ses études furent néanmoins médiocres, mais il faut en rejeter la faute sur quelques mauvais maîtres auxquels on l'avait confié.

D'abord clerc chez un praticien, puis page de Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy, il passa en 1513, en qualité de valet de chambre, au service de Marguerite de Valois, duchesse d'Angoulême.

On dit qu'il suivit cette princesse lorsqu'elle épousa en secondes noces Henri d'Albret, roi de Navarre, et se fit considérer de toutes les personnes de sa cour. Sa facilité à rimer de petites pièces galantes, la politesse de ses manières et l'enjouement de sa conversation contribuaient à le faire rechercher. Malgré le crédit qu'il obtint, il prit du service dans les armées, et, après avoir été à Reims, à Ardres et dans le Hainaut, on le vit à la funeste bataille de Pavie où il fut blessé et fait prisonnier.

De plus grandes infortunes l'attendaient à son retour, et à peine eut-il le temps de goûter les bienfaits de la liberté qu'il connut les rigueurs d'une nouvelle prison.

On s'était scandalisé soudainement de sa conduite et des propos qu'il tenait sur les matières de la Religion. Arrêté en 1525, conduit au Châtelet, interrogé et reconnu coupable, il fut incarcéré à Paris d'abord, puis à Chartres. Il faut dire à sa décharge qu'il ne cessa de protester vivement de son innocence. Dans une épître adressée à l'accusateur Bouchard, qui restera parmi ses meilleures pages, il s'écrie :

Point ne suis Lutheriste,
Ni Zunglien, et moins anabaptiste,
Je suis celui qui ait fait maint escrit,
Dont un seul vers on n'en sçauroit extraire
Qui à la loi Divine soit contraire ..
Bref, celui suis qui croit, honore et prise
La Saincte, vraye et catholique Eglise.
Autre doctrine en moy ne veux bouter :
Ma loy est bonne, et si ne faut douter,
Qu'à mon pouvoir ne la prise et exause...
Que quiers-tu donc, ô Docteur catholique ?
Que quiers-tu donc, as-tu aucune picque

Encontre moy : ou si tu prens faveur ?
A me trister dessous autruy faveur
Je crois que non ; mais quelque faux entendre
T'a faict sur moy telle rigueur estendre...

Cette justification n'eut servi de rien si le poète n'avait, au moment où il écrivait, sollicité l'indulgence de Marguerite de Valois et de quelques personnes influentes. On le délivra, mais ce ne fut pas pour longtemps, ses adversaires ne se considérant pas comme battus, et se tenant prêts à ressaisir la proie qui leur échappait.

D'ailleurs, les réflexions qu'il avait pu faire sur son propre état, pendant sa captivité, ne l'avaient pas rendu plus sage ou plus prévoyant, et les avis qu'on trouve tout au long de son poème de l'*Enfer* (1), composé alors, le servirent peu ni prou dans la pratique. En 1530, ayant tiré des mains des archers un homme qu'on menait au cachot, il y fut lui-même mis en sa place, et il eut besoin de la faveur royale pour en sortir. Un peu plus tard, on se saisit de ses papiers, et il dut s'enfuir à Ferrare pour éviter les rigueurs d'une prompte justice. Rappelé en France, quoiqu'il ait fait une abjuration solennelle, il provoqua une nouvelle tempête et ne connut le salut qu'en gagnant Genève, puis Turin, où il alla mourir en 1544, abandonné de ses protecteurs et de ses amis.

Quoique léger de mœurs et libre de langage, Marot écrivit volontiers sur la religion. On peut dire même qu'une grande partie de son œuvre porte sur des questions de théologie ou bien s'inspire des saints cantiques. Avant de devenir le réformateur que l'on a tant réprouvé, il avait été un catholique fervent. Son ignorance des matières religieuses, et son zèle à vouloir disserter des textes sacrés, furent cause de sa disgrâce et le conduisirent à l'impiété. Il traduisit, puis publia en 1536, sur le conseil de Vatable, et avec l'aide de Melin de Saint-Gelais, des Psaumes qui furent condamnés par les docteurs en théologie. Pour ne se point soumettre à la censure qui lui était faite, il délaissa la croyance des siens et passa dans le camp calviniste. Il fit paraître en-

(1) 1526. Il ne parut pour la première fois qu'en 1542. Cf. l'*Enfer de Clément Marot de Cahors*, etc. A Lyon, chez Estienne Dolet, 1542, in-8°.

core de nouveaux psaumes, mais il ne les donna pas tant pour témoigner de ses convictions que pour faire échec à ses anciens ennemis. On a rapporté qu'il trouva dans le succès qu'obtinrent ces vers, appropriés au goût du jour, une consolation aux traverses qu'il endura. Quoiqu'il en soit, ces pièces se peuvent lire dans ses œuvres complètes, et particulièrement dans l'édition qu'a publié en 1731 l'abbé Lenglet Dufresnoy (1). Avec une *Oraison au Crucifix*, diverses *Ballades*, des *Cimetières* et des *Epitaphes*, elles constituent le bagage édifiant du poète.

Bayle qui n'a pas manqué de faire connaître dans son Dictionnaire quelle vogue elles obtinrent, s'est empressé de les justifier de toute accusation d'hérétisme, croyant qu'elles ne firent scandale que parce que les protestants s'en emparèrent et les célébrèrent à l'envi.

(1) *Œuvres de Clément Marot, valet de Chambre de François I, Roy de France, Revues sur plus. Ms. et sur plus de quarante éditions et augmentées tant de diverses Poésies véritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées*, etc. A la Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1735, 6 vol. in-12.

EPITAPHE

DE JEAN SERRE EXCELLENT JOUEUR DE FARCES (1).

Ci-dessous gist, et loge en serre
Ce très-gentil fallot Jean Serre,
Qui tout plaisir alloit suivant :
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de dez, ne quilles,
Mais de belles farces gentilles.
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais y gaigna bruit et credit,
Amour, et populaire estime ;
Plus que d'escuz, comme j'estime.
Il fut en son jeu si adextre,
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Ivrongne, quand il s'y prenoit,
Ou badin, s'il l'entreprenoit :
Et n'eust sceu faire en sa puissance
Le sage, car en sa naissance
Nature ne luy fit la trongne
Que d'un badin ou d'un ivrongne :
Toutefois je croy fermement,
Qu'il ne fit onc si vivement

(1) Les joueurs de farces portoient ordinairement des masques sur le theatre ; mais quand ils n'en portoient pas, ils se couvroient le visage de farine. Voyez *Sauval* : *Antiquites de Paris*, tome III, page 38.

Le badin qui rit, ou se mord,
Comme il fait maintenant le mort.
Sa science n'estoit point vile,
Mais bonne : car en cette ville
Des tristes tristeur destournoit
Et l'homme aise en aise tenoit.
Or bref, quand il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le front, la joue, et la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un haut bonnet triomphant
Garni de plumes de chappons,
Avec tout cela je respons,
Qu'en voyant sa grace niaise
On n'estoit pas moins gay, ny aise,
Qu'on est aux champs Elisiens.
O vous humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est : car quand on pense
A ce qui souloit faire et dire,
On ne se peut tenir de rire.
Que dis-je ? On ne le pleure point ?
Si faict on : et voicy le poinct.
On en rit si fort en maints lieux,
Que les larmes sortent des yeux.
Ainsi en riant on le pleure :
Or pleurez, riez vostre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul :
Vous feriez beaucoup mieux en somme,
De prier Dieu pour le povre homme.

BALLADE DU JOUR DE NOEL

Sur l'air : *J'ai veu le temps que j'étoie à Basac.*

Or est Noël venu son petit trac :
Sus donc aux champs, bergieres de respec :
Prenons chascun panetiere, et bissac,
Fluste, flageol, cornemuse, et rebec :
Ores n'est pas temps de clorre le bec,
Chantons, sautons, et dansons ric à ric :
Puis allons veoir l'Enfant au povre dic,
Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,
Et adoré de maint grand Roy, et Duc :
S'on nous dit nac, il faudra dire noc :
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjuc.

Colin Georget, et toy Margot du Clac
Escoute un peu, et ne dors plus illec :
N'a pas long-temps sommeillant près d'un lac,
Me fut advis, qu'en ce grand chemin sec
Un jeune Enfant se combatoit avec
Un grand serpent, et dangereux aspic :
Mais l'Enfanteau en moins de dire pic,
D'une grand' Croix lui donna si grand choc,
Qu'il l'abatit, et lui cassa le suc,
Garde n'avoit de dire en ce defroc
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper et tic, et tac,
Et luy donner si merveilleux eschec,
L'Ange me dit, d'un joyeux estomach,
Chante Noel, en François ou en Grec,
Et de chagrin ne donne plus un zec.

Car le Serpent a eté prins au bric :
Lors m'esveillay, et comme fantastic
Tous mes troupeaux je laissay près un roc
Si m'en allai plus fier qu'un Archiduc
En Béthléem. Robin, Gautier, et Roch,
Chantons Noel tant au soir, qu'au desjuc.

ENVOY

Prince devot, souverain Catolic,
Sa maison n'est de pierre, ne de bric,
Car tous les vents y souflent à grand floc :
Et qu'ainsi soit, demandez à sainct Luc.
Sus donc avant, pendons soucy au croc,
Chantons Noel tant au soir qu'au desjuc.

BALLADE DE CARESME

Cessez autheurs d'escrire en eloquence
D'armes, d'amours, de fables, et sornettes :
Venez dicter sous piteuse loquence
Livres plainctifs de tristes chansonnettes :
N'escrivez d'or, mais de couleurs brunettes,
A celle fin que tout dueil y abonde ;
Car Jesus-Christ l'Aigneau tout pur et munde
Pour nous tirer des Enfers detestables
Endura mort horrible, et furibunde
En ces saincts jours piteux et lamentables.
Romps tes flageols, Dieu Pan, par violence,
Et va gemir en champestres logettes :
Laissez les bois, vous Nymphes d'excellence,

Et vous rendez en cavernes subjectes :
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes,
Tous Oyselets : trouble toy la claire unde :
Ciel noircy toy : et d'angoisse profonde,
Bestes des champs par cris espouvantables,
Faictes trembler toute la terre ronde
En ces saincts jours piteux, et lamentables.

Riches habits de noble préférence
Vueillez changer Dames, et pucellettes
Aux ornemens de dolente apparence,
Et resserrez vos blanches mammelettes :
En temps d'Esté fleurissent violettes,
Et en Yver sechent par tout le monde :
Donc puis qu'en vous joye et soulas redonde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez au moins, autant noire, que blondes
En ces saincts jours piteux et lamentables.

ENVOY

Prince chrestien, sans que nul te confonde,
Presche chascun, qu'à jeusner il se fonde
Non seulement de mets bien delectables,
Mais de peché, et vice trop immunde
En ces saincts jours piteux et lamentables.

CHANT ROYAL CHRESTIEN

Qui aime Dieu, son regne, et son empire,
Rien desirer ne doit, qu'à son honneur :
Et toutesfois l'homme tousjours aspire
A son bien propre, a son aise et bonheur,

Sans adviser, si point contemne ou blesse
En ses desirs la Divine noblesse.
La plus grand' part apete grand avoir :
La moindre part souhaitte grand sçavoir,
L'autre desire estre exempte de blasme.
Et l'autre quiert (voulant mieux se pourvoir)
Santé au corps, et Paradis à l'ame.

Ces deux souhaits contraires on peut dire
Comme la blanche, et la noire couleur,
Car Jesus-Christ ne promet pas son dire
Ça bas aux siens, qu'ennuy, peine, et douleur.
Et d'autre part (respondez-moi) qui est-ce,
Qui sans mourir aux cieux aura liesse ?
Nul pour certain. Or faut-il concevoir,
Que mort ne peut si bien nous decevoir,
Que de douleur ne sentions quelque dragme,
Par ainsi semble impossible d'avoir
Santé au corps, et Paradis à l'ame.

Douce santé mainte amertume attire,
Et peine au corps est à l'ame douceur.
Les bien heurez, qui ont souffert martire,
De ce nous font tesmoignage tout seur.
Et si l'homme est quelque temps sans detresse
Sa propre chair sera de lui maitresse,
Et destruira son ame (à dire voir)
Si quelque ennuy ne vient ramentevoir
Le povre humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
En lui disant, Homme, penses-tu voir,
Santé au corps, et Paradis à l'ame ?

O donques, Homme, en qui santé empire,
Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur.
Si tu sentois de tous les maux le pire,
Tu sentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon sentir sans plus te laisse
Tes petis maux, sachant que ta foiblesse

Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
Et que aussi tost, de l'appercevoir,
Tu perirois comme paille en la flamme,
Sans nul espoir de jamais recevoir
Santé au corps, et Paradis à l'ame.

Certes plus tost un bon pere desire
Son fils blessé, que meurdrier ou jureur,
Mesmes de verge il le blesse, et dessire,
Affin qu'il n'entre en si lourde fureur :
Aussi quand Dieu, pere celeste oppresse
Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse
Faict lors sur eux eau de grace pleuvoir,
Car par tel' peine à leur bien veut prevoir
A ce qu'enfer enfin ne les enflame,
Leur reservant, oultre l'humain devoir,
Santé au corps, et Paradis à l'ame.

ENVOY

Prince Royal, quand Dieu par son pouvoir
Fera les cieux, et la terre mouvoir,
Et que les corps sortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est assavoir,
Santé au corps, et Paradis à l'ame.

CHANT DE MAY

1526.

En ce beau mois delicieux.
Arbres, fleurs, et agriculture,

Qui durant l'hyver soucieux,
Avez esté en sepulture.
Sortez, pour servir de pasture
Aux troupeaux de plus grand pasteur :
Chascun de vous en sa nature
Louez le nom du Createur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine, et dure,
Où vous vrais amans curieux
Parlez de l'amour sans laydure :
Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur :
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Createur.

Quand vous verrez rire les cieux,
Et la terre en sa floriture,
Quand vous verrez devant vos yeux,
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'estre larron et menteur
N'en louez nulle creature.

ENVOY

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur :
Et vous aussi, mon escripture,
Louez le nom du Createur.

PSAUME V

Verba mea auribus percipe.

ARGUMENT

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant de souffrir davantage par les flatteurs qui estoient autour de Saül, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, et qu'il favorise les bons.

Aux paroles que je veux dire,
Plaise toy l'oreille prester,
Et à cognoistre s'arrester,
Pourquoy mon cœur pense et soupire,
Souverain Sire.
Enten à la voix très ardente
De ma clameur, mon Dieu, mon Roy,
Veu que tant seulement à toy
Ma supplication presente
J'offre et presente.
Matin devant que jour il face,
S'il te plaist, tu m'exauceras :
Car bien matin prié seras
De moy, levant au Ciel la face,
Attendant grace.
Tu es le vrai Dieu qui meschance
N'aimes point, ne malignité :
Et avec qui en verité,
Malfaicteurs n'auront accointance,
Ne demourance.
Jamais le fol et temeraire
N'ose apparoir devant tes yeux :

Car tousjours te sont odieux
Ceux qui prenneut plaisir à faire
Mauvais affaire.
Ta fureur perd et extermine
Finalement tous les menteurs :
Quant aux meurtriers et decepteurs,
Celuy qui terre et ciel domine,
Les abomine.
Mais moy en la grand' bonté mainte,
Laquelle m'as fait savourer,
Iray encore t'adorer
En ton Temple, en ta maison sainte,
Dessous ta crainte.
Mon Dieu guide moy et convoye
Par ta bonté, que ne sois mis
Sous la main de mes ennemis :
Et dresse devant moy ta voye,
Que ne fourvoye.
Leur bouche rien de vrai n'ameine,
Leur cœur est saint, faux et couvert :
Leur gosier un sepulchre ouvert :
De flaterie fausse et vaine
Leur langue est pleine.
O Dieu monstre leur qu'ils mesprennent.
Ce qu'ils pensent faire défais.
Chasse-les, pour leurs grans mefaits,
Car c'est contre toy qu'ils mesprennent,
Tant entreprennent.
Et que tous ceux se resjouïssent,
Qui en toy ont espoir, et foy :
Joye auront sans fin dessus toy :
Avec ceux qui ton nom cherissent,
Et te benissent.
Car de bien faire tu es large,
A l'homme juste, ô vrai Sauveur,
Et les couvres de ta faveur,
Tout ainsi comme d'une targe
Espesse et large.

PSAUME VI

Domine, ne in furore tuo arguas me.

ARGUMENT

David malade, et à l'extrémité, a horreur de la mort : et desire, avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu : puis tout à coup se resjouit de sa convalescence, et de la honte de ceux qui s'attendoient à sa mort.

Ne vueille pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire,
Moi qui t'ai irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ai merité.
Ains, Seigneur, viens estendre
Sur moi ta pitié tendre,
Car malade me sens,
Santé donques me donne :
Car mon grand mal estonne
Tous mes os et mes sens.
Et mon esprit se trouble
Grandement et au double,
En extrême souci.
O Seigneur plein de grace,
Jusques à quand sera-ce
Que me lairras ainsi ?
Helas, Sire, retourne.
D'entour de moy destourne
Ce merveilleux esmoy.
Certes grande est ma faute,
Mais par ta bonté haute,
Je te pry' sauve moy.

Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle
Memoire, ne renom :
Qui penses tu qui die,
Qui louë et psalmodie
En la fosse ton nom ?
Toute nuit tant travaille,
Que lict, chalit, et paille
En pleurs je fay noyer,
Et en eau goutte à goutte
S'en va ma couche toute,
Par si fort larmoyer.
Mon œil plorant sans cesse
De despit et destresse
En un grand trouble est mis :
Il est envieilli d'ire,
De voir entour moy rire
Mes plus grans ennemis.
Sus, sus, arriere iniques,
Deslogez tyranniques
De moy tous à la fois.
Car le Dieu debonnaire
De ma plainte ordinaire
A bien ouy la voix.
Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,
Exaucé m'a des cieux,
Receu a ma demande :
Et ce que luy demande,
Accordé m'a et mieux.
Donques honteux deviennent
Et pour vaincus se tiennent
Mes adversaires tous :
Que chacun d'eux s'eslongne
Subit en grand vergongne,
Puis que Dieu m'est si doux.

(*Œuvres de Clement Marot, 1735.*)

EUSTORG DE BEAULIEU

Eustorg de Beaulieu, ainsi nommé de son lieu d'origine, situé sur les confins du Quercy et du Limousin. D'abord musicien et organiste de l'église de Lectoure, il devint prêtre catholique, puis, ayant embrassé la Réforme, se fit ministre protestant à Thiérens, baillage de Moudon, dans le canton de Vaud. Il mourut à Bâle, ainsi qu'il appert d'un document d'origine calviniste, le 8 janvier 1552 (1).

Ses meilleurs ouvrages, ou du moins les plus célèbres, sont : *Les divers rapportz contenant plusieurs Rondeaux, Huictains, Dizains, Ballades, Chansons, Epistres, Blasons, Epitaphes et aultres joyeusetez. Le tout composé par M. E. de Beaulieu.* On les vend à Paris, en la rue neufve nostre Dame, etc. Par Alain Lotrian, 1544, in-12; *L'Espinglier des filles composé par Eustorg, aultrement dict : Hector de Beaulieu, Ministre evangelique, natif aussi de la ville de Beaulieu, au bas pays de Lymosin.* Reveu et augmenté par lui mesme (depuis sa première impression) comme on verra. Imprimé à Basle, 1550, petit in-12. Beauchamp lui attribue encore deux moralités : *Murmurement et fin de Coré* et *l'Enfant prodigue.*

Les poésies religieuses d'Eustorg de Beaulieu contenues au présent ouvrage sont extraites des *Divers rapports.* Elles furent écrites sans nul doute pendant la jeunesse de l'auteur, alors qu'il conformait ses actes et ses œuvres à la règle catholique.

(1) Cf. Emile Faguet : *Portraits du Vieux temps* [*Eustorge de Beaulieu*]. Paris, Ollendorff, 1891, in-18.

BALLADE DE CEULX DE QUI ON TIENT PLUS DE COMPTE AU TEMS PRESENT

Qui veult sçavoir ceulx qu'aujourd'huy
Ont les honneurs parmy le monde
Et qui trouvent par tout appuy
Voye ceulx ou richesse habonde,
D'autre part celuy qui se fonde
A contrefaire le grobis
Portant robe large et profonde,
Chascun porte honneur aux habitz.

Si Dieu ressuscitoit sainct Pol,
Et il n'avoit robbe honorable,
On le chasseroit comme ung fol
Et ne seroit point agreable.
Aujourd'huy pour estre acceptable
Fault porter Saphirs et Rubis
Et braguer comme ung connestable.
Chascun porte honneur aux habitz.

L'ung paoure homme, bragardement
Se peult accoustrer de la queste,
Chascun luy dira doulcement
Bon jour Monsieur et bonne feste,
Et combien qu'il n'aye en sa teste
Le sens de respondre : *et vobis*,
Pour luy faire honneur on s'apreste,
Chascun porte honneur aux habitz.

Bien est vray, qu'un paoure gaultier
Qui n'a que frire en sa bezasse
Et qui de braquer faict mestier,
Qu'il perd d'aulcuns la bonne grace,
Mais à le veoir de prime face
Trencher du Raminagrobis
On l'estime, et luy faict-on place
Chascun porte honneur aux habitz.

Plusieurs disent communement
Que l'habit ne faict pas le moyne,
Mais aussi voit-on bien comment
Sans riche habit nul n'est ydoine,
Fut-on si bon que sainct Anthoine
Et aussi doulx qu'une brebis
Sans estre en ordre de sa peine
Chascun porte honneur aux habits.

Ung mal en ordre et plain de sens
N'est prisé non plus qu'une beste,
Pour ce je veulx dire, et consens
Que les mieulx vestus font la feste,
Mais bons espris passent souffrete
Et vivent de lard, et pain bis,
A faulte d'une part honneste.
Chascun porte honneur aux habits.

Prince d'enfer, ta loy decrete
Que *tam in factis quam verbis*
Les plus bragardz font la conqueste.
Chascun porte honneur aux habits.

ORAISON EN FORME DE BALLADE

Mon Dieu Jesus duquel void la figure
Mon triste cueur de ses spirituelz yeulx,
Ayes mercy de moy, ta creature,
Pour qui souffrit ton corps tres glorieux.
N'endure pas que ton sang precieulx
Soit espandu sans que santé me donne,
Mon redempteur soyes moy gracieux
Et si jadis j'ay esté vicieux
Par celle mort qu'as souffert me pardonne.

Je suis celuy qu'ay mis toute ma cure
A tout mal faire en ces terrestres lieux,
Mais j'ay espoir en ta bonté trespure
Qui est en toy regnant la hault es cieulx,
Et que tu n'es vers celuy furieux
Qui apres vice a bien faire s'adonne,
Pour ce Seigneur (si je fuz curieuz
D'estre envers toy fol et injurieux)
Par celle mort qu'a souffert me pardonne.

Paresse, orgueil, gloutonnie, et luxure
J'ay assemblé contre toy, Dieu des dieux,
Par yre, aussi, t'ay faict souvent injure
Et sur aultruy ay esté envieux.
Semblablement comme homme ambitieux
En avarice ay souillé ma personne,
Sans contempler tes biens delicieux,
Mais nonobstant ces crimes perilleux
Par celle mort qu'as souffert me pardonne.

Prince sans per, je ne merite mieulx
Qu'estre damné comme ta loy ordonne
Veu mes pechez et cas deffectueux
Mais, je te pry, de cueur affectueux
Par celle mort qu'as souffert me pardonne.

(*Les divers rapportz, 1544.*)

DU BARTAS

Le plus « romantique, » au pire sens du terme, de tous les poètes de son siècle, Guillaume de Salluste (Seigneur du Bartas), fils d'un Trésorier de France, naquit à Montfort, à quelques lieues de sa terre du Bartas, dans la Gascogne. Il fut Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi de Navarre, depuis Henri IV.

Du Bartas, élevé dans les exercices militaires, se distingua tout à la fois comme négociateur, comme capitaine et comme poète. Sa poésie, il faut le dire, se ressentit de ses multiples occupations, et quoi qu'il fit, il ne parvint jamais à être un écrivain correct et élégant. C'était, — sa rudesse et son imperfection en témoignent, — une sorte de génie vulgaire et fort confus.

Il servit dans la cavalerie et commanda une compagnie sous le maréchal de Matignon, gouverneur de sa province. Le Béarnais l'employa pour ses affaires, près de Jacques VI, roi d'Ecosse, et il faillit demeurer en Angleterre, où ce prince tenta de se l'attacher. Il mourut, suivant les uns, en 1590, et, selon les autres, en 1591.

Je ne sais s'il consacra tous ses loisirs à l'entretien et au commerce des belles-lettres, mais il est à peu près sûr qu'il n'employa pas toujours honnêtement son temps, car ces deux poèmes *la Semaine* (1) et *la Seconde Semaine* (2)

(1) *La Semaine ou Création du Monde de Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas, revüe et corrigée par l'auteur, aveo commentaire, argument et annotation par Simon Goulard de Senlis*, etc. A Paris, Michel Gadouleau, 1583, in-4°.

(2) *La seconde semaine ou Enfance du Monde.* Anvers, Jacques Henric, 1584, in-4°, et Paris, à l'Olivier de P. L'Huillier, 1584, in-4°.

sont aussi imparfaits que s'ils fussent demeuré inachevés.

Ce n'est point qu'ils ne contiennent de grandes idées, de la verve, de riches images et ne reflètent une puissante imagination, mais ils paraissent avoir été réalisés à une époque de barbarie. Du Bartas est un créateur, mais un créateur souvent malheureux qui parait ignorer et sa langue et la valeur de ses trouvailles.

Cela ne l'empêcha pas de connaître le succès et même la gloire puisque, selon la Croix du Maine, en moins de six ans la *Semaine* fut imprimée plus de trente fois.

Il ne poussa pas loin la conscience littéraire, ou bien se satisfit de peu, car de toutes les éditions que nous avons vues de son ouvrage, il n'en est point une qui offre des variantes du texte original.

On le traduisit en latin, en italien, en anglais, en espagnol et en allemand.

Sa *Semaine*, que l'on a tant vantée, a pour sujet la Création du Monde. Les jours que dura la Création forment la division du poème. L'auteur ne nous fait grâce d'aucun détail, et il n'y a pas jusqu'au septième jour, c'est-à-dire celui qui marque le repos du Créateur, qui ne lui ait fourni un long chant.

La manière de du Bartas, en écrivant l'histoire — a-t-on dit — est de parler successivement de chaque chose créée et d'en décrire en détail la nature, les causes et les effets... Or, comme Dieu en créant l'Univers a créé, soit en germe, soit dans son intégrité, tout ce qui s'est fait ou se fera, il s'ensuit que l'auteur a rimé une petite encyclopédie. Il a mis en vers jusqu'aux Mathématiques et discuté longuement des fins de la Théologie.

On lui pardonnerait sans doute sa prolixité s'il se fût borné par la suite. Mais c'est tout le contraire qui est arrivé, et sa *Seconde Semaine* est bien le plus interminable et le plus indigeste de tous les ouvrages en vers qu'on ait écrits. Il est incroyable tout ce qui se passe dans cette nouvelle semaine. Elle renferme à peu de choses près toute l'histoire de l'ancien Testament.

Les autres poèmes sont l'*Uranie ou la Muse celeste*, la traduction du poème de Jacques VI, roi d'Ecosse sur la bataille de Lépanthe, une *Judith* en six chants et diverses pièces de circonstance.

Toutes ces productions ne valent pas, à proprement

parler, un *Hymne de la Paix* et neuf sonnets complétant son bagage, où se peuvent lire quelques beaux vers sur les montagnes de son pays.

On a dit que du Bartas mourut de blessures mal pansées : ne serait-ce pas plutôt de la fatigue provoquée par son rude labeur de poète ?

Aussi bien l'a-t-on considéré tout à la fois comme le Titan littéraire de la Réforme et l'ancêtre du Romantisme. Ce sont là des qualités que personne ne lui disputera.

On peut dire qu'il poussa aux dernières limites de l'ennui le génie qu'il avait pour les grandes compositions.

Il ne saurait convaincre son lecteur sans, auparavant, le lasser, et lorsqu'il croit imiter la foudre il ne fait que se montrer bruyant sans parvenir à nous donner l'illusion de la puissance céleste.

LE DELUGE

Ces eaux comme l'on dit, jointes aux basses eaux,
Des monts plus sourcilleux desrobant les coupeaux,
Eussent noyé ce tout, si, triomphant de l'onde,
Noé n'eust comme enclos dans peu d'arbres le monde,
Bastissant une nef, et par mille travaux,
Conservant là dedans tout genre d'animaux.
Ils n'y furent entrez, que dans l'obscure grotte
Du mutin roy des vents, le Tout-Puissant garotte
L'aquilon chasse-nue, et met pour quelque tems
La bride sur le col aux forcenez Autans.
D'une alle toute moite, ils commencent leur course ;
Chasque poil de leur barbe est une humide source ;
De nues une nuict enveloppe leur front ;
Leur crin desbagoulé, tout en pluye se fond,
Et leurs dextres pressant l'espaisseur des nuages,
Les rompent, en esclairs, en pluyes, en orages.
Les torrens escumeux, les fleuves, les ruisseaux,
S'enflent en un moment : jà leurs confuses eaux
Perdent leurs premiers bords, et dans la mer salée
Ravageant les moissons, courent bride avalée.
La terre tremble toute, et tressuant de peur,
Dans ses veines ne laisse une goute d'humeur.
Et toy, toy même, ô Ciel ! les escluses desbondes
De tes larges marests, pour desgorger les ondes
Sur ta sœur (1), qui vivant, et sans honte et sans loy,

(1) La Terre.

Se plaisoit seulement à desplaire à ton Roy.
Jà la terre se perd, jà Nerée est sans marge ;
Les fleuves ne vont plus se perdre en la mer large,
Eux-mesmes font la mer; tant d'Oceans divers
Ne font qu'un Ocean : mesme cest Univers
N'est rien qu'un grand estang, qui veut joindre son onde
Au demeurant des eaux qui sont dessus le monde.
L'estourgeon costôyant les cismes des chasteaux
S'esmerveille de voir tant de toicts sous les eaux.
Le manat, le mular, s'allongent sur les croupes
Où naguere broutoyent les sautelantes troupes
Des chevres porte-barbe, et les dauphins camus
Des arbres montaignards razent les chefs ramus,
Rien ne sert au levrier, au cerf, à la tigresse,
Au lievre, au cavalot, sa plus viste vistesse :
Plus il cherche la terre, et plus et plus helas!
Il la sent, effrayé, se perdre sous ses pas.
Le bievre, la tortue, et le fier crocodile,
Qui jadis jouyssoient d'un double domicile,
N'ont que l'eau pour maison ; les loups et les aigneaux,
Les lyons et les daims, voguent dessus les eaux,
Flanc à flanc, sans soupçon. Le vautour, l'arondelle,
Après avoir long-tems combattu de leur aile
Contre un trespas certain, enfin tombent lassez,
N'ayant où se percher, dans les flots courroucez.
Quant aux poures humains, pense que cestui gaigne
La pointe d'une tour, l'autre d'une montaigne,
L'autre pressant un cedre, or' des pieds, or' des mains,
A boutées gravit au plus haut de ses rains
Mais las ! les flots montans à mesure qu'ils montent,
Soudain qu'ils font arrest, soudain leur chef surmontent ;
L'un sur un aiz flottant, hazardeux se commet
L'autre vogue en un cofre, et l'autre en une met,
L'autre encor mi-dormant sent que l'eau debordée
Sa vie et son chalit ravit tout d'une ondée.
L'autre de pieds et bras par mesure ramant,
Resiste à la fureur du flot qui, freschement,

A son flanc abisma ses germaines, sa mere,
Le plus cher de ses fils, sa compagne et son pere :
Mais enfin il se rend, jà las de trop ramer,
A la discretion de l'indiscrete mer.
Tout, tout meurt à ce coup : mais les Parques cruelles,
Qui jadis, pour racler les choses les plus belles,
S'armoyent de cent harnois, n'ont ore pour bourreaux,
Que les efforts baveux des bouillonnantes eaux.
Tandis la Sainte Nef, sur l'eschine azurée
Du superbe Océan, naviguoit assurée,
Bien que sans mast, sans rame, et loin, loin de tout port :
Car l'Eternel estoit son Pilote et son Nord ;
Trois fois cinquante jours, le general naufrage
Degasta l'Univers ; enfin d'un tel ravage
L'Immortel s'esmouvant, n'eut pas sonné sitost
La retraite des eaux, que soudain flot sur flot
Elles gaignent au pié. Tous les fleuves s'abaissent ;
La mer rentre en prison ; les montaignes renaissent ;
Les bois monstrent desjà leurs limonneux rameaux ;
Jà la campagne croist par le descroist des eaux ;
Et bref la seule main du Dieu darde-tonnerre,
Monstre la terre au Ciel, et le Ciel à la Terre.
Afin qu'il vist encor la Panchaïque odeur
Fumer sur les autelz sacrez à sa grandeur.

O Dieu puisqu'il t'a pleu tout de mesme en nostre âge
Sauver ta saincte Nef, du flot et de l'orage,
Fais que ce peu d'Humains qui s'appuyent sur toy
Croissent de mesme en nombre, et plus encor en foy.

(*La Semaine, deux. journée. Ed. de 1579 et de 1583.*)

DESCRIPTION DU JARDIN D'ÉDEN

Fragment.

Poetes des Payens, qui, hardis, faites gloire
D'obscurcir par vos vers l'eternelle memoire
Des ouvrages de Dieu, n'allez plus loüanger
D'un discours fabuleux d'Elysé le verger,
Que vous avez tiré sur un si beau modelle,
Pour en avoir appris quelque sourde nouvelle
Venant de pere en fils : car l'ouvrier trois-fois saint
A mieux fait son jardin que vous le vostre feint.
Si je dy que toujours, d'une face seraine,
Le Ciel embrasse-tout, œilladoit ceste plaine ;
Que des rochers cambrez le doux miel distilloit ;
Que le laict nourricier par les champs ruisselloit ;
Que les rües avoient mesme odeur que les roses ;
Que tout terroir portoit en tout tems toutes choses,
Et sous mesmes rameaux, cent et cent fruicts divers
Tousjours se brandilloyent, ny trop mûrs, ny trop verds ;
Que le plus aigre fruict et l'herbe plus amere
Egaloit en douceur les sucres de Madere ;
Et nourrissoit les corps mieux qu'aujourd'huy les veaux,
Les chapons, les perdrix, les moutons, les chevreaux,
Sans compter tant d'apas que nostre friandise
En cent mille façons chatoüilleuse desguise,
Et qui, non pour s'esteindre, ains pour plus s'allumer,
Les prend en autre ciel et sous l'ondeuse mer
Si je dy, qu'au matin, des champs la face verte
Estoit non de rosée, ains de manne couverte ;
Qu'un ru traine-gueret, de son cours violent,
Des fleuves ne soüilloit le crystal doux-coulant,
Fleuves qui surmontoient en bon goust le breuvage

Qui du cretois Cerathe (1) honore le rivage;
Que les sombres forests des myrthes amoureux,
Des Prophetes lauriers, des palmiers genereux,
Ne s'effeuillent jamais, ains leurs branches nouvelles,
Par nature voutoient mille fresches tonnelles,
Où cent sortes d'oiseaux nuict et jour s'esbatoient,
S'entrefaisoient l'amour, sauteloient, voletoient,
Et mariant leurs tons aux doux accens des Anges,
Chantoient et l'heur d'Adam et de Dieu les louanges:
Car pour lors les Corbeaux, Oriots et Hiboux
Avoient des Rossignols le chant doctement doux,
Et les doux Rossignols avoient la voix divine
D'Orphée et d'Amphion, d'Arion et de Line (2).
Echo, voix forestiere, Echo fille de l'Air,
Qui ne veut ni ne peut, languarde, rien celer,
Qui ne sçait s'enquerir, ains seulement respondre,
Et qui jamais en vain ne se laisse semondre (3),
Y tenoit sa partie, et commençoit à tems
Chanter lorsqu'ils cessoient, et cessoit, eux chantans.
Là regnoit la Musique, et tousjours sur la rive
Un doux bruit secondoit la voix et morte et vive.
Si je dy que Phœbus n'y faisoit arriver
L'Esté par son retour, par sa fuitte l'Hyver,
Ains l'amoureux Printems tenoit tousjours fleuries
Des doux-fleurans vallons les riantes prairies;
Que le robuste Adam ne sentoit point son corps
Agravé des autans (4), ni roidy par les Nords
Ains d'un doux ventelet l'haleine musquetée,
Coulant dans la forest par l'Eternel plantée,
Donnoit vigueur au corps, à la terre verdeur,
A la verdure fleurs, aux fleurs une alme (5) odeur;

(1) *Cerathe*, Fleuve de l'Isle de Crete, aujourd'hui Candie, fameux par le vin de Malvoisie qu'on y recueille.
(2) *Line*, pour Linus.
(3) *Semondre*, interroger.
(4) Les *Autans*, et les *Nors*, le vent du Midi et le vent du Nord.
(5) *Alme*, douce.

Qu'au jour la nuict prestoit son humeur nourriciere,
Et le jour à la nuict moitié de sa lumiere ;
Que la gresle jamais n'atterroit les moissons ;
Que la neige plumeuse, et les luisans glaçons
N'envieillissoient les champs ; qu'un esclatant orage
N'escarteloit les monts ; qu'un pluvieux ravage
N'amaigrissoit la terre, ains les champs produisoient
Les fecondes vapeurs, qui leur face arrousoient,
Je ne pense mentir : plustost, honteux, j'accuse
D'indocte pauvreté ma begayante Muse.
Si tu veux en deux mots la loüer comme il faut,
Dis que c'est le pourtraict du Paradis d'en haut,
Où nostre ayeul avoit, ô merveilles estranges !
Dieu pour entre-parleur, pour ministres les Anges.
Curieux cependant ne recherche en quel lieu
Ce parterre fut fait des mains propres de Dieu :
Si sur un mont voisin des cornes de Latone,
Si dessous l'Equateur, si pres de Babylone,
Si sur le clair Levant : humble contente toy
De sçavoir que ce parc, dont Dieu fit l'homme Roy,
Estoit un beau terroir, où se rouloient fecondes
De Gion, de Phison, et du Tygre les ondes,
Et le beau fleuve encor qui leche doucement
De la Bru du grand Bel le fameux bastiment.

(*Seconde semaine, Ed. de 1607. Prem. Journ. Eden.*)

LE SACRIFICE D'ABRAHAM

Abram, mon cher Abram (dit l'Eternelle Essence)
Je suis ton Dieu, ton Roy, ton loyer, ta defence,
Va-t'en droit à Salem, et respans impiteux
Le sang de ton Isac, sur un coupeau venteux :

Hache-le de ton glaive, et ses chairs bien-aimées
Donne au rouge courroux des bûches allumées.
Cil qui demi-veillant, et dormant à demi
Void, ou bien pense voir un phantosme eunemi,
S'enfonce entre deux draps, tremble, et ne peut à peine,
D'un grand quart d'heure après reprendre son haleine,
Au son de ces durs mots, Abram non autrement
Est saisi de douleur, d'effroy, d'estonnement:
L'image de la mort dans ses yeux desja noue,
Un vigoureux hyver tous ses membres secoue,
Et sur le champ herbu, tout de son long tombé
Devient en un moment, pasle, rouge, plombé.
Une froide sueur de tout son corps degoutte ;
La parole lui manque, il n'oit, il ne void goutte
Mais à soi revenu il jette deux sanglots :
Puis deux souspirs profonds : et puis encor ces mots :
Cruel commandement que de [sang-froid] j'assomme
Un foible, un innocent, un desarmé jeune homme
Que je tuë un Ami, que je souille, inhumain,
Dans le sein de mon fils, ma parricide main ?
Mais, helas ! de quel fils ? d'Isac, mon fils unique,
Dont la douceur respond à sa face angélique !
D'Isac pour sainct patron de vertu recognu,
D'Isac, jeune de poil, mais de l'esprit chenu,
D'Isac l'amour des siens, et des voisins l'envie,
D'Isac cœur de mon cœur, et vie de ma vie.
Qu'un detestable autel je trempe de ce sang,
Du trait [qui] jaillira du flanc né de mon flanc !
Ah ! fut-il du mien propre ! o pere supportable,
O dommage leger, ains plustost souhaitable :
Je ne fais plus de fruict, ains semble au chesne creux,
Ebranché, contrefait, despouillé de cheveux,
Et qui n'estant moins sec dehors que dans la terre,
Ne sert que d'eschalas au gravissant lierre,
Mais en perdant Isac, je ne pers seulement
Ma vie que l'arrest escrit au firmament
Acollée à la sienne : ains plus de fils encore
Qu'on ne void de sablon dessus la rive more.

Mon bras, pourras-tu bien, pourras-tu, cruel bras,
Enfoncer dans le cœur d'Isac ton coutelas?
Certes je ne pourroi sans mourir de tristesse
Te livrer, garroté, l'appui de ma vieillesse,
Mon bon-heur, mon plaisir, l'objet doux de mes yeux
Entre les bras meurtriers d'un bourreau furieux.
Mais las que je deface! ô felonie extrême!
Que je deface helas! ce que j'ai fait moi-même?
Que j'ouvre sa poitrine, et que d'un poing sanglant,
J'en arrache, cruel, son cœur encor tremblant?
Que detestable autheur d'un exemple si rare
Je couvre un sainct autel d'un [h]achis tant barbare?
Que je grille sa chair? Que ses boyaux esmeux
Craquettent devant moy sur les charbons fumeux?
Cela ne m'est pas moins, à le penser, horrible,
Cruel à le vouloir, qu'à le faire impossible,
Qui voudra, qui pourra, sanglante ainsi sa main,
Je ne puis, je ne veux estre tant inhumain
Pour obeir à Dieu? Dieu, colonne eternelle
De foi, de verité, sera donc infidelle?
Sera doncques menteur? doncque il demolira
Ce qu'il aura basti? Il fera, defera,
Donra voile à tous vents, et ses promesses feintes
Seront autant de laqs pour les ames plus saintes?
Il jurera tantost par son éternité,
Que mon fils peuplera de sa postérité
La terre où je voyage et que d'Isac la race
Bien-heureuse sera le levain de sa grace.
Or il commandera que j'estrangle au berceau,
L'espoir de mon salut! qu'au sang d'un jouvenceau
Je noye l'Univers; que d'un revers je couppe
La teste à mon Isac et la [monstre] à la trouppe
Qui doit paistre son nez d'un agreable encens,
D'œuvres sainctes ses yeux, son oreille d'accent.
Dieu fera guere à Dieu? Sa voix sera traistresse?
Et son commandement combatra sa promesse?
Ma foy renversera la base de ma foy,
M'estant tout un de croire ou descroire sa loy?

Abram : las! que dis-tu? Tu veux trop entreprendre,
Celuy qui le Phenix ravive de sa cendre,
Et du tombeau luisant du fileur vermisseau,
Pour parer les plus grands fait naistre un peint oiseau,
Oublira-t-il Isac, la saincte pepinière
De sa future Eglise, et l'unique lumière
Qui fera jour au monde? Hé! ne pourra-t-il pas
Lui redonner la vie au milieu du trespas?
Mais voy que cependant que tu mets en défence,
Le canonné rempart de sa haute puissance,
Tu sapes sa justice, on sçait bien que Dieu peut
Faire tout, si ce n'est ce que faire il ne veut.
Il n'aime point le mal. Aussi tost que les ondes
Prindrent leur rendez-vous, que les pleines fecondes
Revirent le soleil ; que Noé ja grizon,
Ravy d'aise, quitta sa flottante prison,
Dieu defendit le meurtre : et sa face terrible,
Ne deteste rien tant qu'un homicide horrible!
Homme, ne sonde point les abysmes profonds
Des jugemens de Dieu ; ils n'ont rive ni fonds.
Contiens-toi dans les bords d'une sobre sagesse ;
Admire seulement ce qu'encor la foiblesse
De ta loy ne comprend : Dieu le souverain Roy
Comme legislateur, est dessus toute loy :
Soy mesme il s'en dispense, et de son aile forte,
Saint, il ne vole ailleurs qu'où son vouloir le porte
Tout ce qu'il fait est bon ; non point que l'immortel
Doive faire le bien à cause qu'il est tel :
Ainçois le bien est bien à cause qu'il procede
De la haute bonté de celuy qui possede
Les thresors de Justice, et du bien souverain
Le riche magazin tient tousjours sous sa main.
Ha! profane penser! Et quoy donques; j'estime
Qu'il desire, inhumain, une humaine victime?
Qu'il souhaite establir son service devot
Par une impiété? C'est, ô vous, Astarot,
Moloc, Chamos, Milcon, c'est ô cruelles pestes
C'est vous qui vous paissez d'holocaustes funestes,

Qui rodez à l'entour de l'encensé bucher,
Pour humer nostre odeur, et lapper nostre chair :
Et qui ne trouvez point de plus douces fontaines
Que les ruisseaux coulans de nos ouvertes v[e]ines,
Non point le Dieu d'Abram, Dieu bon, Dieu sainct, Dieu doux,
Qui n'a point maçonné ce monde que pour nous,
Qui hait les bras saigneux, qui cherit son ouvrage,
Qui veut en sacrifice un repentant courage :
C'est vous qui desguisez en Anges de clarté,
Voulez faire mon Dieu autheur de cruauté,
Esteindre dans mon cœur la foy de sa promesse,
Et soüiller son autel ! O ma saincte liesse,
Fils heureusement né : voire (si rigoureux
Je n'empesche ton heur) père d'un peuple heureux,
Ne crains, ô cher enfant, que fier je me despoüille
De l'amour paternel, qu'en ton sang je me soüille,
Et par l'horrible exploit de telle cruauté
Je me face cognoistre à la postérité :
Je veux que de mes faicts les celebres nouvelles
Volent à l'advenir sur des ailes plus belles.
Le Pin contre-souflé et du Nord et du Not,
Tantost croule de ça, delà penche tantost :
Jà craque en s'esclatant une vive racine :
Icy se rompt une aûtre. Il s'esleve, il s'encline
Joüet de deux tyrans, il veut et ne peut choir,
Et chancellant, ne sçait quel maistre il doit avoir.
Luy de mesme assailli par l'Amour et le zele,
Est or' pere indulgent, ore pere fidele,
Or' l'esprit, or' la chair gaignant le plus haut lieu,
Froid à tuer son fils, froid à desplaire à Dieu.
Enfin il dit ainsi : c'est Dieu, c'est ce Dieu mesme,
Que j'ai vu si souvent; c'est ce bon Dieu qui m'aime
Me garde, me soustient, c'est sans doute la voix ;
La voix mesme qui m'a consolé tant de fois.
Satan bien que fardé ne peut tel apparoistre,
Dieu m'est trop familier pour son front mescognoistre;
Je sens de son esprit les mouvemens secrets :
Il entretient mon cœur de ses discours sacrez :

Dieu requiert de ma main ce triste sacrifice ;
Il faut, quoy qu'il en soit, qu'à sa voix j'obeisse,
La nuict veut desloger, desja le ventelet
Avant-courrier du jour murmure fraischelet,
Dans les bois cheveleux, cependant que l'aurore
Amoureuse s'enfleure et s'emperle et se dore,
Pour sortir mieux parée, et faire parmi l'air
Du bord de son manteau le roux miel distiler
Abram part avec elle, et sur la verte rive
Au murmurant Cedron le tiers jour il arrive,
Contemple le sainct mont, et foiblement pantois
Monte avecques son fils chargé du sacré bois.
Mon pere, dit Isac, voicy bien et la flamme,
Et le séché fagot, et la tranchante lame ;
Mais où est vostre hostie? Hé! monte,ô mon cher cœur,
Et remets, dit Abram, ce qui reste au Seigneur
Mais a peine eut encore l'innocente victime
Tourné le sacré front vers la pierreuse cime,
Qu'Abram change de face, et comme un vin nouveau
Qui bouboust, prisonnier, dans le cerclé tonneau,
Qu'on a bouché trop tost, d'une fumeuse bave
Pousse enfin le bondon jusqu'au Ciel de la cave
Vomit un fleuve rouge, et le glaceux pavé
Est d'un lac escumeux tout autour abbreuvé.
Tout ainsi d'un doux son de ces mots fils et pere
Le pleur que la constance avoit tenu naguere
Captif dans le cerveau cousle desbondonné,
Et l'Hebrieu d'un discours bassement marmonné,
(Car il ne veut qu'Isac entende sa complainte)
Enfin ouvre la porte à sa douleur contrainte.
Miserable Theatre! Ha! mon bras, felon bras!
Tu brandis donc la torche et le fier coutelas
Qui doist brusler mon cœur, qui doit tremper sa lame
Dans le sang de mon sang, dans l'ame de mon ame.
Et toy, pauvret Isac, tu portes sur ton dos
Le fagot qui craquant, proudoyera tes os,
Et te rends plus pour moy que pour ton propre crime
D'un mesme sacrifice, et Ministre et Victime.

O mal-heureux enfant ! ô père malheureux
Mais meschant tout ensemble ! hé ! quel sort rigoureux
Nous pousse en cest abysme, ou faut que misérable,
Pour estre vraiment Saint, je me rende execrable,
Que pour suivre la foy je transgresse la foy,
Que pour estre bon fils de mon Dieu, las ! je soy
Mauvais pere d'Isac ? Et qu'Isac pour me plaire
Pour, dis-je, estre mon fils, ne soit ni fils, ni pere.
Il marche néantmoins, et surmontant le Mont,
Consolé par la foy, il serene son front ;
Ainsi ne plus ne moins que l'estoile argentine,
Qui n'a-guière a lavé sa face en la marine.
Il bastit son autel, il dresse le buscher
Puis lie doucement le bras de son fils cher.
Mon pere, dit Isac, mon pere, mon bon pere,
Et quoy ? vous me montrez vostre face severe !
Mon pere, hé ! dites-moy, quels aprests sont cecy ?
O cruauté nouvelle ! Est-ce doncques ainsi
Que par moi vous devez estre ayeul de ces Princes,
Qui, braves, dompteront ces fertiles Provinces,
Et que je doy remplir, sainctement glorieux,
Ce bas monde de Rois, et d'estoiles les Cieux ?
Char cloué de Rubis, coche de la lumière,
Fuy t'en, recache toy dans l'onde mariniere,
Pour ne voir ce spectacle. Abram envers tous,
Hormis envers son fils, sera saint,juste, et doux !
Abram, le grand Abram, fera ce que la rage
Du Tigre, du Sanglier, de l'Ours aime-carnage
Ne voudroit point commettre. Helas ! voyez comment
Il me bouche l'oreille ! Il songe incessamment
A son sanglant mystere. O Dieu quelle innocence,
Le meurtrier de son fils a peur de faire offence,
Celuy qui vers son sang exerce cruauté,
Craint helas ! de tomber en quelque impiété.
Mon père, escoutez-moi. Non, non, je ne desire
Destourner, Orateur, le tourment de vostre ire ;
Moissonnez hardiment le grain par vous semé ;
Venez ; ostez la vie à vostre bien-aimé ;

Enyvrez de mon sang ce gazon execrable;
Puisque ma mort vous plaist, ma mort m'est agreable.
Dites-moy seulement quel crime j'ay commis
Digne de telle mort. Mon pere, ay-je point mis
Dans vostre plat sacré le mortel Aconite?
Ay-je precipité d'une drogue maudite
Le trespas de ma mere? Ay-je point conspiré
Avec vos ennemis? O Palais etheré,
Sainte maison de Dieu, sur deux points balancée,
Si jamais un tel crime entra dans ma pensée,
Ferme moy ton clair huis, et juste ne permetz
Que je sois compagnon des courriers emplumez,
Si ce n'est point cela, Abram (car plus je n'ose
User du mot de pere) hé! sçachons quelle chose
Ay-je peu perpetrer qui doive, ô creve-cœur!
Me rendre vostre hostie, et vous mon massacreur.
Faites-moy souvenir d'une faute si grande,
Afin, qu'après mon Dieu, pardon je vous demande
D'un si lasche forfait et qu'accordé par vous,
Vous viviez satisfait et je trespasse absous.
Mon fils, tu n'es conduit à ce sacré supplice
Ni par mon fier courroux, ni par ton malefice.
Dieu, nostre Dieu t'appelle, et ne veut qu'icy bas
Tu traines en langueur: qu'un Payen coutelas
Hache de tes beaux ans la vigoureuse trame
Ou qu'un pesteux charbon t'envoye sous la lame,
Ains rendes ton esprit au milieu des saincts feux,
Des devotes odeurs, des salutaires vœux.
Que crains-tu, mon amour? ô ma joye plus grande,
Ma douceur, que crains-tu? l'Immortel le commande
C'est à nous d'obéir. Et ne s'enquerir pas,
Comment sage il fera germer de ton trespas
Tant de sceptres promis; et de ta morne cuisse
Sortir en sa saison le Soleil de Justice,
Qui brisera les monts de sa dextre de fer,
Et don'ra loix au ciel, à la terre, à l'enfer.
Car celuy qui t'a fait contre nature naistre,
Contre nature peut te redonner un estre

Meilleur que le premier. Il a mille moyens
Pour tirer, prevoyant, de la presse les siens.
Le monde a pour timon sa sagesse admirable,
Il est egalement puissant et veritable.
Mon doux, mon bon Isac (mais trop certes pour moy)
Ta douceur, ta bonté renforcent mon esmoy,
Font ma perte plus grande : et comme deux tenailles
Toutes rouges de feu pincettent mes entrailles
Je te donne, ô cher fils, non plus mien, ains de Dieu,
Et le dernier baiser, et le dernier adieu.
Ha ! puisque Dieu le veut, que vous aussi mon pere
Le voulez, je le veux, o mort non tant severe
Qu'honorable pour moy ! viens t'en, haste le pas !
Je voy les Cieux ouverts, Dieu me tend jà les bras.
Allons, courons à lui : et d'un brave courage
Soustenons la fureur d'un passager orage.
Quoy ? mon père, le cœur vous manque aux meilleurs coups!
Hé ! ne me pleurez plus, je ne suis plus à vous ;
J'estois à l'Eternel mesme avant ma naissance,
Vous m'avez possedé seulement pour souffrance.
Voulez-vous reculer, sur le couronnement
D'un fait si glorieux ? que mon col laschement
Avecque vostre joug, le joug de Dieu secouë,
Et que de sa parole impudent je me jouë ?
Où fuiray-je sa main ? le Ciel est sa maison,
Son marchepié la terre : et l'obscure prison
Du peuple criminel, qui sous Satan souspire,
Est la bute des traicts que descoche son ire.
De luy depend mon heur, de luy depend mon bien,
Je n'ay point pour franchise autre autel que le sien,
Helas ! ne pleurez plus, ce sainct gazon demande
Plus de sang que de pleurs ; il faut et que l'offrande,
Et que l'offrant encor, poussez de piété,
Rendent libre ce faict, faict par necessité.
Monstrons que nous avons demeuré dans l'eschole,
Moy de vous, vous de Dieu, et qu'encor sa parole
Qui forma, qui soustient, qui conduit l'Univers,
Mene à son but le Sainct et traine le pervers.

Celuy qui n'aime Dieu plus que toute sa race,
Entre les fils de Dieu ne merite avoir place ;
Et qui veut labourer de Dieu le champ fecond,
Ne doit tourner jamais en arriere le front.
Ainsi le pere Hebrieu serene son visage,
Et prononce ces mots : Courage, Abram, courage !
La chair, le monde, Adam, sont du tout morts en toi,
En toy vit seulement Dieu, l'Esprit et la Foy.
O Dieu ! par ton esprit, fay qu'une foy parfaite
Accompagne ma main : que je vise, Prophete,
A l'Isac veritable, et que haut eslevez
Le prestre et l'immolant soient en son sang lavez.
Il n'a pas achevé que son glaive il empoigne,
Le tire et jà desja le veut mettre en besoigne,
Que la tonnante voix, la voix du Souverain
Arreste son esprit, son oreille et sa main.
Mon Abram, c'est assez ! Abram, Abram, demeure;
Rengaine ton acier, je ne veux qu'Isac meure;
J'ay de ta pieté fait un essay parfait;
Il me suffit : je prens le vouloir pour l'effect,
Lors Abram louë Dieu ; sur le champ desenlace
La victime parente, et remet en sa place
Un agneau, qui conduit par miracle en ce lieu,
Sur l'autel verdissant verse son sang à Dieu.

(*Seconde semaine. Trois. Journ. : Les Peres.*)

HYMNE DE LA PAIX

Saincte fille du Ciel, Deesse qui rameines
L'antique siecle d'or, qui belle rassereines
L'air troublé des François, qui fais rire nos champs,
Unique espoir des bons, juste effroy des meschans ;

Vierge, depuis vingt ans aux Gaules incognuë,
O Paix ! heureuse Paix ! tu sois la bien venuë !
Voy comme, à ton retour, ceux qui desja poussoyent
Leurs escumeux chevaux, et forcenez baissoyent
Leurs bois pour se choquer, jettent aux pieds leurs armes,
Et d'aise transportez s'entrebaignent de larmes.
Voy comme derechef les trafiqueurs vaisseaux
Desancrez, vont glissant sur nos marchandes eaux.
Voy comme le Senat, jà par toute la France
Reprent son escarlate, et la Loy sa puissance.
Voy sous les flots d'oubly tous nos debats noyez.
Voy rebastir les murs que Mars a foudroyez.
D'artisans occupez voy les boutiques pleines,
De pasteurs, de troupeaux et de bouviers les plaines.
Voy, voy les feux de joy ondoyer jusqu'aux cieux.
Voy le peuple assemblé, qui les larmes aux yeux
Prononce ce beau chant, Io ! qu'on s'esjouisse;
Que du los du Seigeur tout nostre air retentisse,
Du grand Dieu qui nous donne un bien non pourchassé,
Un bien qui semble un songe, un bien par nous chassé :
Si qu'oyant, et voyant tant de jointes merveilles,
Nous tenons pour suspects nos yeux et nos oreilles.
Que le Roy, que Monsieur, et que le Navarrois
Soyent nommez ce jourd'huy, d'une commune voix,
Peres de la patrie ; et qu'on grave leur gloire
Dans l'airain eternel du temple de memoire,
Pour avoir tant de feux en un moment esteins,
Desarmé Dieu de foudre, et de glaives nos mains,
Calmé la pasle horreur des intestins orages,
Et fermé le portal du Pere aux deux visages.
En faveur de ces biens, facent les Cieux pleuvoir
Sur la teste du Roy l'honneur de son avoir !
Que le Duc d'Alençon, avant que l'an remorde
Sa d'or-luysante queue, exile la Discorde
De l'esprit des Flamans ; que tout le Pays-Bas
Esprouve sa clemence, ou l'effort de son bras ;
Et que tousjours vainqueur, il n'arreste sa course
Qu'il n'ait pour son zenith les clairs flambeaux de l'ourse!

Que le Roy Navarrois, genereux fils de Mars,
Meine boire bien tost dans l'herbe ses soldats ;
Qu'il se face Seigneur des provinces bornées,
Du flot des deux grands Mers et des monts Pyrenées ;
Et qu'il voye à la fin par son glaive desfaits
Les tyrans de Maroc, de Tunis et de Fez !
Passant par là, mes vœus à leurs voix je marie.
Ottroye, ô Tout-puissant! ottroye, je te prie,
Ce bon-heur à mes yeux : ottroye que mes vers
Sur l'astre de leur los porté par l'univers,
Entre les mieux-disans me donnent quelque place
Sur le docte sommet du tousjours-verd Parnasse.
Ainsi dis-je à par-moy. Or, Sire, en attendant
Que j'aille ton beau nom par le Monde espandant,
Je chante le berceau de la terre nouvelle,
Comme un doux avant-jeu d'une chanson si belle,

SONNET AU ROY DE NAVARRE

I

Envieuse Nature, hé! pourquoy caches-tu
De forests, de torrens et de monts ces passages
A ceux qui, desireux de se faire plus sages,
Vont loin de leurs maisons apprendre la vertu ?

Pourquoy caches-tu l'or dessous un mont battu,
Darolé par les flancs, et par le front d'orages?
Pourquoy clos-tu de rocs et de deserts sauvages
L'eau qui fait teste aux maux dont l'homme est combattu ?

Je l'ay, dit-elle, fait, pour monstrer que le Prince
Doit borner ses desirs des bords de sa province :
Je l'ay fait pour monstrer que l'on ne doit cercher

Ce que sous l'espesseur de tant de monts je cache?
Je l'ay fait, pour monstrer qu'il faut que chacun tasche
Conserver la santé qui s'achete si cher.

II

Ce roc cambré par art, par nature, ou par l'âge,
Ce roc de Tarascon hebergea quelquefois
Les Geants qui rouloient les montagnes de Foix,
Dont tant d'os excessifs rendent leur tesmoignage.

Saturne, mange-enfans, Temś constamment volage,
Serrurier fauche-tout, change-murs, change-loix
Non sans cause à deux fronts on t'a peint autrefois :
Car tout change sous toi chaque heure de visage,

Jadis les fiers brigands du païs plat bannis,
Des bourgades chassez, dans les Villes punis,
Avoient tant seulement des grottes pour asiles.

Ores les innocens, peureux, se vont cacher,
Ou dans un bois espais, ou sous un creux rocher,
Et les plus grands Volleurs commandent dans les Villes.

(*Œuvres poëtiques, 1607.*)

CHRISTOPHE DE GAMON

Comme si ce n'était pas assez, pour notre accablement, de la *Semaine* de Salluste du Bartas, nous devions avoir la réfutation en vers de ce dernier ouvrage. Tout bon catholique n'eût point songé à s'en faire l'auteur : un calviniste y pourvut.

Ce fut d'ailleurs assez dans le goût du temps et des mœurs de la Réforme que de composer d'interminables dissertations sur nos origines et notre « devenir ».

Nous pardonnera-t-on d'avoir recherché de tels ouvrages ?

Dans une anthologie de poètes chrétiens pouvions-nous d'ailleurs méconnaître du Bartas et son inévitable réfutateur.

Le premier, ainsi qu'on l'a vu, était de Gascogne ; le second fut du Vivarais ; mais on ne sait guère lequel demeure le plus méridional de ces deux poètes. A du Bartas on peut encore reconnaître de hautes qualités littéraires, et jusqu'à une grandiose éloquence confinant au génie. Que trouve-t-on chez Christophe de Gamon, sinon un détestable fatras, servi par une imagination médiocre.

Du Bartas écrivit fougueusement la *Semaine* et la *Seconde Semaine*, afin d'éprouver notre édification ; Gamon lui répondit en publiant, sous un titre analogue, un ouvrage de tendance opposée. Ce dernier parut pour la première fois, en 1599 (1), avec cetté épigraphe tirée du psaume CIV :

(1) Cf. *La Sepmaine ou creation du Monde, du sieur Christofle de Gamon, contre celle du sieur du Bartas.*

O Seigneur, que tes œuvres sont diverses. Tu les as toutes faites avec Sapience : La Terre est pleine de ton domaine.

On croit qu'il eut quelque succès de curiosité, puisqu'il s'en fit à Niort, chez Jean Lambert, en 1615, une nouvelle édition.

A notre avis, il ne justifia jamais du bruit qu'il provoqua. On vérifiera notre dire sur les extraits que nous en donnons afin de n'en point parler davantage. On doit à Gamon, d'autres ouvrages non moins médiocres que ce dernier. Le plus connu avait paru en 1600 ; mais sous ce titre gracieux : *Le Jardinet de la poésie* (1), il n'offrait hélas ! que les tristes fleurs de la jeunesse du poète.

Christophe de Gamon mourut dans un âge assez avancé, vers 1620. Il avait toujours montré beaucoup de zèle pour sa religion, ce qui ne l'avait point empêché d'incliner vers l'Alchimie et les sciences occultes.

M. Henry Vaschalde dans son *Histoire des Poètes du Viravais* (1) s'est fait l'éditeur, l'annotateur plutôt, d'une excellente notice consacrée par Guillaume Colletet à ce détestable écrivain.

S. l., Gédéon Petit, 1599, in-12. *La même*. Lyon, et aussi Genève, 1609, in-12.

(1) *Le Jardinet de Poésie de C. D. G.*. Lyon, Claude Morillon, 1600, in-12.

(2) Paris, Aubry, 1877, in-8°.

LA SEMAINE OU CRÉATION DU MONDE

Fragment du « Sixiesme jour ».

Louanges de l'ame où le temps ne luy permet s'estendre. — Tesmoignage de son excellence par la seigneurie donnée à l'homme sur les œuvres de Dieu. Dont Adam imposa aux animaux, où est refuté une erreur. — La création dé la femme. — Procedure de Dieu en icelle. — Adam premier profete du Monde recognut la femme. — Beauté naïve. — Objurgation contre les fards. — Contre la pompe. — Contentement reciproque d'Adam et d'Eve. — Qu'il faut nonobstant loüer la virginité (1).

Source des facultez, des choses le milieu,
Singe de la Nature et truchement de Dieu,
Plant de vin, grand tresor qu'un petit vase enserre,
Qui mesures le Ciel sans bouger de la Terre :
Si trompé, j'ignorois qu'ayant fait si grand tour,
Pour parfournir ma course, il reste peu de jour,
Et le lecteur lassé jà peut estre regarde
Si l'estoile du soir encor ses rais ne darde :
Je ne serois oncq soûl de portraire en mes vers
De tes rares beautez les ornemens divers.
Ta memoire qui tient les tresors de science,
Des respirants œillets vainq l'odeur et la grace,
A le ris sur la bouche, en ses yeux les douceurs.

(1) Ce sommaire est la réunion des notes marginales du texte de l'édition de 1615.

En son sein pommelé deux petites grosseurs,
Est plus roide qu'un cedre. aymable davantage,
Que l'hyvernal Soleil, que l'estival ombrage,
Plus tendrette qu'un fan, et plus gaye cent fois
Qu'un leger Bicheteau bressant parmi les bois.
L'art pourtant ni le fard, d'une grace sans grace
Alterant sa santé n'adulterent sa face :
Bien plus belle que vous, qui des fers, des poinçons,
Des drogues, des venins faites vos hameçons :
Qui, folles, aymant mieux sembler qu'estre pucelles,
Redressez vostre corps, rehaussez vos mamelles,
Conroyez vostre cuir, vernissez vos laideurs,
Falsifiez vos poils, corrigez vos couleurs,
Revoûtez vos sourcils, encroustez vos visages,
Aplanissez vos fronts, et desmentez vos âges.
Dames, je parle à vous, qui sur vostre portrait
Reprenant du grand Dieu le pinceau tout parfait,
Voulez suivre aujourd'huy le conseil trop volage
Des humeurs de vostre ame, ou des mœurs de nostre âge:
Et qui sentans de Dieu la juste et dure main,
Sentez que la santé vous delaisse soudain,
Que vostre haleine put, vos membres s'acroupissent,
Vostre peau s'escarboucle et vos dens se noircissent.
Eve n'est point ainsi, ni ne fait ardre encor
La nouvelle campagne au lustre de son or,
A l'esclat de sa pourpre, au bril des broderies,
Où au flambant amas des riches pierreries ;
Or, pourpre, broderie, et precieux amas,
Qui, s'ils ont la beauté, ne nous la donnent pas.
Ainsi n'estant qu'amours, que naïves blandices,
Que flames, que douceurs, que beautez, que delices,
L'homme en ravit, ravy, maint baiser gracieux ;
Or l'homme estoit Seigneur, et vagabond erroit,
Parmi tant de troupeaux tout seul il demeuroit,
Tout estoit son desert l'Eden plein d'artifices,
Beau d'assiete, en biens riche, abondant en delices,
Le voyoit minuter, d'un soin continuel,
Avec la solitude un contract solennel.

C'est pourquoy derechef l'Eternel se conseille,
Derechef mesme avis, car c'est mesme merveille ;
Derechef l'homme est fait, derechef mesme autheur
De mesme main produit chose de mesme honneur.
Dieu donc pour aso[u]pir d'une glace mortelle
De l'animal sans pair la paupiere jumelle,
D'un somme l'engourdist, non d'un somme ocieux.
Montant de l'estomac, mais descendant des cieux,
D'une extase qui fait d'une estrange maniere
Rebouscher tous ses sens, et bouscher sa paupiere :
Puis luy tire une coste, et de subtiles mains
En bastit, tout puissant, l'ayeule des humains.
L'art du facteur moulant la premiere des femmes
Voulut partir le corps pour conjoindre les ames ;
Il fit d'un cœur deux cœurs, àfin que mesme ardeur,
Suivant l'estre premier, fist de deux cœurs un cœur.
L'homme voyant, ravi, sur la Terre parente,
Le paradoxe acroist de sa coste vivante,
Voicy chair de ma chair, voici, dit-il, vrayment
Pour arrester ma veuë un capable argument,
Non tant d'autres objets dont j'avoy la puissance,
Mais non pas le plaisir, pauvre dans l'abondance,
Seul dans là multitude. Ores d'amour espoint,
Separé de mon membre, un philtre m'y conjoint,
Ores mon œil ravi regarde un œil semblable,
Et plus ne m'est desert ce lieu tant delectable.
Cette unique beauté l'homme unique attirant;
Cette fleur fraich' eclose au parterre odorant,
Second honneur d'Eden, du lys la neige efface;
Ton acorte, subtile, et haute intelligence,
Par qui l'homme peut voir son invincible Autheur,
Par qui parle aux humains de Dieu l'Ambassadeur
Par qui des bonnes mœurs se plante la racine,
Par qui le Magistrat ses sentences fulmine,
Par qui l'homme disert meut les rocs Cyrréhans.
Par qui les Arions charment l'onde et les vents,
Par qui domptent nos maux les enfans d'Esculape,
Par qui des monts hautains Mars les fondements sape,

Par qui nostre œil prevoit des foudres les esclats,
Ez nuages se mesle, arbitre leurs combats :
Le Mortel sçait des airs niveler les estages,
Furette leurs recoins, assiste à leurs orages :
L'Astrologue enquereur grimpe sur l'Univers,
Le fer anime un marbre, et moy-mesme ces vers.
Je chanteray sans plus, flame dont je m'enflame,
Esprit dont je respire, ame, que tu es ame.
Que l'Eternel daigna ranger dessous tes loix
L'admirable grandeur des œuvres de ses doigts,
Dont soudain l'animal que ta raison inspire
Dessus tous animaux establit son Empire.
La créatrice voix il imite pour lors,
Il est l'ouvrier des noms, puisqu'il ne l'est des corps,
L'homme appelle, Dieu crée, afin de reconnoistre
Luy par le droit du nom, Dieu par la loy de l'estre,
Non qu'Adam ait nommé (comme les peints oyseaux
Et les hostes des bois) les familles des eaux.
O second smyrnéan les troupes vagabondes
Qui seillonnent les flots, ne sortirent des ondes
Quittans pour voir l'Eden leur humide ressort,
Car tost, perdans la vague, elles trouvent la mort.
Aussi voit-on leurs noms presque du tout se taire
Ez feuillets non-menteurs du saint Dictionnaire,
Remire ses beaux lys, se mire en ses beaux yeux :
Et s'admire jumeau, dans la clairté jumelle
Du rond et double azur des yeux de sa femelle :
Signe que d'elle-mesme il doit tost retirer
Deux miroirs où ses yeux pourront mieux se mirer.
Non que sans ce doux mal, sans ce plaisir contraire,
L'homme soit comme un monstre, ombrageux, solitaire,
Fol, brutal, lou-garou, né pour soy seulement,
Sans esprit, sans amour, sans cœur, sans sentiment.
Ma franche liberté contre ce vain langage
S'arme avecques raison de plume et de courage,
Et la Virginité dont l'Angelique estat
Sur la femme a le prix, m'espaule en ce combat.
Je sçay qu'on dit la femme au figuier comparable,

En bois et feuille amer, au seul fruict amiable ;
Et que tenant de l'os dont Dieu vint l'enrichir
De nostre humaine essence, elle ne veut flechir.
Mais sans elle de fait tant d'amoureuses ames,
De maint aveugle feu ne nourriroient les flames ;
L'ame de maint amant, franchissant tout devoir,
N'eust point fait de sa vie offrande au desespoir.
Le feu Grec se donnant tant de guerriers en proye,
Ne se fust point repeu des grands palais de Troye.
Sans elle en la faveur des seuls Milesiens,
Pericle n'eust point fait perir les Samiens.
Sans elle à ses voisins n'eust en guerre cruelle
Celuy qui d'une louve esgouta la mamelle,
Qui des proches Sabins les femmes retenant,
Fait que l'Amour à Rome ose tout maintenant !
Sans elle onques n'eust fait tant d'horribles ravages
Le peuple à double forme aux Lapithes sauvages.
Ny Samson, ny Achab, ny David, ny Joran,
Passionné credule, impudique, Tyran,
N'eust contenté, n'eust creu, n'eust aimé, n'eust ouïe,
Dalila, Jezabel, Bersabée, Atalie.
Bref, sans elle on n'eust veu renverser tant de fois
Les apuys des maisons, ny les sceptres des Roys.

(*La Sepmaine, etc. éd. de 1615.*)

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Nous n'entreprendrons pas de raconter la vie héroïque de ce poète guerrier. D'autres, bien inspirés, s'y essayèrent avec succès. Quelques notes sommaires suffiront ici.

Agrippa d'Aubigné était né près de Pons. en Saintonge, le 8 février 1552. Il mourut à Genève, le 9 mai 1630, ayant dépassé sa soixante-dix huitième année. Son existence fut le plus extraordinaire roman d'aventures qu'il soit possible d'imaginer. Il en a consigné les principaux traits dans de courts *Mémoires* (1), écrits pour ses enfants, et c'est là qu'ont puisé sans réserve et, disons-le, sans scrupule, ses divers biographes Il s'y montre tour à tour le soldat, l'amoureux, l'historien et le pamphlétaire qu'on retrouve dans toute son œuvre.

Sa carrière commença en 1559, en pleine lutte religieuse Il n'avait que sept ans, mais dès le premier jour il fit montre du plus grand sang-froid. Arrêté avec les siens, à Orléans, il surprit ses adversaires par la hardiesse de ses propos. Un peu plus tard, il étonnera ceux de son parti par la violence de ses actes. L'homme jusqu'à la fin sera pareil à l'enfant.

Qu'il fasse mine d'être gagné aux séductions de la Cour des Valois, qu'il s'engage dans d'amoureuses entreprises ou bien qu'il soutienne de sa plume et de son

(1) Voyez : *Mémoires de la vie de Théodore-Agrippa d'Aubigné, publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre, suivis de fragments de l'*Histoire Universelle *de d'Aubigné, qui se réfèrent à ses* Mémoires *et les complètent, et accompagnés de pièces inédites, par M. Ludovic Lalanne.* Paris, Charpentier, 1854, in-18.

épée la cause calviniste, il ne cessera de montrer une vive témérité, unie à un réel talent et à une grande virulence de langage. Chez celui qui prit part à toutes les guerres de religion, entraina le Béarnais dans la plus périlleuse des causes, et combattit à ses côtés à Blaye, à Coutras et à Ivry, l'homme d'action rejoint le concepteur. N'écrivit-il pas « à cheval et dans les tranchées » les meilleures pages de ses *Tragiques?* Son talent d'écrivain est subordonné à son rôle politique et militaire, ce qui ne veut pas dire que son exaltation psychique et morale dépend des événements : elle les commande.

Il connut les troubles du royaume, les chagrins domestiques, éprouva les inquiétudes d'une âme fervente et, de toutes ces épreuves consenties, acceptées, il se fit une personnalité hautaine, un peu sombre, mélancolique, éloquente et persuasive.

Pour Agrippa d'Aubigné, l'action ne s'arrêta pas là où prirent fin les négociations des partis ; où, trahi des siens, abandonné de son roi, il dut vendre ses biens et prendre sa retraite.

Elle continua à se manifester, intransigeante, héroïque, et le protestantisme sombrait déjà dans la corruption et les basses querelles, que, seul, il la dirigeait encore. Il gardait l'espoir de temps meilleurs.

Chez Agrippa d'Aubigné, l'agitateur avait un jour fait place au conseiller intime de Henri IV ; après sa disgrâce à la Cour, l'historien et le poète, sinon le théologien, absorbèrent les facultés du partisan.

Ce fut sans aucun doute à Genève, où il s'était retiré, qu'il réalisa le plus durable de son œuvre.

Réunissant les pages é rites au cours de ses campagnes, et imprimées déjà, observe l'un de ses meilleurs biographes (1), faisant appel à ses souvenirs, coordonnant les faits qu'il avait vus se dérouler sous ses yeux,

(1) Ad. van Bever : *Œuvres poétiques choisies de Théodore Agrippa d'Aubigné, publiées sur les éditions originales et d'après la version fournie par les manuscrits. Avec une Notice biographique, une Bibliographie, des notes et des éclaircissements historiques et critiques et un portrait*, Paris, Libr. E. Sansot et Cie, 1905, in 18.

donnant libre cours à ses ressentiments, il publia cette suite d'ouvrages qui, des *Tragiques* (1) aux *Aventures du Baron de Fœneste* (2), en passant par l'*Histoire universelle* (3) et les *Petites œuvres meslées* (4), nous le montrent tour à tour amer et railleur, grave et passionné, didactique et satyrique. Tandis qu'il annotait les pages audacieuses et vives de la *Confession de Sancy*, il collationnait ses vers de jeunesse, s'inspirant d'un passé émouvant pour mettre en lumière les meilleurs témoignages de ses amours. La mort le surprit au milieu des travaux, alors qu'il entassait manuscrit sur manuscrit et donnait au public la seule édition vraiment complète des *Aventures du Baron de Fœneste*. Sa vie militante s'était ralentie depuis 1626, mais sans qu'il ait rien perdu de la vivacité de son esprit. La vieillesse, l'expérience douloureuse des ans, n'avait pu calmer sa fièvre d'action, faire échec à sa volonté ».

Les poésies religieuses d'Agrippa d'Aubigné consistent en un poème en XV chants, *La Création*, fait, à l'imitation de la *Semaine* de du Bartas, en quelques traductions libres des Psaumes. Ce sont des pièces chrétiennes, au sens le plus étroit du mot. Quoique le poète n'ait cessé de faire étalage de ses sentiments de Réformé, il semble n'avoir eu, en les transcrivant, d'autre dessein que et réaliser l'expression d'une grande et noble ferveur.

(1) *Les Tragiques donnez au public par le larcin de Promothée*. Au Dezeret, par L. B. D. D. 1616, pet. in-4°. *Les Tragiques*, etc., S. l. n. d. (vers 1620), pet. in-8°.

(2) *Les Aventures du Baron de Fæneste. Comprinses en quatre parties. Les trois premières reveües, augmentées et distinguées par Chapitres. Ensemble la quatriesme partie nouvellement mise en lumière*, etc. Au Dézert, Imprimé aux despens de l'autheur. MDCXXX, petit in-8°.

(3) *Histoire universelle du sieur d'Aubigné comprise en trois tomes. Seconde édition, augmentée de notables histoires entières, et de plusieurs additions et corrections faites par le mesme auteur.* [s. l.] MDCXXVII et ensuite sous la marque suivante : A Amsterdam. Pour les heritiers de Hier. Comelin MDCXXXVI, in-fol. à deux colonnes.

(4) *Petites œuvres meslées*, etc. A Genève, chez Pierre Aubert, 1630, in-8°.

Il est à croire que les extraits que nous en donnons datent du temps où Agrippa connut les faveurs de la Cour des Valois ; car ils ne démentent en rien l'idéal « catholique » qu'entretenaient les poètes dans les dernières années du XVI[e] siècle.

PRIERE DU SOIR

Dans l'espais des ombres funebres,
Parmi l'obscure nuit, image de la mort,
Astre de nos esprits, sois l'estoile du Nort,
Flambeau de nos tenebres.

Delivre nous des vains mensonges,
Et des illusions des foibles en la foi;
Que le corps dorme en paix, que l'esprit veille à toi.
Pour ne veiller à songes.

Le cœur repose en patience,
Dorme la froide crainte et le pressant ennui;
Si l'œil est clos en paix, soit clos ainsi que lui
L'œil de la conscience.

Ne souffre pas en nos poictrines
Les sursauts des meschants sommeillans en frayeur,
Qui sont couverts de plomb, et se courbent en peur
Sur un chevet d'espines.

A ceux qui chantent tes loüanges
Ton visage est leur ciel, leur chevet ton giron,
Abri[t]ez de tes mains, les rideaux d'environ
Sont le camp de tes Anges.

PREPARATIF A LA MORT (1)

En allegorie maritime.

C'est un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent;

Mais c'est bien plus de terrir
A la coste desirée,
Et voir sa vie asseurée
Au havre de bien mourir.

Arriere craintes et peurs,
Je ne marque plus ma course
Au Canope, ni à l'Ourse,
Je n'ai souci des hauteurs :

Je n'espie plus le Nord,
Ni pas une des estoiles,
Je n'ai qu'à baisser les voiles
Pour arriver dans le port.

PRIERE DE L'AUTHEUR (2)

Prisonnier de guerre et condamné à mort.

Lors que ma douleur secrette
D'un cachot aveugle jette
Maint souspir emprisonné,

(1) *Petites œuvres meslées*, p. 173.
(2) *Petites œuvres meslées*, p 154. Voir sur cette piece, la Vie d'Aggripa d'Aubigné racontée par lui-même, à ses enfants (année 1586) : « ... En *l'extremité de son peril, il fit une priere à Dieu*, etc... »

Tu m'entends bien sans parole,
Ma plainte muette vole
Dans ton sein desboutonné.

Je veux que mon ame suive,
Ou soit libre, ou soit captive,
Tes plaisirs ; rien ne me chaut ;
Tout plaist pourveu qu'il te plaise,
O Dieu, pour me donner l'aise,
Donne-moi ce qu'il me faut.

Ma chair qui tient ma pensee
Sous ses clefs est abaissee,
Sous la clef d'un geolier ;
Dont soit en quelque maniere
Cette prison prisonniere,
Moins rude à son prisonnier.

Que si mon ame captive
Est moins allegre et moins vive
Lors que ses membres germains
L'enveloppent de mes peines,
De mes pieds oste mes chaines,
Et les manottes des mains.

Mais si mon ame au contraire
Fait mieux ce qu'elle veut faire,
Quand son ennemi pervers
Pourrit au fond de ses grottes,
Charge mes mains de manottes,
Et mes deux jambes de fers.

Si le temps de ma milice,
Si les ans de mon service
Sont prolongez, c'est tant mieux :
Cette guerre ne m'envie,
Douce me sera la vie,
Et le trespas ennuyeux.

Mais, ô mon Dieu, si tu treuve
Qu'il est temps qu'on me releve,
Je suis tout prest de courir,
De tout quitter pour te suivre :
Le mourir me fera vivre,
Vivre me fera mourir.

EXTASE

SONNET (1)

Ainsi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon ame sans la mort, et le corps en ce monde
Va souspirant ça bas [s]a liberté seconde
De soupirs poursuivans l'ame jusques aux Cieux.

Vous courtisez le Ciel, foibles et tristes yeux,
Quand vostre ame n'est plus en cette terre ronde :
Devale, corps lassé, dans la fosse profonde,
Vole en ton paradis, esprit victorieux.

O la foible esperance, inutile souci,
Aussi loin de raison que du Ciel jusqu'ici,
Sur les aisles de foy delivre tout le reste,

Celeste amour, qui as mon esprit emporté,
Je me voy dans le sein de la Divinité,
Il ne faut que mourir pour estre tout celeste.

(1) *Petites œuvres meslées*, p. 158.

NOELS

EXTRAITS DES RECUEILS DU TEMPS

CANTIQUE DE NOEL

SUR LE CHANT QUI ENSUIT (1)

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter pour la Vierge honorée

Le fils au Roy de parage
De l'amour estant empris,
Luy envoya un message
Bien courtois et bien appris
Qui luy a dict, Vierge tres honorée,
Le fils de Dieu son amour t'a donnée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc*...

Pour apporter la nouvelle
Le messager descendit,
Trouva la Vierge pucelle

(1) Ce noël et les trois suivants sont tirés de la *Grande Bible des Noëlz tant vieils que nouveaüx* (Paris, Nicolas Bonfons, s. d., in-12).

Qui humblement luy a dit :
Dieu soit en toy, ô Vierge bien-heurée
Du fils de Dieu, tu es la bien aymée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc.*

La vierge point ne fut fiere,
Luy respond bien humblement :
Moy petite chambriere
Suis à son commandement :
C'est mon soulas, mon desir, ma pensée,
Autre que luy mon amour n'ay donnée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc.*

Oncques en jour de ma vie
A moy n'attoucha nully,
Sans y penser villennie
Je suis enceinte de luy,
Pucelle suis et vierge renommée,
Mais non pourtant ma ceinture est levée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc.*

Au bout de neuf moys la vierge
Sans douleur elle enfanta,
L'Ange qui point ne sommeille
La nouvelle apporta
Aux pastoureaux de toute la contrée
Y sont venuz voir la vierge accouchée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc.*

Nous vous prions, noble Dame,
Vostre cher fils supplier,

Qu'il nous garde de tout blasme
Et face multiplier
Vertus en nous, et toute ceste année
Garde de mal, en paix bien ordonnée.

Noé, Noé, Noé ceste journée
Devons chanter, *etc*...

CANTIQUE DE NOEL

SUR LA NAISSANCE DE JESUS CHRIST

A la venüe de Noel
Chacun se doit bien rejouyr
Car c'est un Testament nouvel
Que tout le monde doit tenir.

Quand par son orgueil Lucifer,
Dedans l'abysme tresbucha,
Nous allions tretous en enfer,
Mais le Fils de Dieu nous rach'ta.

En une Vierge s'en ombra;
Et en son corps voulut gesir;
La nuict de Noel l'enfanta
Sans pein' ny sans douleur souffrir.

A celle heure que Dieu fut né,
L'Ange l'alla dire aux Pasteurs,
Lesquels se prindrent à chanter,
Un chant qui estoit gracieux.

Apres un bien petit de temps;
Trois Roys le vindrent adorer
Luy apportant Myrrhe et Encens,
Et Or pour le reconforter.

A Dieu le vindrent presenter
Et quand se fut au retourner,
Herodes les fit pourchasser,
Trois jours et trois nuicts sans cesser.

Une Estoille les conduisoit,
Qui venoit devers Orient
Qui à l'un et l'autre montroit
Le chemin droit en Bethléem,

Nous devons bien certainement,
[L]a voye et le chemin tenir,
Car elle nous monstre vrayement
Là où nostre Dam' doit gesir.

Là virent le doux Jesus-Christ
Et la Vierge qui l'enfanta,
Celuy qui tout le monde fit,
Et les pecheurs ressuscita.

Bien apparut qu'il nous ayma,
Quand à la Croix pour nous fut mis,
Dieu le Pere qui nous crea,
Nous doint à la fin Paradis.

Prions luy tous qu'au dernier jour
Que le monde se doit finir,
Que nous ne puissions nul de nous
Vu les peines d'enfer souffrir.

Amen, Noel, Noel, Noel,
Je ne me pourrois plus tenir
Que je ne chantasse Noel,
Quand je voy mon sauveur venir.

AUTRE NOEL

Laissez paistre vos bestes,
Pastoureaux par monts et par vaux,
Laissez paistre vos bestes,
Et allons chanter Neau.

J'ay ouy chanter le Rossigneau
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si haut, si beau, si raisonneau.
Il m'y rompoit la teste,
Tant il preschoit et caquetoit
A donc prins ma houlette
Pour aller voir Naulet.

Laissez paistre, *etc.*

Je m'enquis du Berger Naulet ;
As-tu ouy le Rossignolet,
Tant joliet qui gringotoit
Là haut sur une espine !
Ouy, dit il, je l'ay ouy,
J'en ay pris ma bussine
Et m'en suis resjouy.

Laissez paistre, *etc.*

Nous dismes tous une chanson,
Les autres [y] vindrent au son,
Or sus dançons, prens Alison,
Je prendray Guillemette,
Margot tu prendras Gros-Guillot
Qui prendra Peronnelle ?
Ce sera Tallebot.

Laissez paistre, *etc.*

Ne dansons plus, nous tardons trop
Pensons d'aller, courons le trot,
Viens tu Margot, j'attens Guillot.
J'ay rompu ma courette
Il faut racoutrer mon sabot.
Or tiens cette eguillette
Ell' te servira trop.

Laissez paistre, *etc.*

Comment Guillot ne viens-tu pas ?
Ouy j'y vais tout l'entrepas,
Tu n'enten[s] pas du tout mon cas,
J'ay au talon les mulles,
Parquoy je n'y puis pas trotter,
Prinses m'ont les froidures
En allant estraquer.

Laissez paistre, *etc.*

Marche devant pauvre mulart,
Et t'apuye sur ton billard,
Et toy Coquart, vieux Loricart,
Tu deusses avoir grand honte,
De rechi[g]ner ainsi des dents,
Je n'en tiendrois point conte
Au moins devant les gens.

Laissez paistre, *etc.*

Nous courûsm's de telle roideur,
Pour voir nostre doux Redempteur,
Vray Createur et Formateur,
Il avoit, Dieu le sçache,
De linceux assez grand besoin,
Il gisoit dans la creiche,
Sur un boyteau de foin.

Laissez paistre, *etc.*

Sa mere avecques luy estoit,
Un vieillard si luy esclairoit,
Point ne sembloit au beau douillet
Il n'estoit pas son pere,
Je l'apperçeuz trop bien et beau,
Ressembloit à la mere,
Encore est-il plus beau.

Laissez paistre, *etc.*

Nous avions un gros pacquet,
De vivres pour faire un banquet,
Mais le muguet de Jean Huguet
Et un' grande leuriere
Mirent le pot à descouvert;
Ce fut par la bergere
Qui laissa l'huys ouvert.

Laissez paistre, *etc.*

Pas ne laissâmes à gaudir,
Je luy donnay une brebis;
Au petit Fils, et un pain bis
Luy donna Peronnelle :
Margot si luy donna du lait,
Toute pleine une escuelle
Couverte d'un vollet.

Laissez paistre, *etc.*

Or prions tous le Roy nouvel,
Qu'il nous doint à tous bon Noel;
Et bonne paix, de nos meffaicts
Ne v[u]eille avoir memoire,
De nos pechez, mais pardonner;
A ceux de Purgatoire
Leurs pechez effacer.

Laissez paistre, *etc.*

AUTRE NOEL COMMUN

Noël nouvelet, Noël chantons icy,
Devotes gens, rendons à Dieu mercy,
Chantons Noël pour le Roy nouvelet.

Quand m'éveillay, et j'eus assez dormy,
Ouvris mes yeux, vey un arbre flory
Dont il sortit un bouton vermeillet.
Noël nouvelet, *etc.*

Quand je le vey mon cœur fut resjouy,
Car grand beauté, resplendissoit en luy,
Comm' le Soleil qui luit au matinet.
Noël nouvelet, *etc.*

D'un oyselet apres le chant oüy,
Qui aux Pasteurs disoit partez d'icy,
En Bethléem trouverez l'Aignelet.
Noël nouvelet, *etc.*

En Bethléem Marie et Joseph vey,
L'âne et le bœuf, l'Enfant couché parmy
La Creiche etoit au lieu d'un bercelet.
Noël nouvelet, *etc.*

L'étoile y vint qui la nuit eclaircit,
Qui d'Orient dont elle avoit party,
En Bethléem les trois Roys amenoit.
Noël nouvelet, *etc.*

L'un portoit Or et l'autre Myrrhe aussi,
Et l'autre Encens qui faisoit bon sentir,
De Paradis sembloit un jardinet.
Noël nouvelet, *etc.*

Quarante jours la nourrice attendit,
Entre les bras Simeon le rendit,
Deux Tourterelles dedans un Panneret.
Noël nouvelet, *etc.*

Un Prestre vint, dont je suis esbahy,
Qui les parolles un cœur si espanit,
Qui les mussa dedans un drapellet.
Noël nouvelet, *etc.*

Et si me dit : Frere crois-tu icy ?
Si tu y croix tu y seras ravy ;
Si tu n'y crois, va d'Enfer au gibet,
Noël nouvelet, *etc.*

Quand Siméon le veit, il fit un si haut cry
Voicy : Mon Dieu, mon Sauveur Jesus-Christ :
Voicy celuy qui gloire au peuple met.
Noël nouvelet, *etc.*

En trente jours Noël fut accomply,
Par douze vers sera mon chant finy,
Par chacun jour j'en ay fait un couplet.
Noël nouvelet, *etc.*

CANTIQUE DE NOEL

Sur le chant : *La Pucelle est grosse* (1).

Prenez vos Musettes,
Gentils Pastoureaux,
Chantez Chansonnettes,
Gardans vos Agneaux.

Noël je vous prie,
Chantons de bon cœur,
Le fils de Marie,
Notre Redempteur :
La fleur de Noblesse,
Le Roy Souverain,
Gist en une Creche
Sur un peu de foin.
Prenez vos Musettes, *etc*

Luy dois-je pas faire
Souverain honneur,
Puisqu'il est mon Pere,
Mon Dieu, mon Sauveur :
C'est le fruit de vie,
Qui est cette nuit,
Nasqui de Marie,
Environ my-nuit.
Prenez vos Musettes, *etc.*

(1) Ce poème et le suivant sont extrait de *La Grande Bible des Noëls*, réimprimée par Pierre Querro, à Nantes, s. d. in 12.

O nuit triomphante,
Plus claire que jour,
O nuit reluisante,
De celeste amour !
O la nuit de joye,
De grace et de paix,
O nuit desirée,
Cinq cens mille fois !
  Prenez vos Musettes, *etc.*

O Vierge honorée,
O Mere de Dieu,
Tu es accouchée
En un pauvre lieu !
O benoiste Dame,
Ton Pere et ton Fils,
Pour sauver nos ames,
S'est fait Crucifix !
  Prenez vos Musettes, *etc.*

Mere souveraine,
Je te dis *Ave*,
Ton Fils est Fontaine
Qui nous a lavé :
Tu es toute nette,
Sans corruption,
Tu es la parfaite
Fille de Sion.
  Prenez vos Musettes, *etc.*

O Vierge divine,
Qui peché vainquit,
De Jessé racine,
Vray clef de David !
O la tres profonde
Vraye humilité,

Où l'Auteur du monde
Prit humanité !
Prenez vos Musettes, *etc.*

C'est le Fils du Pere,
En Divinité,
Qui a pris repaire,
En l'humanité :
Luisant à la ronde
Plus que le Soleil,
C'est le Roy du monde,
C'est l'Emanuel.
Prenez vos Musettes, *etc.*

Tourne-nous ta face,
Beau petit Enfant,
Pour nous faire grace,
O Roy triomphant !
Que puissions tous vivre,
Sans estre tachez,
Et mourir delivre
De mortels pechez.
Prenez vos Musettes, *etc.*

AUTRE NOEL NOUVEAU

Sur le chant :

As-tu encore en vie,
O Berger mal-heureux?

Pensif dessus la rive,
Des clairs courans ruisseaux,

J'oüy une voix plaintive
Retentir aux costeaux,
Echo la vive image
Des voix,
M'informa du langage
A cette fois.

As-tu encore envie
O Chrétien mal-heureux,
De consommer ta vie
En pechez douloureux ?
C'est moy qui te fais vivre,
C'est moy
Qui de mon sang t'enyvre
Versé pour toy.

Las ! pour ton demerite
Et ta presomption
De tous maux je t'acquitte,
Ayant compassion.
De toy nature humaine
Helas !
Te retirant des peines
Qui sont là-bas.

Viens ça, nature humaine,
Reponds-moy hardiment,
Combien ay-je de peine,
Faisant ton payement :
Comme ay-je pris naissance,
Comment
Pour toute bonne aisance
N'ay que tourment.

Ne trouve pas estrange,
Si j'ay tant de douleur,
J'ay foulé la vendange
De sanguine couleur :

Ma robbe en est rougie,
Helas !
Je porte la furie
Du coutelas.

Caïn par malefice
Tua son frere Abel,
Je porte l'injustice
De ce fait trop cruel :
Je suis le sacrifice
Promis,
Pour reparer le vice
Par luy commis.

Le Pelican se blesse
Pour ses petits oiseaux,
Et moy mon sang je laisse
Coulant comme ruisseaux :
Et pour ton salutaire
Je meurs,
Oüy, pour ta paix faire
J'ay ces douleurs.

Si j'envoye un deluge,
Pour la terre noyer,
Sont tes pechez, nature,
Qui m'ont fait irriter :
O Noé, je suis l'Arche
Flottant
Pour te sauver par grace
Et tes enfans.

Le Mouton de l'offrande,
Par Isaac immolé,
Pour toutes les offenses,
Et pechez pardonnez :

N'étoit que la figure,
Je suis
Qui par certaine cure
Guerir te puis.

Las ! au mont de Calvaire
Tu m'as crucifié,
Sur une Croix amere,
L'avois-je merité ?
Non, tu le sçais, nature,
Hélas !
Je suis plein de blessures
Et de crachats (1).

Pour tant d'ingratitude
Je n'ay voulu laisser,
Te donner pour pâture
Mon corps et sang tres cher :
Ce n'est point une Manne,
Pour vray :
C'est un pain que les Anges
Ador'nt au Ciel.

Ne croy ces Heretiques,
Calvin, Beze et Luther,
Qui nient qu'au sacrifice
Qui se fait à l'Autel
Soit mon corps et mon Ame
Pour vray,
Nul ne le peut comprendre
Que par la Foy.

O Fontaine de grace.
O Seigneur Jesus-Christ,
Decouvre-nous ta face,

(1) Manque une strophe.

Verse ton saint Esprit :
De ta Loy l'accessoire
Jadis,
Nous conduise à la gloire
De Paradis.

Amen.

TABLE DES MATIÈRES

